Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

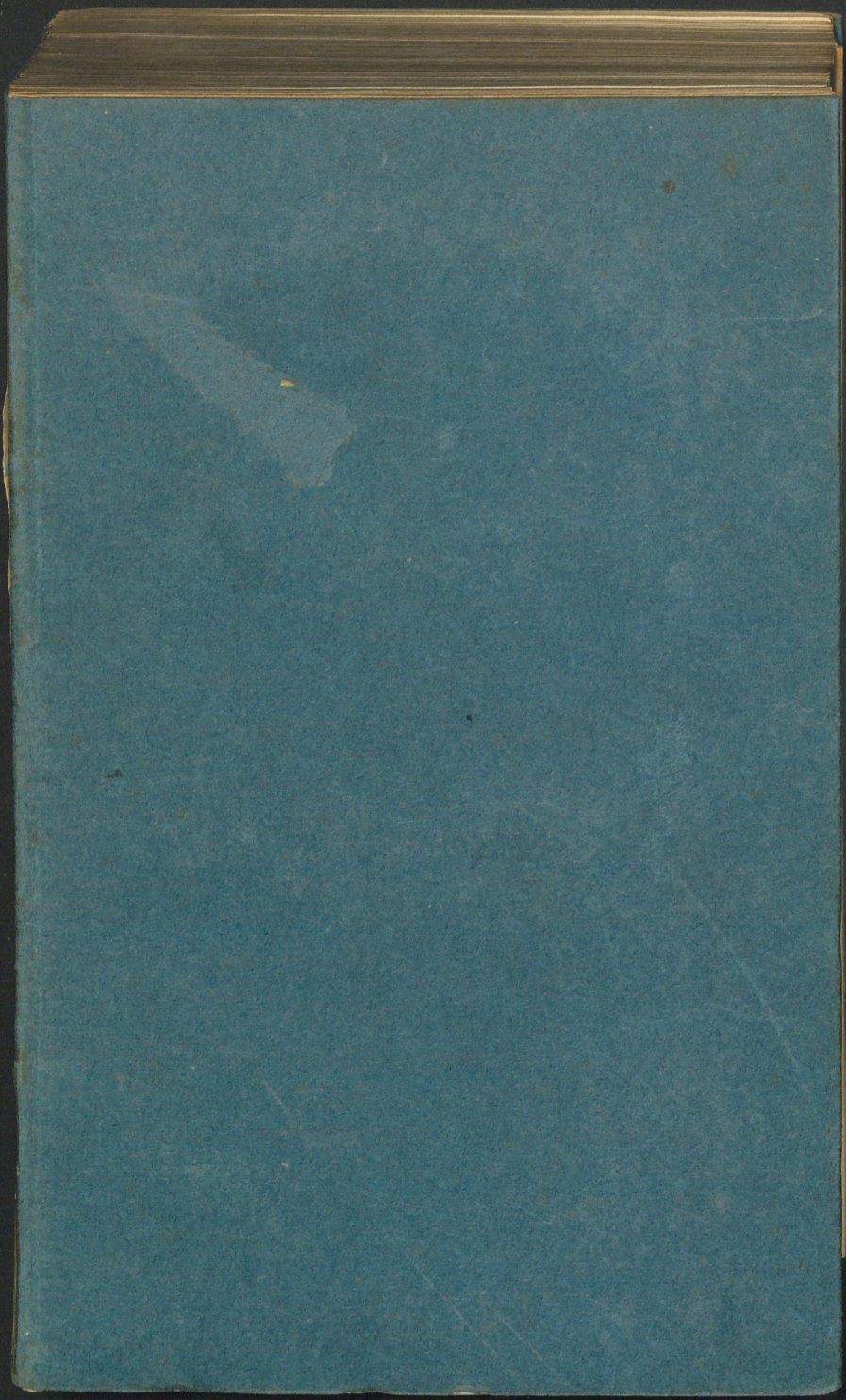
Le Réveil : Ouvrage Périodique, Moral Et Littéraire ; Dans Le Genre Anglais

1.1798

A Hambourg: chez François Guerrier, 1798

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417

Band (Zeitschrift) Freier Zugang


Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1833719417/phys_0001
DFG

Verbunden!
Dédicace, Préface, № 1-V
s. am Schluss.

A/I h
560.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0002
DFG

LE RÉVEIL

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0005
DFG

LE RÉVEIL.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0007
DFG

LE RÉVEIL,

OUVRAGE PÉRIODIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE.

DANS LE GENRE ANGLAIS.

Par

M. de R. M.

Tome I.

Contenant le premier des trois semestres: Juillet, Août, Septembre, Octobre, Novembre et Décembre de 1798.

Somnium narrare vigilantis est, et vitia sua confiteri sanitatis indicium: Expergiscamus ergo, ut errores nostros coarguere possimus! Sola autem nos philosophia excitabit; sola somnum excutiet gravem.

Senec. Epist.

A HAMBOURG

chez FRANÇOIS GUERRIER, *Libraire*,

au Jacobi-Kirchhof,

1798.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0009

DFG

LE RÉVEIL,
OUVRAGE PÉRIODIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE.

PLAN
ET DESSEIN DE L'OUVRAGE.

Dans le dessein où nous sommes, de développer quelques vues nouvelles sur les sciences morales, la forme d'un ouvrage périodique nous a paru la plus convenable sous tous les points de vue.

C'est une manière frivole en apparence, et peu importante, de présenter aux esprits cultivés, de tout état et de tout sexe et sans les distraire de leurs soins et de leurs occupations ordinaires, une suite de lectures variées, instructives, amusantes, intéressantes pour l'esprit et pour le coeur: chaque feuille, comme celles de la Sybille, semble n'être que le jouet du vent; mais elles se tiennent toutes, et leur réunion fait corps d'ouvrage.

Ce genre de Littérature créé dans le siècle dernier en Angleterre, est une carrière toute neuve pour *l'esprit françois*. Nous entreprenons de l'ouvrir sous l'inspiration de *Steele*, *d'Adisson* et des disciples qu'ils ont formé dans leur pays. Nous espérons de trouver encore à glaner dans le champ moissonné par ces beaux génies. L'étude de l'homme est une matière inépuisable: chaque siècle le présente sous des formes

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0011
DFG

nouvelles; *la Bruyere* sût être neuf après *Théophraste*, et *Duclos* parut encore original à la suite de ses modèles.

Nous ne voulons ni emprunter un nom *tout fait*, ni imiter la manière d'aucun auteur célèbre; nous serons nous-mêmes, et nous tâcherons de faire notre nom: une bonne copie n'est encore qu'un foible ouvrage; et si le nom seul étoit copié, non l'auteur, ce seroit ajouter la preuve d'impuissance à celle de présomption.

La Morale, la Littérature, la Critique générale, la Philosophie spéculative; en un mot, les devoirs, et les vrais intérêts de l'homme, les développemens des passions, la discussion des idées, sont les objets que nous embrasserons dans notre travail: nous disons avec le Vieillard de Térence: „Je suis homme, „et rien de ce qui touche l'humanité ne peut m'être „étranger." (1) Si nous réussissons dans notre plan, les esprits cultivés aimeront à s'exercer dans cette variété de sentimens et d'idées que nous leur offrirons, et les jeunes esprits, les ames encore molles et sans formes trouveront à se modéler dans les moules purs et corrects de la raison et de la sensibilité. Nous desirons que ces feuilles puissent former un recueil qui ne soit pas intitulé à l'éducation.

„Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille,
„La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Qu'on ne nous prête point cependant la ridicule prétention de *tenir Ecole:* nous étudions nous-mêmes, et nous proposons au lecteur de s'associer à nous dans le cours de nos recherches. Nous ne perdons

(1) Homo sum humani nihil a me alienum puto!

point de vue cette maxime de Sénèque: „Quand „vous parlez de la Morale, que l'écho la rapporte „dans votre ame; quand vous en écrivez, soyez „vous-mêmes un de vos Lecteurs!" (1)

Nous écarterons les affaires des gouvernemens et des peuples; car, en politique, les principes et les vues appartiennent aux Cabinets, les faits aux gazettes, les conjectures aux orateurs des cafés, et n'est-ce pas un risible tableau qu'une vue générale de l'Europe prise de la fenêtre du cabinet de l'auteur. L'esprit polémique est la sottise d'un jour; la vérité et la vertu sont les intérêts de tous les temps.

Nous ne donnerons non plus, sous le nom de Littérature, ni jugemens, ni extraits des ouvrages nouveaux. Il faut être bien sûr de son goût pour le proposer en loi; les grands écrivains se recommandent d'eux-mêmes; il est juste et humain d'abandonner les autres à *l'Ostracisme* du temps: Racine est partout; on ne trouveroit pas à prix d'or un exemplaire de *Pradon*. Quant aux extraits, c'est au moins un rapport incomplet, et toujours un vain remplissage: à la coupe d'une pierre jugerez-vous le plan d'un édifice?

Pour donner plus d'agrément et de variété à nos sujets, nous puiserons dans la littérature angloise des morceaux choisis dont nous présenterons des traductions soignées.

„Passant du grave au doux', du plaisant au sévère."

(1) Haec aliis dic, ut dumdicis, audias; ipse Scribe ita ut dum Scripseris, Legas. *Senec. Epist.*

Nous n'ajouterons point ici, avec une galanterie de province, que nous aurons égard *au goût des Dames*. Cette manière, de mettre des Dames à *la petite table* et leur promettant des Sucreries, est une fadeur inepte de la médiocrité, qui pense finement se faire un mérite de tout le talent qui lui manque. Mais en Allemagne, où l'éducation du beau sexe est plus recherchée, que dans bien autres pays celle de la plupart des hommes; à des Dames qui parlent avec élégance et facilité une langue qui leur est étrangère, en connoissent les bons auteurs et en jugent les beautés avec finesse; dire à cette partie délicate de ses lecteurs qu'on aura soin *de se tenir à leur portée*; n'est-ce pas trop peu présumer d'elle, et un peu trop de soi-même? Pour nous qui croyons que l'esprit n'a point de sexe, nous nous efforcerons de plaire à toutes les personnes d'esprit et de goût, quelle que soit la forme de leur habit; et nous ne croirons pas avoir du talent de reste.

Nous aurions desiré de donner ces feuilles chaque jour à la manière Angloise; mais la difficulté d'assurer le service régulier du public; la difficulté plus grande encore. de faire face tout seul à une entreprise si considérable, nous obligent de nous réduire à un cahier de quatre feuilles in-8vo. ou 64 pages par mois. Chaque livraison paroitra le premier jour du mois, et la totalité pour l'année sera de 48 feuilles, distribuées en 2 vol. in-8vo. de 24 feuilles chacun, ou près de 400 pages.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0014
DFG

A MONSIEUR

Le chevalier

HERBERT CROFT,

BARONET ANGLOIS.

MON CHER AMI,

Voltaire, comme vous savez, faisant à Mr. *Faukner*, négociant Anglois, l'hommage de sa tragédie de *Zaïre*, lui dit: »*je* »*vous offre mon ouvrage comme à mon* »*compatriote en littérature, et comme à mon* »*ami intime.*" C'est dans cette épitre dédicatoire, qu'il fait un juste éloge du chevalier *Richard Steele* et de Mr. *Addison*, les pères de ce genre d'ouvrages périodiques dont je m'ouvre la carrière avec timidité à la suite de ces grands maîtres.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0015
DFG

Notre *indigénat* commun dans la *République des lettres*, et votre amitié particulière, seroient donc des motifs suffisans pour mon coeur: mais bien d'autres raisons encore me déterminent à m'honorer publiquement de votre nom à la tête de mon ouvrage; et à en faire comme le titre et le gage de mon entreprise. Je desire d'être lu avec intérêt par les esprits cultivés d'Angleterre et de France, et par qui puis-je mieux me faire présenter à eux que par un savant également versé dans la littérature des deux pays.

..... qui fas per limen utrumque
Solus habes; gemino que facis commercia mundo!

La littérature angloise vous doit la *Vie d'Young*, et vos compatriotes vous reconnoissent pour l'*ami*, le *compagnon*, le *successeur* du grand Auteur du *Rambler* (1). Sa bouche austère, qui fut toujours si avare de louanges, vous a donné de justes éloges il y a long-tems; et tout récemment encore le Dr. *Anderson d'Edimbourg* vous a pro-

(1) Les Dieux livrent enfin à la parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
PHEDRE. ACTE II. SCENE 2.

clamé le successeur de *Johnson* dans la Philologie et le *Lexicographe Anglois* (1).

Quel préjugé plus favorable pour mon travail puis-je offrir au monde, que l'approbation d'un Auteur qui, comme je l'ai appris d'un Anglois bien instruit, s'est signalé dans le même genre, il y a une vingtaine d'années (2); et dans sa retraite savante à *Oxford* encouragea par son amitié un jeune homme, qui a aussi couru depuis la même carrière et avec plus de mérite peut-être que les autres, si l'on considère sa jeunesse, et le peu de secours littéraires qu'il avoit d'ailleurs (3).

Quel juge plus instruit de ce qui peut plaire à l'esprit et au goût des Anglois, qu'un écrivain renommé pour ses propres ouvrages, et tellement profond dans la connoissance des *auteurs-classiques* de sa nation, qu'il y avoit trouvé dès l'année 1793 plus de vingt-mille mots et *acceptions* dif-

---

(1) Au commencement de la vie d'Young dans son édition des poëtes Anglois en 13 volumes in-8vo.

(2) Dans un ouvrage intitulé: *The litterary Fly:* la Mouche littéraire: 1779.

(3) Mr. *Roberts* a publié le *Looker-on:* l'Observateur, en 3 vol.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0017
DFG

férentes qu'on chercheroit envain dans le Dictionnaire de *Johnson!* Votre amitié doit m'excuser ici d'une sorte d'infidélité que je crois nécessaire à votre gloire et à mon propre crédit dans un tel sujet: c'est de rapporter la traduction littérale du dernier paragraphe de la lettre que vous écrivoit au mois de Juin 1797 l'un des plus savans et des plus respectables hommes de votre pays, de l'Évêque de Salisbury (Douglas) (1).

---

(1) Cette lettre au reste n'est pas un secret, puisqu'elle fut écrite par l'évêque comme un témoignage volontaire et authentique d'estime et d'amitié; et destinée à être communiquée à la compagnie des négocians Anglois à Hambourg au moment où ils offroient au chevalier Herbert Croft une situation honorable dans sa profession qu'il auroit été flatté de pouvoir accepter.

„Dans ce court, mais très-savant ouvrage sur „les langues Angloise et Allemande, vous avez fait „paroitre avec évidence, combien vous possédez à „fonds toutes les qualités nécessaires pour l'exécution „de ce grand travail national dans lequel vous avez con„sumeé une si grande partie de votre temps, et je „crains même, de votre bien, sans avoir éprouvé „jusqu'à présent cet encouragement public que vous „aviez tant de droit d'attendre, et que, selon moi, à en

Votre réputation jettera sur moi le même reflet de lumière en Allemagne où vous êtes connu depuis si long-temps par le travail immense de ce grand Dictionnaire que le monde attend avec impatience, et qui sera si important pour l'Angleterre, pour l'Europe entière, et pour l'Amérique même. L'ouvrage que vous avez recemment publié en Allemagne (1), donne une profonde idée de vos recherches, et fait justement regretter à tous les amis des lettres, que vous n'ayiez pas encore trouvé les moyens de faire au monde cet utile présent; et le témoignage que Mr. Wieland (2), avec les savans les plus distingués de l'Allemagne, ont rendus à vos connoissances dans leur littérature, donneront sans doute quelque crédit aux compositions de votre ami.

Pour votre goût sûr, votre critique fine et délicate sur les ouvrages de notre langue,

---

„juger par les échantillons que vous m'avez obligeam„ment communiqués, vous méritez si justement."

(1) Letter from Germany to the Princeſs Royal of England, on the English and German languages; in-4to. Hamburgh and London.

(2) Neuer Teutſcher Merkur, 9tes Stück, 1797.

qui peut plus que moi en estimer la justesse; puisqu'il est à ma connoissance que, si nous avons jamais de deux de nos meilleurs auteurs, *Montaigne* et Mad. de *Sévigné*, une édition qui, à l'égard du premier, fasse exactement apprécier son mérite, et pour l'autre détermine avec précision de quelle époque elle est un classique; c'est à la finesse de vos observations que nous le devrons: et notre amie commune, que vous avez nommée avec justesse la *Sévigné de nos jours*, en a porté le même jugement avec cette délicatesse de tact qui est propre à son sexe.

Voilà les motifs qui me déterminent à vous offrir mon ouvrage, et s'il est digne de vous, c'est au moins en ce qu'il ne traite que de la morale et de la littérature. Je connois votre mépris pour la politique bannalle, science d'almanachs, littérature des carrefours, et dont les Docteurs sont dignes de leur auditoire. Vous n'aimez que la vérité, la vertu et la paix; vous ne desirez que de vivre au sein de votre famille, au milieu de vos livres, absorbé dans la méditation solitaire devant le phantôme de la postérité, comme Brutus devant son génie,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0020
DFG

la veille de la journée de *Philippes*. Que l'arbitre commun de toutes les nations détourne le présage que Voltaire signaloit à votre compatriote *Faukner*, en lui disant: » Tout semble ramener les François à l'état » de barbarie dont *Louis XIV* et le Cardinal » de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux » politiques qui ne connoissent pas le prix » des beaux-arts! "

Malgré le privilège d'une Dédicace, vous voyez combien je ménage la *simplicité de vos moeurs angloises*, comme disoit encore *Voltaire;* si vous êtes loué ce n'est que par des *actes publics:* je n'ajoute qu'une chose pour mon propre compte, et ce n'est pas une louange, c'est un sentiment; c'est un voeu. Puisque vous avez eu la patience et le courage de débrouiller les parties les plus pénibles de votre ouvrage, j'espère que vous acheverez de rédiger vos pensées et vos vues sur la marche et le rapport des idées dans la composition des mots, conformément aux principes que vous m'avez développées dans nos conversations sur l'ouvrage que j'ai publié recemment. (1)

(1) Recherches philosophiques sur le sens moral

Je ne vous ai parlé que de vos talens, parce qu'ils sont une propriété publique; votre modestie rejetteroit tout ce qui demeure le secret de votre ami; il m'en reste un cependant, que vous ne pouvez me défendre de publier avec la sincérité et la franchise du *Genre-Anglois*; c'est que, résigné à la perte de mes titres héréditaires, si ce sacrifice peut être utile au bonheur véritable de mon pays (1), il en est un personnel que j'ambitionne de conserver toute ma vie, celui de

Votre fidèle ami

ROMANCE-MESMON.

---

de la fable de *Psyché* et de *Cupidon* etc. avec une interprétation du discours de *Diotime* dans le *banquet de Platon* et des observations critiques, 1 vol. in-8vo.

(1) Non me bonorum direptio, non tectorum excisio, non dépopulatio praediorum, non praeda consulûm ex meis fortunis crudelissimè facta permovet: caduca semper et mobilia huc duci: non virtutis atque ingenii, sed fortunae et temporum munera ..... Libéris autem nostris satis amplum patrimonium paterni nominis, ac nostrae memoriae relinquemus!

Cicero pro Domo suâ. Nº. 29.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0022
DFG

Préface.

Dans une assemblée du peuple d'Athènes, on avoit proposé au concours l'entreprise d'un monument qui devoit être consacré à Minerve: un statuaire se présenta pour l'obtenir; il fit un long discours sur l'art, développa une profonde théorie et promit une exécution magnifique. Quand il eut cessé de parler, un homme simple, qui sembloit étranger aux arts, s'avançant au milieu du peuple prononça gravement: ce que celui-ci a dit, je le ferai. *Les Athéniens étoient gens-d'esprit; ils pensèrent que la loquacité n'est pas un préjugé en faveur du talent et le diseur concis eut la préférence sur le prolixe harangeur.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0023
DFG

Le plus grand nombre des écrivains ressemblent à ce statuaire babillard: tout leur esprit est dans leur préface; et quand ils arrivent au début du livre toute leur habileté est à bout. Je ne voudrois pas qu'on me fit le même reproche; ainsi quiconque a lu des préfaces, est censé avoir vu la mienne; et je me renferme dans le mot du discret artiste: »ce que celui-ci a dit, je le ferai.”

De l'Origine

et des premiers Ecrivains des Papiers moraux en Angleterre.

Quand la liberté de la presse s'établit en Angleterre, la première intempérance de l'esprit polémique se porta sur les *papiers nouvelles:* Les querelles de Réligion étoient épuissées; le fanatisme s'étoit consumé de lui-même; la Nation sortoit de ses cendres, et chacun ne pensoit qu'à réparer ses pertes. Les idées de Commerce, de Navigation, de Fabriques s'élevoient et se multiplioient de tous côtés, il sortit de toutes parts une foule de prophètes *sans inspiration* qui, inconnus du monde qu'ils ne connoissoient pas mieux, entretenoient le public de leurs méditations sur la Gazette, qu'ils appelloient les grands intérêts de la Nation. Il n'y eut de perdu que le tems qu'on mettoit à les lire, mais les esprits d'alors n'avoient pas une plus grande portée, et ils croyoient voir dans ces rapsodies le palladium de leur liberté, et les germes de l'industrie. Ils ne s'appercevoient pas que la prospérité nationale venoit réellement de la distribution éclai-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0025
DFG

rée des encouragemens, et de la sagesse des actes parlémentaires.

Mais dans une nation méditative, il ne peut manquer de s'élever à propos un génie lumineux qui perce les nuages du préjugé, et imprime à l'esprit public le nouveau cours d'idées qui convient aux circonstances. Steele pensa que le bonheur public ne résulte pas de l'extension du territoire, de l'accroissement des richesses, et de la balance favorable du Commerce; mais de la pureté du goût, et de la solidité des connoissances dans les classes supérieures: du travail et de l'économie dans le peuple, de la Religion et de Mœurs dans toute la nation. Il crut que ce qui orne et embellit la nature de l'homme; ce qui fait son bonheur particulier, doit, dans la réunion civile, produire la félicité publique, dont la paix, la guerre et les traités ne sont que des instrumens accessoires. Employés dans d'autres vues, ces grands mouvemens des Nations ne sont que des crimes publics et des attentats contre la Raison universelle qui fonda les Sociétés.

Sous ce rapport, Steele et Addisson ont été plus utiles à leur Pays que *Marlborough* et le chevalier *Robert Walpole;* ils ont *signalé* des défauts qui déformoient la nature, et inspiré des vertus qui ont donné de la grandeur et de la stabilité à l'empire. En s'adressant aux têtes pensantes, ils ont fait

une révolution dans les esprits. Leur influence s'est répandue dans le parlement, dans le conseil et dans tous les emplois remplis par des esprits exercés. L'éxemple et les idées des grands sont dévenus la règle et les préjugés du peuple (1). Quand les particuliers sont sans mérite et sans vertu, où la nation trouvera-t-elle des administrateurs et des chefs dignes d'elle?

Steele publia d'abord *le Tattler:* c'est le plus ancien, et le modèle de *tous les Papiers moraux* qui ont paru en Angleterre. Les *Papiers Nouvelles* s'écoulerent comme les Almanachs, et le *Tattler* resta un livre. Le but de Steele, comme il nous l'apprend lui-même, fut de marquer toutes les fausses routes de la vie; d'éventer toutes *les mines* de l'astuce et de la fausseté, de désigner toutes les méprises de la vanité; d'en indiquer tous les déguisemens, et de fairs valoir en opposition de ces vices, ou de ces travers, les avantages de la simplicité dans les manières, de la sincérité dans les procédés, de la droiture

(1) La vérité, disoit l'abbé Terrasson, a peu d'influence dans le monde comme vérité: ce n'est que quand elle a enfin pris la forme du préjugé qu'elle a une grande action sur l'humanité.

C'est que la vérité n'est que l'opinion des Sages; les préjugés sont les opinions de la multitude.

de la vie. En peignant ainsi les traits éternels de la vertu, il lui fut aisé de s'élever, sans concurrence, au-dessus des carricatures du *dévouement* et de *la liberté*, masques hypocrites que prennent alternativement des écrivains gagés par l'intérêt présent, ou par l'espérance.

Dans la vue de réunir un plus grand nombre de lecteurs, *Stéele* avoit imaginé d'abord de mêler un peu de politique à ses *Essais Moraux:* (1) mais il ne tarda pas à s'appercevoir que cette bigarrure ne réussissoit pas, parce qu'en appellant tous les goûts, il n'en satisfaisoit aucun; car dans chaque genre, la briéveté forcée par la variété rendoit les sujets incomplets. Il sentit qu'il valoit mieux choisir ses lecteurs, que les nombrer, il renonça à la foule, ne parla plus qu'aux esprits délicats, et demeura l'auteur de la bonne compagnie.

Cet ouvrage acquit un nouveau lustre par l'adjonction *d'Addisson*, et ce qui est singulièrement remarquable, c'est la candeur et la générosité de *Stéele* qui n'en conçut pas le moindre sentiment de jalousie. Dans son compagnon, il reconnut son maître, et s'empressa de lui rendre un hommage public d'admiration, et de reconnoissance: „*Il ma secondé*, dit-il; *mais*

(1) Voy. les premiers Nos. du *Tattler*.

avec tant de génie, de finesse et de talents, que je me trouve aujourd'hui comme ces petits princes qui, ayant appellé à leur secours un puissant voisin, se voyent subjugués par leur auxiliaire même." *Addisson*, en effet, *donne à ses sujets cette profondeur de vues*, cette perfection de style qui ont rangé ses ouvrages parmi les *Classiques*. L'élégance de *Stéele*, goutée de son tems, auroit vielli et passée de mode; mais soutenue de la grace et de la *dignité* d'Addisson, elle s'est conservée à la posterité.

Au temps où Steele commenca d'écrire, le ton de la société étoit généralement mauvais: ceux qui formoient la *bonne Compagnie* méprisoient *les lettres*, et sembloient se faire de l'ignorance une sorte de titre de distinction. Le *Tattler* recherché et lu d'abord par le seul attrait de la nouveauté, ouvrit insensiblement les esprits, et fournit matiere aux conversations: il répandoit une foule d'idées neuves, mais de plus, il sollicitoit la pensée, il invitoit la réflexion, il l'accoutumoit à saisir une multitude de rapports inapperçus jusques-là. On parla moins de politique, dès que l'esprit et le cœur eurent trouvé des objets d'une certitude plus satisfaisante, et d'un intérêt plus touchant. Un auteur judicieux nous assure que le dessein de faire diversion à ce futile et contentieux esprit de nouvelles, fut un des principaux points de-

vue du *Tattler* et du *Spectateur*. Qu'elle qu'ait été l'intention, le succès fût pleinement heureux. La nation lui doit toute sa *moralité*. Les Successeurs de *Stéele* ont développé plus de talens que lui, mais il conservera la gloire d'inventeur et de modèle dans le genre le plus important pour les mœurs publiques. Il fit plus, que de donner ses propres talens, il produisit le chef-d'œuvre d'Addisson, le caractère du Chevalier Roger-de-Coverlay; et Adisson lui-même, que sa modestie auroit retenu dans l'obscurité, sans l'espèce de violence que lui fit son ami.

Addisson, qui avoit déjà brille dans le Tattler, parut avec plus d'éclat encore dans le *Spectateur*. Le caractère particulier de son style, qui a charmé tous les lecteurs, semble être une grâce naturelle et facile, sans affectation et sans art: les vérités les plus sublimes, comme les plus familières, se présentent toujours sous sa plume dans le ton de couleur qui leur est propre, et avec les nuances les plus convenables pour exciter dans l'esprit l'espece et le dégré d'émotion qu'il y veut produire. On ne lui trouve ni ces expressions recherchées, ni ces tons épigrammatiques qui fatiguent le lecteur dans un labyrinthe de mots: il n'a point de pages brillantes parce qu'il n'en a point de foibles ou d'obscures, tout en lui est simple et uniforme, et donne à son lecteur un plaisir calme et continu. Ce ton tranquile est plus souvent

à l'unisson de notre ame, et ainsi plus agréable pour nous que celui qui, avec véhémence et fracas attaque et remue nos passions, agite et bouleverse notre ame. On revient toujours à cette lecture, et toujours avec plaisir. Addisson rejetta cette variété et cette multiplicité de petits sujets qui défiguroient le *Tattler:* chacun de ses essais est un petit traité complet sur quelque objet important de goût, ou de morale. Voila les parties de son ouvrage qui ne vielliront jamais; celles où il attaque les petits ridicules du moment, quelques sottises de la mode et du jour, peuvent avoir eu quelque intérêt dans le premier instant; mais la critique des folies Ephémères, si fine qu'elle puisse être, périt avec elles, les vues sur la nature sont seules durables. C'est là ce qui imprime au Spectateur le sceau de l'immortalité. Il faut avouer cependant qu'il y a bien quelques-unes de ses feuilles qu'on peut accuser de frivolité; mais aussi elles paroissoient tous les jours: le nombre total de la collection passe cinqcents, et quel est l'homme, quelque talent qu'il ait, n'eût-il eu même que cette occupation, qui pût fournir une si longue carrière, tout en objets de méditations.

Le Gardian est la suite, et comme la continuation du *Spectateur:* on y trouve même plan, même conduite. Stéele pourtant, qui en fût l'éditeur, voulut lui donner une certaine forme dramatique, en met-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0031
DFG

tant toutes les instructions dans la bouche de *M. Côté de fer*, qu'il suppose tuteur de la famille des lizards; mais cela n'ajoute rien au dessein original de l'ouvrage: peut-être même y est-ce une sorte d'incorrection comme là observé un judicieux écrivain. Le personnage d'un tuteur comporte trop de soins extérieurs, pour qu'il puisse s'attacher aux détails de la vie domestique, et se livrer à de petites attentions de Société. C'est contraindre son caractère que de le faire descendre à des plaisanteries et à de vaines bagatelles. Qu'importe au tuteur d'une grosse famille *le Club des petits* et *des grands* hommes, la république des Abeilles et d'autres puérilités Semblables!

Le *Tattler*, le *Spectateur*, et le *Guardian* sont les premiers parmi les ouvrages périodiques: ils ont eu le mérite d'ouvrire la carrière, et celui plus grand encore, de s'y montrer supérieur à tous ceux qui les ont suivis; quoiqu'aucun de leurs successeurs n'ait été sans mérite.

Le *Rambler* est un ouvrage sérieux, profond, qu'un esprit réfléchi ne lira jamais sans plaisir et sans fruit. Il n'y a point de qualité brillante et utile qui n'y soit développée, souvent avec un tour d'esprit neuf et original, toujours avec une énergie et un ton de dignité qui fixent l'attention. Il n'eut pas cependant autant de succès que le *Spectateur*; *Johnson* étoit

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0032
DFG

moins homme du monde qu'*Addisson*, on trouva dans sa manière une sorte de roideur qui ne plut pas, son néologisme érudit qui va chercher dans le grec et le latin des expressions vives et énergiques, mais peu à la portée des lecteurs ordinaires, le rendent pénible et fatiguant à lire. Les gens de goût même lui reprocheront l'emphase et l'affectation; enfin Addisson semble converser comme Platon, et *Johnson* monter en chaire. La critique est toujours sévère, et le grand talent même, s'il ne plaît pas, a tort. Ce sont les maîtres de l'art qui ont de l'indulgence, parce qu'ils connoissent les difficultés: *Horace* pouvoit dire: „Quand je trouve de grandes beautés dans un ouvrage, je lui pardonne les petites fautes que s'y remarque. (1)" Mais le public n'a pas cette tolérance, et Cicéron lui-même n'a pas trouvé grace pour ses longues périodes à chûte uniforme, et ses tours de phrases trop fréquemment répétés, jusques dans la même page. (2)

(1) Vérùm ubî plura nitent in Carminé, non ego paucis offendar maculis, quas haud incuria fudit,
sed rerum Copia;

(2) Voltaire, qui n'aimoit de réputation que la sienne, a attaqué le Télémaque par le même endroit;

Or maintenant, Messieurs du Télémaque,
J'admire fort votre styles flatteur,
Et votre prose, encore qu'un peu traînante etc.

Ie Mondain.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0033
DFG

L'Adventurer est une imitation du Rambler: on y trouve beaucoup d'esprit, et l'objet qu'il se propose est d'étendre et propager le goût de tout ce qui est bon et honnête. Il tire un grand parti de l'histoire, et par les heureuses applications qu'il en sait faire, il la tourne à l'utilité d'une classe de lecteurs qui la négligeroient, si elle étoit exposée en discours continu. Les contes étoient le goût dominant quand l'Adventurer parut, ainsi on ne doit pas être surpris de le trouver fécond en ce genre, et on lui doit savoir gré du bon usage qu'il en a fait. C'est à tous égards un auteur distingué, mais il n'a pas dans le style la douceur et la grace d'Addisson.

Le World, qu'on attribue à Milord Chesterfield, a une manière toute différente de ses prédécesseurs. C'est une finesse et une ironie continuelle, qui ne le présente dabord que comme un livre de simple amusement. Philosophe-Courtisan, il se garde bien du ton sententieux; il rit, il badine, il jette la morale en énigmes: que le lecteur se dise ses vérités lui-même. Le rapprocher d'Addisson, c'est comparer Aristippe à Socrate.

Le Connoisseur est plein de gaieté, de saillies et de traits: il semble vouloir plutôt amuser qu'instruire. On reconnoit au ton de ces deux Ecrivains, que le goût de la Littérature a déjà changé. On chercheroit

en vain, dans ces dernières feuilles, ces vues sublimes sur la Réligion, et ces sentimens profonds en morale qui ont distingué celles des premiers auteurs: cependant à travers ce voile léger, on reconnoit une raison exacte, qui, pour se faire écouter, prend le ton de l'enjouement. Au mérite de l'esprit, l'auteur joint une connoissance profonde des anciens Classiques, et particulièrement des *Comiques*. Plaute surtout paroit lui avoir fourni plus d'idées que les philosophes. Dans un passage de son No. 27, il jette un trait de critique contre le Rambler „cette facon monogrammatique de s'énoncer, dit il, s'appelle *écrire en chiffre*, et si je m'apperçois que la mode s'en établisse, ce qui sera un signe de la faveur du public, je m'oblige de lui donner dans peu „ *un Connoisseur* si savamment chiffré, que personne ni comprendra rien. Ce genre de littérature a tellement propagé l'esprit de réflexion en Angleterre, que les jeunes-gens même se sont efforcés de devenir des *spectateurs;* et en cherchant à copier un beau modèle ils se sont rendus dignes de l'être eux-mêmes. Ainsi la constante habitude de penser leur donna un jugement précoce, et ils n'eurent pas besoin *d'attendre*, comme J. J. Rousseau, *un âge mur pour écrire*. Le chevalier *Herbert Croft*, connu depuis 1785 par ses travaux sur un grand dictionnaire national, commença dans sa jeunesse le

Litterary Fly, (la mouche littéraire) cet ouvrage lui valut l'amitié de celui qu'il appelle son maître dans la philologie, le grand Auteur du *Rambler*. M. *Roberts* n'avoit pas encore achevé ses études à *Oxfort* quand il écrivit le Looker-on (l'Observateur). Dans le cours de trois volumes, on ne s'apperçoit de la jeunesse de l'auteur qu'à la vivacité et à la véhémence de ses pensées. Son Style est plus mâle et plus formé qu'on ne l'attendroit de cet âge; et on s'étonne de trouver à un si jeune écrivain le fonds de méditation et le tour sententieux du *Rambler*.

Les Ecoles *D'Eton*, et de *Westminster* produisirent aussi de jeunes auteurs qui se jettèrent avec ardeur dans la carrière périodique, et la fournirent avec autant de persévérance que de talens. Un de ceux dont le nom paroit le plus souvent dans le *Microscôme* et qui y brille avec le plus d'eclat, est M. *Conning* aujourd'hui, quoique jeune encore, membre du parlement, et, comme *Addisson*, sous secretaire d'Etat.

Chacun de ces ouvrages a un ton et un genre particulier; mais ils se réunissent dans un but moral qui leur est commun à tous, celui d'attaquer les vices et les ridicules, et de représenter les avantages et les charmes des vertus et des qualités sociales. Ils eurent un succès complet en Angleterre: les premiers ont

fait une révolution dans les esprits, et influé sensiblement sur les moeurs: mais comme, je l'ai observé, ils ont dû suivre eux-mêmes les progrès des moeurs et changer de manière suivant les temps.

Les circonstances dans lesquelles écrivirent les premiers auteurs des papiers moraux; leur caractère, leur état, les mettoit en droit de prendre avec leur nation un certain ton de précepteur: ils pouvoient faire crier comme *Diogènes*: *Qui-est ce qui veut acheter un maître?* (1) Les moeurs étoient âpres et rudes, mais les principes n'étoient pas contestés; la religion portoit des fruits différens; mais le corps de l'arbre étoit sain, les branches seules varioient par la diversité des greffes: les sources de la morale étoient reconnues, il ne s'agissoit que d'en diriger le cours, de modifier la pensée, d'animer le sentiment, de répandre sur la vie ce vernis de grace et d'élégance dont elle tire tous ses agrémens.

Un siècle et demi, en précipitant la marche des

(1) Diogènes ayant été pris dans l'isle de Crête et mis en vente comme esclave, le crieur lui demanda sa profession, pour l'annoncer; il répondit qu'il n'en avoit pas d'autre que *d'enseigner les hommes*: sur quoi l'huissier se mit à crier: *Qui-est-ce qui* veut acheter un maître? Un Corinthien nommé, *Xéniate*, l'acheta par curiosité; et il reconnut qu'il n'avoit pas été trompé.

Diog. Laërce. Vie des Philos.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0037
DFG

connoissances humaines avec un degré de vîtesse qu'on n'auroit pu calculer, ni même prévoir nous a porté rapidement dans l'extrêmité opposé. Le raffinement des moeurs a réduit tous les principes de conduite à la science des manières. L'esprit d'analyse soumet tous les raisonnemens aux expériences: si la morale veut éxister aujourd'hui, il faut qu'elle se rende expérimentale. Dans cette disposition générale des esprits, Addisson ne paroîtroit qu'un Rhéteur, et Johnson qu'un missionnaire, ils n'occupent leur gloire que par prescription.

Ceux qui voudront désormais servir l'humanité dans le genre le plus utile, doivent appliquer aux *sciences morales* ce travail que *Bacon* avoit conseillé pour les *sciences exactes*, et dont le succès a passé de si loin toute espérance: rassembler des faits dans l'histoire, et dans le commerce du monde, comme la physique les recueille dans la nature. Les analiser, observer les caractères des passions, en comparer les mouvemens, en juger les effets, voilà la manière dont il convient dorénavant de traiter la morale. C'est avec les armes de la philosophie que la raison doit la combattre (1) et relever les édifices sacrés que l'anarchie

(1) Mutémus Clypéos, Danaûm que insigna nobis Aptémus! *Enéid. Lib. II.*

des sophismes, a renversés. Les préceptes: et les maximes n'ont point de valeur pour qui récuse les autorités, ce n'est que sur des faits et des résultats bien constans qu'on peut établir maintenant les bases solides d'un sysêtme de morale.

C'est une saillie bouffonne du *Boccalini* de dire que la statue est dans le Bloc, et qu'il ne s'agit pour la produire, que de la dégager des parties étrangères qui en couvrent les traits: mais cette idée folle pour l'art est d'une exacte vérité en morale. La vertu est dans notre coeur, il ne faut pour lui donner le mouvement et l'activité, que de la débarasser des erreurs et des préjugés qui la tiennent empêchée. Les erreurs changent de forme: ne *pas savoir*, étoit l'ignorance naïve des temps grossiers, *mal savoir*, c'est l'ignorance présomptueux des temps raffinés; et dans tous, la *première étude solide*, comme disoit Montaigne, c'est de *désapprendre la sottise.*

L'esprit de recherche et d'examen est le caractère de notre siècle; je lui propose des objets d'application; je lui offre des observations, des regards, et des apperçus, je ne prononce sur rien, et content de mettre le lecteur sur les voies de la vérité, je n'ai

---

a Changons nos Loucliers contre les leurs, et déguisons nous sous les armes des Grecs.

pas la prétention de la produire. Si quelqu'un m'accusoit de philosophie, je dirois comme Madame *de Sevigné*: „Messieurs de l'arrière-ban, je ne l'avois „pas fait pour vous." (1)

ESSAI CRITIQUE

sur les caractères de Théophraste.

Si parmi les fouilles d'*Herculanum* ou de *Pompéia*, on avoit découvert dans quelque bibliothèque antique, un porte-feuille qui contînt *des études de Parrhasius, ou d'Apelles*, il n'est pas douteux qu'il deviendroit l'objet de la recherche et de l'admiration de tous les artistes. La curiosité n'y pourroit mettre de prix. On aimeroit à y rechercher le caractère expressif des passions saisi par une main habile, à y étudier, tout-à-la-fois, et la manière dont elles se prononcoient sur ces physionomies antiques, dont l'ame nous est développée dans l'histoire, et la touche savante des grands artistes qui en fixoient les signes: mais ses

(1) Non hos quaesitum munus in usus!

ouvrages de l'art périssent. La pensée seule résiste au tems. *Quelques médailles, quelques têtes antiques*, quelques *pierres gravées*, quelques *camés* sont tout ce qui nous reste des traits matériels des *Anciens;* les historiens nous ont conservé de plus vives images de leurs grands hommes: cependant par eux, nous ne connoîtrions que les héros, les philosophes et les poëtes. Théophraste est particulièrement précieux, en ce qu'il a peint des portraits de tous états; par lui seul nous connoissons le costume général des moeurs de son tems. Il a pris ses sujets dans la vie commune, il a observé les hommes dans ces situations ordinaires, où ils ne sont ni animés par des mouvemens étrangers, ni exaltés par des sentimens d'enthousiasme, ni réformés par l'étude et la méditation; et en nous peignant l'homme *naturel*, non l'homme *travaillé*, il nous a précisément laissé des planches *anatomiques* du coeur humain. C'est une observation vraiment digne de curiosité, que le rapprochement des caractères de Théophraste avec ceux que nous rencontrons journellement dans le monde: à quelques différences près, dans les fonds de paysages, dans les effets d'architecture, dans le costume des modes, les tableaux sont les mêmes; les Athéniens qui éxistoient, il y a deux mille ans, et nos peuples actuellement civilisés, ont la même physionomie: les goûts, et les opinions

des hommes changent et varient, les passions de la nature sont fixes et immuables.

Théophraste avoit quatre-vingt-neuf ans quand il écrivit cet ouvrage; son esprit étoit mûri par un long usage de la vie, et enrichi par de profondes observations. Il n'a voulu crayonner que les foiblesses, les sottises et les ridicules, sans s'attacher à décrire les vices grossiers, et qui repoussent d'eux-mêmes. Le *but-moral* qu'il se proposoit, comme il nous l'apprend lui-même dans sa préface, et de laisser à la postérité des portraits si ressemblans de tous les caractères de la société, que chacun puisse, sans erreur, choisir sur sa parole ceux qu'il croit dignes de liaison ou d'amitié, et en qui il trouve des objets d'analogie avec lui-même, ou des sujets d'une noble émulation.

Je vais détacher un tableau de cette *gallerie antique*, et le présenter aux lecteurs, en les priant de se souvenir que le *peintre* et le *modèle* ont existé plus de trois siècles avant notre ère chrétienne: et qu'ils jugent eux-mêmes, s'il ne leur est pas arrivé souvent de rencontrer dans la société des personnages dont c'est l'exacte ressemblance.

„Le caractère du flatteur, dit-il, est une recher-
„che de complaisance empressée, qui a pour objet
„de se rendre insidieusement agréable, sans autre
„senti-

„sentiment qu'un retour secret d'intérêt personnel:
„tels sont les traits auxquels on le reconnoîtra. Du
„plus loin qu'il vous apperçoit, il vous salue d'un
„air gracieux, et plein d'affection, il vous aborde
„avec empressement, vous fait mille complimens,
„mille caresses; vous marchés, il vous accompagne
„un bout de chemin, vous demande quand il sera
„assez heureux pour vous revoir? Il ne vous quit-
„tera enfin qu'après des protestations répétées de
„service et d'attachement. Le prend-on pour ar-
„bitre, il veut plaire aux deux parties, hésite,
„tergiverse; mais ne décide rien. Il rencontre un
„étranger, et l'assure qu'il prononce sans accent,
„et parle avec plus d'aisance que les gens du pays.
„On l'a prié à dîner, il arrive, et s'étonne de ne
„point voir les petits enfans de la maison qu'on a
„éloignés par égard; il les demande avec instance,
„et dès qu'il les voit entrer, il se récrie sur la
„parfaite ressemblance du père: il les caresse, les
„embrasse, les asseoit sur ses genoux, et joue avec
„eux. Il donne à l'un un petit couteau, à l'autre
„quelque autre bagatelle; enfin ils s'endorment dans
„ses bras, et quoique cela le tienne dans une at-
„titude très-contrainte, il assure qu'il est en-
„chanté, et se trouve à merveille. Sa toilette est
„recherchée, sa parure de bon goût, et ses vête-

„mens, quoique propres, sont toujours renouvellés à „la dernière mode. Il est parfumé des plus fines es„sences, et vous ne le verrez jamais au spectacle, „ou sur la place publique, que dans la compagnie „des premiers personnages de l'Etat, etc."

Je ne pousserai pas plus loin ces rapprochemens, ce fragment suffit pour fixer l'opinion sur le mérite du peintre; il faut avouer, cependant, que son dessein tient un peu de *l'Ecole Flamande*, et qu'il descend qeelquefois jusqu'aux *Bambochades*. Il a le mérite de saisir la ressemblance, mais d'ailleurs il est loin de la perfection, et je crois qu'on s'égareroit en le prenant pour modèle, soit que les différentes parties de son ouvrage ayent éprouvé des mutilations et des transpositions, ou que la vieillesse l'ait rendu paresseux à se relire; il est certain qu'on trouve souvent de l'incohérence dans les différentes parties du même sujet; il y en a même qui y paroissent entièrement étrangères. Ce qui semble assez vraisemblable, c'est que la plupart de *ses caractères* furent des portraits réels, dont il avoit le modèle sous les yeux: ainsi il commençoit un portrait par le trait principal et caractéristique de son sujet; mais entraîné par les qualités accessoires, il perdoit de vûe son premier objet, et réussissoit peut-être dans la désignation parfaite de celui

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0044
DFG

qu'il ne nommoit pas; mais l'ensemble du caractère général étoit manqué par *excès* ou par *défaut.*

A l'égard du style de ce petit livre, il ne présente rien d'assez merveilleux pour autoriser l'enthousiasme d'Aristote, et l'exciter à changer le nom de *Tyrtamus*, que portoit l'auteur, en celui de *Théophraste*, qui signifie *langue divine.* C'est sans doute au mérite supérieur de ses autres ouvrages, qu'il a dû une dénomination si magnifique. *Diogène-Laerce* nous assure qu'il avoit composé deux-cent vingt volumes: ils ont tous péri. Ses *Caractères* mêmes qui nous restent, sont évidemment mutilés, et on peut assurer qu'il y en a plusieurs de perdus. Il paroit, par ce qu'il dit lui-même dans sa préface, qu'à la suite de la peinture des ridicules et des défauts, il ajoutoit celle des vertus et des qualités aimables, et des modèles agréables des moeurs. On a parlé avec beaucoup d'éloge de son *Traité des Pierres* et *des Plantes:* mais les grands progrès que l'histoire naturelle et la minéralogie ont fait parmi les modernes, rendent la lecture de ce livre au moins inutile, et il n'est plus connu. En général, c'est rendre justice à cet auteur que de dire de lui, comme *Casaubon*, qu'il fut digne de vivre sous le glorieux triumvirat de *Socrate*, *Platon* et *Aristote.* On a écrit beaucoup de commentaires sur son livre *des Caractères;* mais de

tous les ouvrages de l'antiquité, c'est celui qui a le moins besoin de *Scholiaste*: et pour le bien juger, il faut avoir plus de connoissance du monde, que d'érudition.

CONSIDÉRATIONS
sur la pensée, influence qu'a sur elle la culture de l'esprit.

Un phénomène constant, et auquel l'habitude seule nous rend insensibles, c'est cette prodigieuse activité de notre ame, toujours s'élançant par la pensée, et toujours retenue et ralentie par le poids inerte des sens. Dans les sciences, dans les arts, dans les affaires, dans la vie commune, un éclair de l'esprit imprime le mouvement à des années d'action. Quelle proportion entre l'idée d'un poëme, d'un tableau, d'un instrument, d'un édifice, et le temps nécessaire à leur exécution! Quelle mesure entre la pensée de *Colomb* sur l'Amérique et l'investigation complette de cette partie du monde! Combien même de pensées, et c'est le plus grand nombre, qui ne seront jamais que

des pensées! (1) Le corps se traîne quand l'esprit vôle; celui-ci ne reste pas spectateur oisif des travaux de l'esclave, il a donné l'ordre, et passe à de nouvelles conceptions qui se succèdent, et se varient avec une merveilleuse rapidité.

La masse entière de l'univers, disent les phisiciens et qui vaudroit à peine à un cube de quelques pieds, si la matière étoit réduite à une parfaite condensations: il en est de même de la vie; si toutes nos actions étoient pressées dans une série exacte et continue, dégagée de cette multitude de pensées qui en remplissent les intervalles, la plus longue carrière pour l'homme même le plus actif, deviendroit à peine une durée de quelques semaines ou de quelques jours.

La pensée marche toujours, et toujours en se précipitant vers l'avenir: il est rare que nous jettions un coup-d'oeil en arrière; les détails même du passé échappent à notre mémoire; nous ne conservons en résultats que ce qu'il en faut pour l'expérience. Un vaste Océan reste derrière nous, où quelques isles semées sur l'abyme mesurent la distance, et nous avertissent de

(1) Tenue si nê corpore vitas! Des ombres transparentes sans réalité.

l'étendue: *échelles* du commerce que le coeur entretient encore avec ce qu'il aima!

Le passé ne nous occupe plus, parce qu'il ne porte plus d'intérêt: il est dépouillé de ce vernis brillant des illusions, il a perdu les avantages de l'optique, Que diroit-il à l'imagination? Vaste champ de ce qui n'est plus, il lui présente dans un silence sombre et majestueux, les urnes et les inscriptions cinéraires de ses espérances!

La pensée n'est qu'un regard éclairé du principe aimant, qui cherche à produire un sentiment: celui-ci repose dans l'ame, comme le feu dans les veines du caillou; c'est le choc des idées qui l'en fait jaillir.

Mais les sens sont les conducteurs des idées; et celles-ci, n'étant que les images des choses, ne peuvent être puisées que dans ce *présent* qui coule sans cesse pour se jetter dans le passé. C'est sur les bords de ce courant rapide qu'habitent les sens, et qu'ils trouvent leurs besoins, leurs appétits, leurs biens et leurs maux. Ce seroit assez pour eux s'ils étoient seuls; ils vivroient tranquilles à la manière des animaux, comme eux, poussés par la nature et sans réaction sur elle.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0048
DFG

Mais le principe aimant et intelligent, dont les facultés sont morales et progressives, qui ne connoit que pour sentir, qui n'a de besoins que ses passions, et de passions que d'aimer, ne trouve dans les objets des sens que des gages froids et insipides. Il les présente successivement à son active sensibilité, et les rejette bientôt avec dégoût, en espérant toujours mieux de l'avenir. Cet avenir, cependant, il ne le compose que des idées prises du présent, parce qu'il ne peut sortir de la sphère des sens. Cette ardeur vague pour l'avenir, n'est autre chose que le mal-aise de la situation présente, où l'ame ne peut se développer, où elle ne connoit que confusément sa puissance par les essais imparfaits et empêchés du sentiment.

C'est à cette inquiétude du coeur; à cette insatiable et vaine espérance, qu'est confié tout le mouvement social. Les animaux repaissent et sommeillent, l'homme seul veille et pense; parce que lui seul a besoin de l'avenir; sans l'avenir, qui est ce que voudroit du présent! „J'aurois dès long-temps terminé „mes maux, dit un poëte voluptueux, mais la cré„dule espérance réchauffe la vie, et promet toujours „un lendemain qui vaudra mieux que la veille: „l'espérance anime les forces du laboureur, c'est-

„elle qui confie la semence aux sillons péniblement „tracés." etc. (1)

L'ame pense toujours, et cherche toujours à combiner des idées, dont puissent naître des sentimens agréables: les combinaisons les plus simples et les plus grossières, sont celles que produisent les sensations, les plus compliquées et les plus délicates résultent des calculs de la réflexion, à mesure que les notions deviennent plus nombreuses, les comparaisons et les jugemens se multiplient, les limites de l'intelligence s'étendent, offrent à l'ame un assortiment plus varié de sentimens; et elle jouit de plus en plus de l'exercice des deux facultés qui la constituent *sentir* et *connoître*. L'ennui n'est que la répétition fastidieuse des mêmes combinaisons, toujours, et uniformément représentées à l'activité dévorante de l'ame, par un esprit pauvre:

«L'ennui naquit un jour de l'uniformité."

C'est cette pauvreté d'idées qui produit dans les esprits ignorans et ennuyés tant d'occupations oiseuses et frivoles, tant de mouvemens inquiets qui por-

(1) Jam mea finîsem Lèthe, mala Credula vitam
Spes fovet, et meliùs Crâs fore simper ait:
Spes alit agricolas, spes sulcis crèdit aratis etc.
Propert. Elégi.

tent dans la société le trouble qu'ils ont en eux-mêmes. Ils cherchent des alimens à la pensée qui les fatigue de son *vuide:* au défaut des réflexions de l'esprit ils ont recours aux impressions des sens, et aux idées qui y tiennent de plus près; comme par une abnégation tacite du caractere de l'homme.

C'est donc plutôt par l'espèce, que par le nombre des idées, que les hommes diffèrent entr'eux. Il n'y a personne, si stupide qu'il paroisse, dont la pensée ne soit toujours en activité, n'importe sur quel objet. Un banquier de jeu peut avoir autant de calculs dans l'esprit que *Newton.* J'avoue qu'une certaine force organique peut nous mettre en état de lier un plus grand nombre d'idées, et d'en poursuivre plus loin l'enchaînement; mais cette vigueur de pensée est plus utile à la spéculation qu'à la sensibilité; elle fait les grands génies, non les belles ames; et les premiers doivent être rares comme les *Reines* dans les essaims. *Cromwell* avoit plus de suite, le tendre Berkley avoit plus de mouvemens affectueux; qui des deux eut plus de pensées? qui des deux fut meilleur et plus utile; le farouche protecteur, ou le vertueux Eyêque de *Cloyne*, le *Fénelon* des Anglois? Et *Torick*, dont les idées décousues étoient autant de sentimens, ne semble pas avoir été moins riche en conceptions

que *Képler*, *Copernik* ou *Leibnitz*, dont toutes les idées ne formoient qu'un ensemble systématique des pensées, si frivoles et si répetées qu'elles puissent être, sont pourtant des pensées; l'importance est donc de leur donner une direction telle, qu'elles se tournent en sentimens moraux. Car l'idée porte toujours avec elle un sentiment, et il sera ou d'*égoïsme*, si l'idée est grossière et commune, ou de *bienveillance*, si elle est générale et élevée (1).

„L'effet d'un esprit borné est de rapporter tout à soi-même; il est rare et difficile qu'une amé ait de grands sentimens, sans avoir de grandes vues. Comme l'enfant, l'homme ignorant et grossier ne saisit les choses que par le côté qui le touche; ce qui lui plaît, ce qui lui est utile, il l'apelle *le Bon;* souvent même *le Juste;* n'embrassant pas la multitude des rapports, il ne peut pronocer que sur ce qu'il voit. A mesure que ses idées se généralisent, et que ses rapports se multiplient, ses pensées s'étendent, ses sentimens prennent

(1) Ceci, faute d'un développement dont ce n'est pas ici la place, pourroit être contesté; je préviens l'objection en avertissant que cette proposition recevra toute son évidence dans *l'Essai sur l'amour propre* destiné aux feuilles qui doivent suivre celles-ci.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0052
DFG

de l'élevation; le regard de l'aigle ne peut être celui de la tortue. L'ame alors sent l'impression du *Beau* et du *Grand:* les notions d'ordre, de mesure, de proportions et de rapports, forment un grand système dans sa pensée: nous *voyons*, nous *sentons* alors ce qui nous étoit *imperceptible* et *inappréciable* auparavant. La Justice tient plus qu'on ne croit à la Justesse, et la sensibilité doit beaucoup à l'intelligence; un mauvais cœur est toujours l'indice d'un esprit étroit.

Si tous les hommes voyoient la vérité dans la même mesure, ils éprouveroient tous des sentimens de même espèce, et peut-être au même degré; car nous ignorons s'il y a différence spécifique entre les ames. Le *beau* et le vrai les enlèvent tous dès qu'ils le sentent; mais comme le sentiment n'est fixé que par l'idée, il reste vague et inactif quand l'idée ne s'offre pas; il devient faux quand l'idée est inéxacte (1): voila pourquoi la morale religieuse est d'une nécessité indispensable aux nations: elle a pensé pour celui qui ne

(1) Ceci encore peut trouver des contradicteurs, jusqu'à ce que le développement de toutes les parties de ce Système Moral s'éclaircissent les unes par les autres: ce qu'on avance ici trouvera sa démonstration dans *un Essai sur l'origine des passions.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0053
DFG

pense point; c'est la raison d'un peuple; il y trouve des résultats tout faits, et des règles applicables à toutes les situations de la vie.

La culture de l'esprit est le vrai, le seul moyen d'étendre l'intelligence, et d'affiner la sensibilité, en donnant un cours moral à la pensée: car l'ame est indivisible, on ne séparera jamais *l'idée* d'avec le sentiment. C'est un apperçu fin de Société, et digne d'être approfondi par un Philosophe, que ce mot d'un poëte agréable:

„Nirée est beau; s'y veux encore un point,
„C'est de l'esprit; car les sots n'aiment point."

A quelque partie des arts, ou des connoissances humaines que l'esprit s'attache, il y puisera de grandes pensées: Un Systême de principes, à quelque objet qu'il s'applique, établit les notions d'ordre, de règle et de méthode: il classe et distribue les idees, fixe l'attention et enchaîne les écarts de l'imagination. L'application devient un jeu par l'habitude, et le travail un plaisir. Ce qui parut pénible d'abord devient facile, agréable et finit par se rendre presque nécessaire.

Une lecture étendue et variée peut suppléer en quelque sorte à une instruction méthodique. Si elle

ne donne pas ces connoissances profondes qui n'appartiennent qu'aux études suivies, elle ouvre l'esprit aux notions générales, elle satisfait, ou pique la curiosité, elle rend attentif à une multitude d'apperçus qui lui échapperoient dans la Société, ou dans la nature. Elle fournit des matériaux à la pensée, et fait naître dans le cœur une foule de sentimens qui, sans elle, ne s'y seroient jamais développés.

La lecture donne plus qu'elle ne promet. Elle n'offroit qu'une agréable dissipation, un remède à l'ennui, au dégoût, à la satiété; mais par la multitude des réflexions et des sentimens qu'elle fait naître, elle a formé le caractère sans qu'on s'en soit apperçu; et elle a semé des vertus que nous croyons ensuite naturelles.

Personne n'a lu *les vies de Plutarque sans* se sentir plus fort et meilleur qu'auparavant. Les discours de Thomas Gordon sur Tacite et sur Salluste donneront de *la trempe* à toutes les ames. Addisson guérira tous les préjugés, corrigera tous les rédicules, inspirera tous les goûts de la sagesse et de la vérité. Qui ne prendroit, dans les tableaux charmans de Haller et de Gessner, cette douce sensibilité, cette simplicité patriarchale, cet amour tendre de la vertu et de la

pureté des mœurs primitives que respirent leurs aimables écrits!

L'habitude d'exercer sa pensée sur des objets utiles donne à l'esprit une justesse, une finesse, une grace et une délicatesse, que la nature seule ne produira jamais. Ceux qu'on appelle dans le monde des gens d'un *esprit naturel*, peuvent plaire jusqu'à un certain point par la *facilité* et la *gaieté:* ils seront souvent agréables dans la Société, ils n'y seront jamais déplacés; mais ils n'y auront point ce saillant, cet attrait particulier d'un esprit cultivé. Dans celui-ci, la parole a toujours de l'intérêt, le silence même a de l'exppression et de la Phisionomie.

Si la culture de l'esprit nous rend agréables aux autres par le jeu élégant des pensées, c'est sur-tout à nous-mêmes qu'elle nous rend utiles pas leur solidité. Quel trésor de ressources elle offre à la Solitude! L'histoire nous a rendus contemporains de tous les âges; les *voyages* nous font indigènes de tous les lieux: par la lecture l'ame jouit de son droit de *présence universelle.* Dans les circonstances difficiles, nous ne manquons ni de leçons, ni d'exemples. *Que pensera le monde?* c'est la question d'un sot, car le monde a prononcé sur tout depuis longtemps; et le jugement impartial et solide est celui des siècles.

Mais le grand, le précieux avantage de cette multitude de comparaisons et de jugemens offerts à l'exercice de la pensée, c'est de former en nous une sensibilité éclairée, dont la délicatesse inspire tous nos sentimens dont la finesse dirige toutes nos opinions, dont la justesse règle tous nos rapports; il en résulte un caractère invariable, parce que le sentiment a reçu toutes les modifications de la *Réflexion*, inflexible, par le concours unanime du Cœur et de l'esprit; sûr pour soi, comme pour les autres, parce qu'il n'y entre ni intérêt sordide, ni caprice.

Une ame ainsi disposée est moins accessible aux passions, ou du moins elle n'en éprouvera jamais les emportemens et les excès. Elle s'est formée une sorte de philosophie naturelle qui consiste à développer en elle-même les deux nobles facultés qui la constituent ce qu'elle est: le *sentiment* et la *pensée*.

Cette disposition, à recevoir des sentimens tendres et moraux, se fait particulièrement remarquer dans l'impression agréable que cause la campagne à une ame douce et tranquille. C'est la jouissance la plus profonde et la plus vraie dont nous soyons susceptibles dans notre situation présente. Il nous semble que nous rentrons dans notre état originel; l'homme calme et innocent se croit résistué à *l'Eden*, et par

un pressentiment filial il reconnoit la maison paternelle. Il y a toujours dans les passions quelque chose de sombre et d'inquiet qui trouble et agite l'ame au sein même des voluptés (1); leurs flammes s'élancent en tourbillons ondoyans mêlés de fumée; mais la volupté morale et contemplative est pure et sereine; sa lumière vive et brillante s'élève sans agitation comme la lampe du sanctuaire. C'est sur-tout en lisant les poëtes Allemands qu'on est profondément affecté de ce sentiment. Quel ton sublime dans la mort d'Adam! M. Klopstock s'élève à la majesté des écritures. Quelle noble et touchante simplicité dans le poëme d'Abel? Si le premier porte dans ses caractères la vigueur de pinceau de *Jules-Romain* et la richesse des couleurs de *Rubens;* l'autre joint à la douceur du correge la fraîcheur des paysages de *l'Albane.*

Un Auteur Anglois (1) justement estimé, a prétendu démontrer que la *Poësie Epique* est un genre

---

(1) . . . . . adeo Verum est esse amarî aliquid quod in ipsis floribus angat! Lucrez. Tant il est vrai que les fleurs mêmes ont une pointe d'amertume.

(1) Blackwell inquiry in the life, and writings of Homer's.

Recherches sur la Vie et les Ecrits *d'Homere.*

nécessairement perdu pour les modernes, parce que le merveilleux, sur lequel elle porte toute entière, est exclusivement attaché à la créance sincère de la *Mythologie*. Une autre espèce de merveilleux produit ou par la magie, comme dans *l'Arioste*, ou par le concours d'êtres allégoriques comme dans les poëmes plus nouveaux, ne peut, selon lui, remplacer les *machines mythologiques*; et cette opinion semble assez solidement établie. On peut dire que, par la beauté de leurs compositions, les poëtes Allemands nous ont révélé un autre secret de l'art. C'est que la *pastorale*, en échange, est un genre absolument affecté à nos opinions religieuses.

Les peintures de l'âge d'or ne sont que des fictions agréables et ingénieuses; elles ne pourront jamais exciter qu'un intérêt de roman. Avec toutes les richesses de la poésie et toutes les graces de l'imagination, *Théocrite* et Virgile ne peuvent dissimuler la fausseté romanesque de leurs tableaux; c'est une *nature idéale*. La naïvete de leurs bergers n'est pas de l'innocence, la simplicité n'est que dans leurs manières; ils ont tous les vices des vieilles sociétés. Le sentiment de la nature est si intimément lié à celui d'un sentiment religieux, qu'on ne peut l'en séparer sans accuser le faux. Toutes les passions se taisent, tous les intérêts s'évanouissent devant le sen-

timent du *Beau* et du *grand;* et il ne reste dans l'ame qu'un mélange confus et inexplicable d'élévation, de tendresse et d'espérance.

DIALOGUE DES MORTS

entre

CICERON ET MYLORD CHESTERFIELD,

DE LA SUPÉRIORITÉ

d'un mérite réel et solide, sur la grace et l'élégance des moeurs.

Essai critique traduit de l'anglois.

CICERON.

J'y ai beaucoup réfléchi, et je persiste dans mes principes: je conviens que la politesse et les graces sont le charme et l'ornement de la vie, et que, si l'affabilité, la prévenance, l'élégance des moeurs, n'ont pas été précisement classées par les philosophes parmi les vertus, on ne peut nier qu'elles n'y tiennent de très-près, et ne soient à leur suite les premières

causes de notre bonheur; je m'en suis d'éclaré, aussi bien que vous, le zélé partisan dans mes écrits: mais je maintiens contre tous les sophismes de l'esprit et comme une vérité d'expérience, aussi bien que de principes, que la vraie politesse ne peut être que l'expression active de la bonté du coeur, quand l'intérêt artificieux contrefait ces formes aimables pour arriver plus surement à ses fins; alors ce n'est plus que dol, surprise et détestable hypocrisie.

CHESTERFIELD.

Je vous en demande pardon; mais à juger de votre *urbanité romaine*, par quelques traits que l'histoire nous a conservé de vos personnages les plus distingués, j'ai peine à concevoir que les principes en fussent aussi délicats que ceux qu'on trouve établis dans *mes Lettres posthumes*.

CICERON.

A vous dire vrai, je ne voudrois pas que la politesse fût portée jusqu'aux derniers dégrés du raffinement: tant de recherches, tant d'affectation passe les limites du vrai; il en resulte des formes molles et effeminées; de l'afféterie, de la mignardise; en un mot, je crains que le caractère de *l'homme* ne se perde dans celui du

courtisan. Ne trouvez-vous pas une beauté pleine de graces dans la simple expression d'une ame franche et ouverte, dont tous les mouvemens sont nobles et généreux? c'est, à mon gré, ce que l'art et la recherche ne peuvent ni produire, ni suppléer.

CHESTERFIELD.

Mon cher ami, nous avons vécu, vous et moi, dans un état de choses si opposé, qu'il doit se trouver entre nous autant de différence dans le costume des moeurs, que dans l'énoncé des dates: vos Romains, souffrez que je vous le dise, avoient encore un peu de rudesse; et cela devoit être: jugez vous-même les causes: ce droit de suffrages, qu'avoit le peuple, vous rendoit nécessairement les courtisans de la multitude; pour lui plaire, il falloit se rapprocher de son ton et de ses manières: *vos Brutus* et *vos Catons* se seroient fait chasser de l'assemblée du peuple s'ils y avoient laissé paroître quelque chose au-dessus du commun, et le moindre polisson avoit le droit de décontenancer le *grand Pompée.* Oh, mon cher Cicéron, que n'avez vous vécu dans une de nos Cours modernes, vous y auriez trouvé cette fleur de goût, cette grace inappréciable qui, je ne dirai pas orne et embellit, mais remplace et surpasse tout cet appareil de talens et de qualités que les

gens sans monde appellent le vrai mérite. Vous n'avez pas eu ce bonheur, excusez ma liberté, elle n'a rien de choquant dans le séjour désintéressé du vrai.

CICERON.

Familiarisé avec les livres et les moeurs des *Gaulois dégénérés*, vous avez pris dans leur commerce une légèreté qui vous fait préférer des bluettes éblouissantes et passagères à des qualités solides et durables qu'on ne peut acquérir, dont on ne peut même se faire une idée que par un travail assidu, et souvent avec des efforts pénibles. Je n'examine point ici la convenance, où la disconvenance de ces modes frivoles qui font les délices d'une nation de foux (1):

---

(1) Il y a dans le texte *Monkey-nation:* une *nation singe.* Je traduis *Diodore de Sicile* dans toute sa *turpitude*, disoit l'abbé *Terrasson;* c'est la vengeance qu'il nous convient de tirer des écrivains qui avilissent *les lettres* par des injures, et enveloppent dans leur haine toute une nation.

Comment un homme d'esprit peut-il appeller *des Gaulois dégénéres un peuple de Singes;* cette nation, qui a conquis l'Angleterre sous Guillaume-le-Normand, qui a produit les héros compagnons de *St.-Louis*, de *Charles VII*, de *François I*, *d'Henri IV*, et tous les génies du siècle

j'ai un reproche bien plus serieux à vous faire, mais je crains que vous n'en soyez offensé. Comment avez vous pu, dans *vos lettres*, qui ont eu tant de cours, recommander le vice même, pourvu qu'il prit des formes aimables?

CHESTERFIELD.

Se peut-il que le grand Cicéron soit si novice! vous m'étonnez, un peu de *facilité* dans les moeurs, mon cher ami; c'est tout: la grace tient à la négligence, un peu de facilité dans les moeurs, on n'est point homme de *bonne compagnie* sans cela.

---

de *Louis XIV?* Qu'on crie *French-dog* dans les rues de Londres; c'est une grossièreté populaire qui choque le bon goût, sans blesser l'honneur: mais quand on le trouve aussi *dans les livres*, le peuple est absous, et on le plaint d'être si mal-élevé par ses précepteurs, philosophes sans philosophie, qui n'éprouvent qu'un sentiment jaloux, et ne lui inspirent qu'un orgueil féroce et méprisable.

Voltaire avoit trouvé dans le sarcasme même la bienveillance et l'humanité que le Docteur . . . *Ministre du St.-Evangile*, auroit pu rencontrer dans de meilleurs sources, et il disoit à tous, sans acception de nations ou de personnes:

« Très-sots enfans de Dieu chérissez-vous en frères!

CICERON.

J'avois toujours pensé que la première qualité d'un homme de bonne compagnie, c'étoit d'avoir de bonnes moeurs: et il me semble, qu'ayant trouvé dans vos dogmes religieux des préceptes dont je n'ai pu concevoir la pensée que par la seule force de la raison, vous êtes d'autant plus blâmable d'avoir formé un système de morale, dont vous bannissez la religion et la vertu.

CHESTERFIELD.

Comment, vous donnez dans la superstition! Vous n'avez donc point encore eu de conversation avec le philosophe de *Ferney?* Pour moi j'étois né contemporain de ce beau génie: sans lui, peut-être, j'aurois végété dans les sots préjugés de nos vieilles grand-mères; le bonheur des circonstances m'a bien servi; j'étois dans un siècle philosophique, j'ai participé aux lumières de mon temps, et je crois pouvoir me flatter d'en avoir étendu l'empire par le succès de mes *Lettres posthumes.*

CICERON.

Déplorables succès! ne vous en vantez pas: songez que c'est à votre fils que vous addressiez ces fausses instructions.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0065
DFG

CHESTERFIELD.

Je destinois mon fils aux *affaires étrangères*, et pouvois-je lui fournir un meilleur recueil d'instructions sur *l'art de négocier?* Peu de fils, j'ose le dire, doivent autant que lui aux soins paternels; j'ai tout sacrifié pour son éducation; mais mon but étoit manqué si je n'eusse pas mis un peu de condescendance et de flexibilité dans mes principes. Il faut *filer du cable* à la jeunesse.

CICERON.

Votre condescendance a été grande en effet: vous vous êtes rendu vous-même le suborneur de votre fils, non-seulement vous lui avez rédigé en leçons ces petites fausseté, ces petits moyens de dissimuler et de surprendre qui dégradent la noblesse du caractère: mais vous avez méthodiquement lâché la bride à toutes ses passions; vous lui en avez indiqué et désigné les objets. Vous auriez pu laisser à d'autres le soin de le dresser aux vices pour le rendre capable des affaires du monde vicieux. Les mauvais penchans de la nature et l'exemple sont des maîtres qui n'ont jamais manqué une éducation de ce genre: Mais vous, père de famille, instituteur, et tuteur né de votre enfant, destiné à être son guide assuré dans les sentiers obscurs et dangereux de la vie; prendre sur vous la tâche

de séduire et de corrompre son innocence, c'est une chose monstrueuse.

Comme vous, j'ai eu un fils: j'ai donné à son éducation les soins les plus tendres et les plus vigilans. Je l'ai conduit moi-même à Athènes à l'Ecole du Phylosophe *Cratype:* ainsi que vous, cependant, je ne me suis pas cru dispensé d'ajouter aux leçons de ses maîtres des instructions dictées par l'amour paternel. C'est pour lui que j'ai composé mes trois livres *des Devoirs de l'Homme;* et cet ouvrage a été jugé par les savans, le dernier terme où la raison humaine eût porté la morale avant votre *révélation.* J'avoue que j'attache un grand prix à cet ouvrage, non pas tant pour ce qu'il peut y avoir d'esprit et de talens; mais à cause des principes solides de vertu que je me suis efforcé d'y établir et d'y développer; je conviens que vous ne destiniez pas ces instructions à la publicité qu'elles ont eues, mais vous les adressiez à un fils chéri, ainsi il n'est pas douteux que vous les regardiez comme les maximes de la vraie sagesse, et que si vous les renfermiez dans une sorte de *Doctrine Secrète,* c'est que vous saviez qu'elles étoient contraires aux idées généralement adoptées dans votre pays. Cependant elles ont été répandues par-tout; on les a lu avec avidité, et leur effet a été d'intro-

duire les moeurs, les vices, les goûts, et la frivolité des François chez votre nation grave et méditative, qui de tous les peuples modernes est celui dont la noble simplicité se rapproche le plus du ton antique des Romains.

CHESTERFIELD.

Epargnez ma foiblesse, Cicéron, je ne suis point encore accoutumé à la conversation des anciens Romains, et quand je vivois, ce n'est pas leurs livres que j'ai étudié. Tant de grandeur et de simplicité m'étonne, je sens mon insuffisance: né dans le luxe et les plaisirs, j'ai été frappé de l'éclat des courtisans de Louis XIV; l'esprit de la littérature françoise m'a charmé. La vivacité, la variété m'ont séduit: je n'ai jamais considéré cette beauté simple et majestueuse de la vertu; je n'ai jamais senti le prix d'un caractère franc, ouvert, et d'une droiture inflexible.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0068
DFG

L'ASSURANCE ET LA MODESTIE.

Fable Allégorique.

La *Modestie*, fille unique du *Savoir* et de la *Réflexion*, rencontra un jour sur un grand chemin *l'Assurance*, enfant gâté de l'amour-propre et de *l'Ignorance;* elles avoient été informées par les gens du pays que la route étoit longue et difficile, ainsi pour prévenir au moins l'ennui de la solitude, elles convinrent mutuellement de mettre à part toute dissidence, et de voyager ensemble. La contrée qu'elles traversèrent étoit entièrement dépourvue d'hôtelleries, de sorte que les belles voyageuses se virent partout contraintes à tenir de l'hospitalité des gens du lieu: *la vie* et le *couvert*.

L'Assurance, qui ne doute jamais de rien, se présentoit, sans égard, à toutes les grandes maisons, et il lui arriva plus d'une fois de se voir assez dédaigneusement éconduite, au moment même où elle se flattoit de la meilleure réception, et n'attendoit rien moins qu'un souper exquis et un lit d'edredon. La modestie, qui n'ignoroit pas que depuis longtems elle étoit consignée à tous les Suisses-de-porte, n'avoit garde d'aller chercher des affronts Elle fuyoit les hôtels, et ne se présentoit qu'aux cabanes du pauvre. Là, à

la vérité, elle recevoit des prévenances et des témoignages d'intérêt et de sensibilité; mais toujours coucher sur la paille et souper du pain-bis, c'étoit un régime bien dure pour une fille délicate et bien élevée qui voyage à pied. Malgré la différence des caractères, les deux compagnes avoient lié par nécessité une sorte de commerce intime; elles s'avisèrent, pour l'intérêt commun, de tirer parti ensemble de la diversité même de leur ton et de leurs manières.

L'assurance, qui étoit mise avec élégance et prétention, et qui se donnoit dans la voix et dans le geste un certain air de qualité, s'ouvroit assez facilement l'accès des palais et des châteaux: alors elle étoit suivie de sa compagne, dont le vêtement simple, le ton doux, le regard timide avoient été jusques-là autant de recommandations pour ne la pas laisser pénétrer jusques aux antichambres.

Cette alliance leur fût singulièrement utile à l'une et à l'autre: il n'y eut plus d'obstacles à leurs succès, elles plûrent généralement. On les souhaitoit dans tous les cercles, on les mettoit de toutes les parties de plaisir; elles faisoient les délices et l'ornement de toutes les sociétés. Les saillies de l'assurance étoient continuellement contenues pas les delicatesses de la

modestie la timidité, les fausses hontes de celle-ci étoient encouragées et animées par la vivacité de *l'assurance*. Cette dernière néanmois étoit quelquefois prête à s'échapper en licence, qui auroient fort embarrassée son associée; mais celle-ci avoit tellement l'adresse à se jetter en travers des étourderies de l'autre, qu'elle prévenoit tous les mauvais effets, sauvoit son amie du ridicule, et tournoit tout à bien.

Ainsi *l'Assurance*, par le secours de la *modestie*, obtint cette estime et cette considération qu'elle avoit envain prétendus quand elle s'étoit trouvée éloignée d'elle, et la modestie, à son tour, trouva dans l'assurance un appui qui lui donna de la consistance dans le monde, et lui fit prendre part aux plaisirs et à la délicatesse de la bonne compagnie. L'assurance, dans ce commerce de bons offices, se donnoit cependant, sans scrupule, un avantage certain sur sa compagne; quand on demandoit à celle-ci le nom de ses parens, elle rougissoit et n'osoit répondre, et l'Assurance, se prévalant de sa retenue, se faisoit passer effrontément elle-même pour la fille du *Savoir* et de la *Réflexion*.

Elles continuèrent ainsi leur voyage de bon accord. Quand elles se trouvoient dans les grandes villes, et les maisons d'éclats, l'assurance passoit la première,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0071
DFG

et excusoit la timide contenance de sa compagne, élevée aux champs, disoit-elle, et peu faite encore aux manières du monde. Lorsque c'étoit des hameaux ou des villages qu'elles traversoient, la modestie prenoit les devants à son tour, et prévenoit chacun de ne se pas choquer des grands airs de cette belle fille, qui, élevée à la Cour, y avoit pris un certain ton important et altier.

Mais un jour, après avoir fait une longue traite, elles arrivèrent à une petite rivière dont les eaux subitement grossies avoient enlevé le pont et inondé les bords. Comme elles restoient indécises sur le parti qu'elles avoient à prendre, elles apperçurent sur l'autre rive, à peu de distance, un magnifique château, et une grande foule de peuple qui les appelloit, et leur faisoit signe de passer. L'assurance, toujours décidée, releva hardiment sa robe sous ses bras, entra dans l'eau, et, sans égard au courant, où elle enfoncoit assez en avant, elle traversa heureusement et gagna l'autre bord. La modestie, choquée de cette indécence, et se défiant de ses propres forces, cherchoit s'il n'y auroit pas quelqu'autre passage; mais se trouvant pressée par les instances de sa compagne, et honteuse des ris mocqueurs de ce peuple qui insultoit à son peu de courage; se détermina enfin à entrer dans l'eau

en tremblant et d'un pas mal-assuré. A peine y fut-elle que ses vêtemens imbibés lui devinrent un poids incommode et embarassant: elle fit un faux pas, tomba et disparut aussitôt emportée par le courant. On ne la plus revue depuis ce moment, et elle n'est connue aujourd'hui que par la mémoire qu'elle a laissée.

L'assurance n'a pas senti la perte qu'elle faisoit dans cette aimable compagne: son imperturbable sécurité n'en a point été alterée. Elle a continué seule son voyage, et quoiqu'il n'ait pas été aussi constamment heureux qu'il avoit coutume de l'être dans l'association précédente; cependant, comme elle a contracté dans le commerce de cette excellente amie l'habitude de contrefaire à propos son ton simple et ses manières aimables, elle a eu l'adresse de duper assez de sots pour faire une grande fortune, elle s'est ouverte toutes les maisons; elle s'est introduite dans toutes les Cours; et par-tout elle s'est emparé des honneurs, du crédit, de la richesse et de la faveur.

F I N.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0073
DFG

AVIS.

On sait combien il est difficile, avec les meilleurs yeux et le soin le plus attentif, d'imprimer un ouvrage sans fautes. Comme je suis seul dans cette entriprise, elle absorbe nécessairement mon temps et mon travail; un de mes amis a la bonté de se charger de la révision des épreuves, et nous espérons que les lecteurs ne trouveront point de fautes considérables.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0074
DFG

LE RÉVEIL,

OUVRAGE PÉRIODIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE.

No. II.
Août 1798.

VUES SUR LES SCIENCES MORALES.

Puisque le caprice et la mode étendent leur influence sur les objets-mêmes qui en paroissent le moins susceptibles, pourquoi n'espèrerois-je pas, à l'aide de la *Nouveauté*, de faire aussi quelque révolution dans le goût? Il ne faut qu'une étincelle pour causer un incendie, et le ver qui piqueroit une digue de la Mer, pourroit inonder toute la Hollande.

Personne en France ne songeoit *à l'Histoire-Naturelle*, il y a cinquante ans: *le Spectacle de la Nature* parut. C'étoit un ouvrage superficiel et léger, qui, sans instruire beaucoup, vous mettoit sur la voie de reconnoître tout ce que vous ignoriez. Il fut lu avec avidité et piqua la curiosité sans la satisfaire; mais il avoit ouvert un cours aux idées: des esprits plus forts se précipitèrent dans cette nouvelle route, et se

partagèrent les sujets; la science sortit de l'Académie, elle devint populaire. Les Dames formèrent des *Herbiers*, des cahiers de *Papillons;* on eut des collections de minéraux, des cabinets-même plus complets: enfi *M. de Buffon* parut, et rival heureux de Pline, il consacra le temple de la Nature. *Pluche* auroit-il pu prévoir cette magnifique issue des entretiens légers de la Comtesse de *Jonval* avec *le Chevalier*?

L'Ami des hommes, ouvrage pis que médiocre sous tous les rapports, n'a-t-il pas eu une influence aussi étendue, quoique moins innocente? Sans lui, les obscurités du *Tableau Economique* seroient restées des énigmes ignorées du public: mais l'Auteur étoit *homme du monde*, étranger aux affaires; il caressoit la vanité générale en réduisant le grand art du gouvernement des empires à *la science du fermier*. Il produisit cette *épidémie politique* qui a desséché toutes les imaginations, étouffé l'éloquence et la poësie et fondé la turbulence des passions sur les ruines de l'esprit, des graces et du goût du dernier siècle.

Le Voyage *d'Anacharsis*, tableau vivant et animé de l'ancienne Grèce, qui reproduit, sous la forme légère d'un roman, les idées, les moeurs, le costume

et le goût du peuple le plus spirituel, le plus sensible et le plus inquiet qui fût jamais, est venu ajouter l'enthousiasme à la démence du moment; on s'est cru transporté aux tems de *Codrus*, où le peuple ingrat et subtil, pour qui il s'étoit dévoué, déclara qu'après un si bon prince, *il ne vouloit plus pour Roi que Jupiter*; dans la folie générale de l'imitation, tous les hommes devinrent des *Orateurs*, toutes les femmes parurent déguisées en *Camées*.

A présent que toutes les extravagances sont épuisées, et qu'il en faudra revenir à la raison, puisque c'est le seul point de nouveauté qui reste, n'est-ce pas l'instant de chercher à la produire sous les formes les plus faciles?

Nous ne vivons que deux moments,
Qu'il en soit un pour la sagesse!

L'expérience nous a appris l'heureux effet des *Papiers-moraux* en Angleterre dans des circonstances assez semblables; je commence comme *Steele*, et je desire de trouver, comme lui, un Addisson qui me surpasse et m'efface: que le bien soit fait, n'importe par qui!

On n'a employé jusqu'à présent que deux méthodes de traiter les sujets moraux, c'est de flatter les passions, ou de les combattre; n'y auroit-il pas une troisième route à ouvrir; celle de les éclairer et de les diriger? Pour cela, il faut les reconnoître par l'analyse, et on sera surpris de trouver qu'elles ne sont elles-mêmes que des *sentimens moraux* égarés; voilà pourquoi la moralité plaît toujours à l'ame dans ses momens de repos: c'est calomnier la nature de l'homme que de croire qu'on ne peut lui plaire qu'en émouvant ses passions; le goût des sentimens moraux est le secret du coeur-humain; et quand un ouvrage ne produit pas dans le lecteur un sentiment honnête, c'est la faute de l'Ecrivain qui n'a pas su toucher la corde sensible.

Chez les anciens, les sciences morales formoient la principale partie de la philosophie; ils les regardoient comme des *Etudes* sur le bonheur de l'homme, et l'objet de leurs recherches étoit le *souverain-bien*. La loi, dont le seul effet est de retenir, non de diriger, suffisoit au peuple ignorant qui a toujours peu de vertus à exercer; mais les hommes, dont l'esprit avoit plus de liberté et l'action plus d'influence, s'attachoient à quelque système de philosophie qui

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0078
DFG

devenoit la règle de leurs moeurs: chacun alors avoit une opinion en morale. La Religion Chrétienne, en donnant un nouveau tour à l'esprit-humain, a placé le souverain-bien dans un ordre de choses surnaturelles, et attaché la morale à la Théologie: elle n'a plus été exposée que dans des traités scholastiques, ou présentée partiellement dans des discours oratoires, et toujours sous le point de vue religieux. Ainsi la science des *moeurs*, liée à la science des *dogmes*, a pris, dans notre civilisation moderne, un caractère spéculatif qui la rendoit moins usuelle, moins familière, moins applicable aux besoins et aux circonstances habituelles de la Société. Il n'est plus resté de milieu entre la perfection et le vice; et quand le zèle s'est refroidi pour la première, on n'a plus trouvé de barrières pour se préserver de l'autre.

Les guerres de Religion, en aigrissant les passions, ne nuisirent pas moins à la pureté des moeurs, qu'à l'intégrité des dogmes. Les principes, qui étoient communs à l'une et à l'autre, furent également ébranlés, et dans la morale, comme dans la croyance, tout devint douteux et problématique; une conscience vague et sans lumières et un point-d'honneur réglé

par l'incertaine opinion d'autrui, sont restés des simulacres de principes moraux.

Dans les tems où la morale étoit encore du ressort de la philosophie, chaque secte imprimoit à ses disciples un ton, des manières et un tour d'esprit différens: on distinguoit au premier coup-d'oeil un *Stoicien*, *un Platonicien d'un Epicurien;* et quand les historiens mettent en scène un personnage, ils ne manquent jamais de nous apprendre à quelle secte il appartenoit. Dans nos institutions modernes toutes les nuances ont disparu: il ne restoit qu'une *opinion* qui fit *règle;* et depuis qu'elle est devenue incertaine et discréditée, au point que ceux qui osent l'avouer sont véritablement les esprits forts et courageux (1),

(1) Il y a un demi-siècle qu'on appelloit en France *esprits-forts* ceux qui, par une certaine force d'études et de méditation, s'élevoient au dessus des préjugés de la multitude. Maintenant que l'irreligion est devenue le préjugé général, et que c'est *par crédulité* qu'on *ne croit point*, il y a de la *force d'esprit* à se former une opinion éclairée, et à la déclarer sans égard aux méprisables mépris de l'opinion *moutonnière*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0080
DFG

il s'est élevé en sa place ce qu'on appelle *la science du monde:* art insidieux de paroître ce qu'on n'est pas, de présenter indifféremment les apparences du vice ou de la vertu, suivant les convenances; et de plaire et séduire, seulement pour tourner tout à son intérêt.

Le *Duc de la Rochefoucault*, qui avoit passé sa jeunesse dans les factions et toute sa vie à la cour, qui avoit connu les hommes de tous les partis, les favoris et les courtisans de deux règnes, et toutes les nuances des esprits les plus raffinés depuis *Richelieu* jusqu'à *Lauzun*, écrivit ses *Maximes*; résultats profonds d'un esprit observateur et exercé. Il y dénonça *l'amour-propre* comme le mobile général de toutes les actions humaines. Ce fut un grand pas sans doute, dans un temps neuf encore pour l'observation, que d'avoir ramené à un principe d'unité, tous les mouvemens de la vie sociale. Mais la Rochefoucault ne poussa pas plus loin l'analyse; il indiqua le principe sans le développer. Le grand *Bacon* lui-même, et le Chancelier *Oxenstiern*, esprits profonds et méditatifs, avoient également observé les effets de l'amour-propre, sans en généraliser le principe; mais aucun n'a tenté d'en expli-

quer les ressorts secrets et la nature, ce qui eût été vraiment la clef de tout le systême moral.

Il y a de la finesse et de la vérité dans le livre des *Maximes-Morales*; plusieurs même de ses pensées sont devenues communes aujourd'hui, parce qu'ayant été généralement adoptées, elles ont pris le caractère de proverbe. Le style en est noble et serré; mais son mérite tient plus à la force du jugement qu'aux graces de l'imagination.

La Bruyere, homme du monde, répandu dans la meilleure compagnie et personnellement attaché à *Mr. le Prince*, ne chercha pas à étudier l'anatomie des passions: il en observa le jeu et les effets, en saisit finement la physionomie, et, avec autant de malice peut-être que de profondeur, il crayonna tous les caractères et tous les ridicules qui se trouvèrent à sa rencontre. Il fit des portraits, et le public ne s'occupa qu'à deviner les ressemblances. La Bruyere restera un grand écrivain, recommandable par la précision, le nerf et la pureté de son style, l'énergie de ses expressions et la vigueur des peintures. Mais on peut dire qu'il n'a rien fait pour le progrès des sciences morales. Ce n'est pas en agaçant les hommes les uns

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0082
DFG

contre les autres, qu'on peut espérer de les adoucir, de les modérer, de les amener à une condescendante bienveillance, ce qui est l'unique but de la science des moeurs.

Duclos, avec un caractère droit et pur, mêlé de quelque morosité, vit les moeurs relâchées de son tems, et les peignit à grands traits d'une touche sévère. Ce ne sont point des portraits, ce ne sont point des sentences, mais des observations justes et fines, quoique générales. Il connoissoit bien le monde, et le fait bien connoître à son lecteur; mais il le juge et ne l'explique pas. Le Roi Louis XV dit de ce livre, après l'avoir lu, *c'est l'ouvrage d'un homme de bien;* c'est aussi celui d'un homme de beaucoup d'esprit. Duclos avoit dans le caractère, comme dans le tour de l'expression, quelque ressemblance avec *Tacite:* ses *Considérations sur les moeurs de ce siècle* ont quelque rapport avec la *description des Germains;* et dans *l'histoire de Louis XI*, comme aussi dans les *Mémoires sur les règnes de Louis XIV* et de *Louis XV*, on retrouve la précision, la noblesse et l'énergie des *Annales.*

Tous ces différens aspects de l'homme en société sont un spectacle vrai; mais c'est un spectacle, la malignité s'en amuse et ne s'en corrige pas; on re-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0083
DFG

connoît tout le monde, excepté soi. Une manière plus utile de traiter les sujets moraux, ce seroit de s'appliquer aux choses, non aux hommes, de rechercher la nature des passions, leur source, leur dépendance mutuelle: l'influence des *idées* sur les *sentimens* est une mine d'observations utiles qui n'a point encore été ouverte, et qui jetteroit un grand jour sur l'histoire. Un esprit juste trouvera toujours assez de remarques fines à faire dans la société, assez de sujets à rapprocher des *études* déjà publiées par nos grands maîtres; il est inutile de *poser le modèle* avec appareil.

Des opinions se sont établies; le sophisme leur a donné cours; l'inattention et la légèreté les ont adoptées; une saine critique doit croiser leur influence, les soumettre à l'examen et leur imprimer le timbre de l'erreur, ou de la vérité. Ce que Bacon a fait dans la Physique contre les *Hypothèses*, il est temps de le faire dans la Morale contre les *Préjugés;* et puisque l'anarchie actuelle de l'esprit-humain a confondu pêle-mêle les vérités et les erreurs, les préjugés et les principes; il faut une refonte générale des idées et une exacte séparation du *Billon* et des espèces pures.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0084
DFG

Ce n'est pas en égarant malignement ses regards sur la société, qu'on trouvera les principes *du vrai* et *du bon.* Les passions sont uniformes et en petit nombre; mais la variété de leurs combinaisons est immense, et la nature, avec la même économie de principes élémentaires, produit cette infinie diversité de caractères, comme cette multitude prodigieuse de corps tous différens. La vraie manière utile et innocente de traiter la morale, c'est de l'employer, comme la chimie, en *décompositions* et *recompositions;* d'observer les actions dans l'histoire et dans la société, comme on observe dans la physique les faits de la nature, sans égard à l'individu qui présente le phénomène; de s'assurer des apparences, de rechercher à quelles causes elles appartiennent, de séparer les unions fortuites, des combinaisons constituantes; de comparer les expériences, et de remonter ainsi par échelons aux principes élémentaires. Nous avons en ce genre une facilité de plus, puisque nous pouvons nous soumettre nous-mêmes à cette analyse et vérifier les expériences par des applications personnelles: mais qui est-ce qui ose se dire la vérité à soi-même? Il est certain cependant, que malgré les adulations de l'amour-propre, cette méthode rectifieroit beaucoup nos idées et

porteroit une grande moralité dans nos sentimens; que les élémens moraux auroient été reconnus et fixés. On pourroit alors avec certitude procéder par voie de *recombinaison*, et fonder avec assurance un système complet de *l'éducation publique* et des institutions politiques les plus avantageuses à la société.

Qui pourroit douter qu'une si riche matière, si elle étoit bien traitée, ne fût du plus grand intérêt? Le succès dépendra de la forme de l'ouvrage. Dans une grande foire, nous dit la Fable, où les Dieux mirent en vente *les dons* et les *qualités*, dont chacun d'eux disposoit, Minerve vendit de la mémoire, Junon de la noblesse, Vénus de la beauté, Apollon des talens, Mercure seul n'eut point de chalans; il ne vendoit que de l'esprit. Donner à penser plus qu'à lire, leur faire retrouver en eux la vérité, sans la leur dire, c'est le plus sûr, c'est le seul moyen de plaire à des lecteurs qui ont besoin de tout, hors de l'esprit.

Jamais les livres n'ont été si communs, et jamais peut-être on n'eut, tout à la fois, si peu de loisir pour lire, et si fort le desir d'avoir lu. On vou-

droit avoir une opinion faite sur toutes choses, sans se donner la peine de la former; on aimeroit à savoir quel parti prendre, en spéculation comme en pratique, sur tous les objets de la vie: mais on aime encore mieux aller au hazard, en suivant la foule, que d'acquérir des résultats sûrs, au prix du travail et de l'application. Ce n'est pas des connoissances qu'on veut, c'est des notions; non pas de quoi savoir, mais de quoi dire.

Dans cette disposition générale des esprits, la manière la plus avantageuse de présenter les vérités utiles, c'est de les distribuer en *Essais* courts, d'un petit nombre de pages et proportionnés à la mesure de l'attention et du temps que le lecteur peut y donner. L'art de l'auteur, ensuite, sera de rapprocher toutes ces pièces désunies, et d'offrir dans leur ensemble à des lecteurs plus sérieux une riche *mosaïque*, dont toutes les parties en accord présentent un tableau grand et régulier. Mais à mesure que les détails, seuls, se développent, c'est à lui de piquer la curiosité, d'arrêter l'inattention, de se faire relire enfin et de jetter dans l'esprit des germes de réflexion.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0087
DFG

Le format-même n'est pas indifférent aujourd'hui: *l'In-Quarto* semble une montagne; un livre de bonne compagnie doit se mettre dans la poche comme un *Souvenir*. Auteurs, qui voulez vous rendre utiles et agréables, employez la magie du talent; présentez-vous comme *ce génie* des *contes Arabes*, qui, renfermé dans un petit vase de cristal, en sortit en vapeurs, desque l'issue lui fut ouverte, et parut tout-à-coup un géant d'une stature colossale.

DE L'ORIGINE
des
GAZETTES, PAPIERS-NOUVELLES
et
JOURNAUX LITTÉRAIRES EN EUROPE.

La première idée des *Papiers-Nouvelles* appartient aux Italiens, et ce fut à Venise pour la première fois qu'il en parut un, qui s'intitula *Gazetta*. Les étymologistes se sont fort exercés sur l'origine de ce mot. *Ménage*, dans *ses Origines de la langue italienne*, le fait dériver du même mot *Gazetta* qui exprime la plus petite monnoie de l'état Vénitien: prix qu'on donnoit pour la lecture de ces sortes de papiers. Mais cette assertion paroît assez mal fondée, car il n'est pas douteux que *la gazette*, comme toute autre chose, eut un nom avant que d'avoir un prix; et Mr. *Loodge* a observé avec assez de vraisemblance que si c'eût été là l'origine du mot, on auroit joint l'indication de la chose à celle de sa valeur, et on auroit dit, par exemple, *papier d'un sou*, et non pas simplement *un sou*.

Ce problême, qui n'intéresse que la curiosité, trouve une solution bien plus naturelle dans les analogies du langage. Il est généralement connu que *la langue latine* est la source primitive de la langue italienne: or, nous trouvons dans la basse latinité le mot *gaza*, qui signifie *caquet*, *babil;* d'où les Italiens ont tiré le mot *gazerta* qui est le nom *de la Pie*, oiseau babillard qui répète, sans le comprendre, ce qu'il entend dire: dont aussi les Français ont fait leur mot *gazouiller* qui, au *figuré*, signifie *jaser*, parler sans rien dire, et dans son acception *propre* s'applique au ramage des oiseaux.

La langue espagnole, qui avec la langue italienne a une descendance commune, a pris le même mot dans la même source, et l'emploie dans le même sens. Mais de plus, les Espagnols y ont ajouté deux dérivés, et ils disent *Gazetero*, un *Gazetier*, un écrivain de *Gazette*, et *Gazetista*, un *nouvelliste*, un oisif qui ne lit que des Gazettes.

Ce fut à Venise que s'imprima la première Gazette, par ordre et sous l'autorité du gouvernement; c'étoit un *papier officiel*, et qui ne paroissoit qu'une fois le mois. Les autres pays adoptèrent l'idée et le nom; par-tout il y eut une Gazette de

la

la cour; et ce fut, je crois, vers 1672, que l'Abbé Renaudot publia pour la première fois la Gazette de France (1).

Les premiers *écrivains des Gazettes* furent nommés en Italie *Ménanti*, et la raison que nous en donne *Vossius*, c'est, qu'en parlant des *affaires*, ils avançoient souvent dans leurs feuilles-volantes des jugemens arbitraires sur les *personnes:* le Pape Grégoire XIII, en conséquence de cette accusation qui sans doute étoit fondée alors, les excommunia par une *Bulle*, où, d'après leur dénomination commune, il les appelle *ménantes, ménaçans. Ménage*, sans égard à cette anecdote historique, veut dériver leur nom, *ménanti*, du verbe italien *méare*, qui signifie *s'étendre au loin, divaguer;* d'où vient aussi le mot de *méandres*, qui exprime les contours serpentans des rivières.

(1) Privé du secours de mes livres, et obligé de trouver dans ma mémoire presque toutes mes citations, je n'ose affirmer, qu'avec timidité, les noms et sur-tout les dates: je ne réponds que des choses et des sources où je les ai prises, dont je me souviens bien: mais au moins je mets le lecteur sur la voie, et de légères erreurs sont aisées à rectifier.

Les papiers-nouvelles étoient nés en Italie, mais ils ne foissonnèrent nulle part plus qu'en Angleterre. Ils y parurent trente ans plutôt qu'en France. Ce fut la guerre civile et les fureurs de la révolution qui les multiplièrent; les différens partis s'en servirent pour souffler la rebellion, ou rappeller à la fidélité. D'abord ils ne s'occupèrent que des affaires politiques; mais bientôt ils devinrent les arsenaux de la malice des deux partis opposés, et portèrent, d'un bout du royaume à l'autre, les flêches empoisonnées de toutes les factions. Au milieu de cette multitude de faits et de principes hazardés, les esprits restèrent dans la confusion et l'incertitude; sollicités, pressés de juger sur ce qu'ils ne connoissoient pas; entraînés à agir pour des fins qu'ils étoient loin de prévoir: mais les imaginations s'enflammoient; les passions s'aigrissoient; le fanatisme et l'enthousiasme s'allumoient; et une ivresse générale saisissoit le peuple abusé et égaré. Voilà ce qui poussa au dernier terme la révolution d'Angleterre, et amena la catastrophe de *Charles I* et la consommation des crimes de *Cromwel.*

Un auteur Anglais, de qui j'emprunte ces détails sur son pays, remarque avec justesse que les noms de tous ces écrivains incendiaires est enseveli sous les cendres qu'ils ont eux-mêmes amoncelées. La mémoire seule de leur Chef est venue jusques à nous, et elle est prête à se perdre.

C'est le Chevalier *Roger l'Estrange:* il passoit dans ce temps-là pour le modèle des écrivains périodiques, et il ne conserve aujourd'hui aucune réputation. Son caractère étoit factieux, violent et emporté; mais ses écrits n'ont ni verve ni talent; et dans ses nombreuses productions, on ne trouve aucune étincelle de génie, aucun sentiment aimable, qui repose l'esprit, fatigué par la sécheresse des objets, et rachête l'ennui d'un style barbare et sans goût; et quand il veut s'efforcer d'avoir de l'esprit, il ne laisse d'autre impression que celle de la mal-adresse et de la gaucherie.

Après l'extinction de *l'esprit-puritain,* les papiers-nouvelles perdirent leur apreté sauvage, et ne conservèrent que la sécheresse et l'ennui attaché à un genre d'écrire, qui n'admet guères les graces de l'ima-

gination, qui est toujours suspect *d'esprit de parti*, et ne tenant ni à la littérature, ni à l'éloquence, ne peut même, pour l'histoire, être considéré que comme magazin de *faits* et *d'instrumens*.

Le règne de la Reine *Anne*, qui est l'âge-d'or de la littérature anglaise, donna un autre tour d'esprit aux écrits périodiques. Le chevalier Richard Steele, et mieux encore Addisson, créèrent un genre nouveau; ce furent les *papiers-moraux*, dont j'ai écrit dernièrement l'histoire.

Les Gazettes, et les papiers-nouvelles se sont, depuis ce temps, multipliés sans nombre en Europe. La littérature, s'étant fort étendue depuis le dernier siècle, est devenue un champ aussi vaste que la politique. Des esprits brillans ou laborieux ont défriché toutes les parties des sciences et des arts. Les académies se sont élevées, et ont rendu compte annuellement de leurs travaux dans des *Mémoires publics*. Nos richesses devenoient si considérables, que l'abondance faisoit confusion; il falloit mettre de l'ordre. *Denys de Sallo*, Conseiller au Parlement de Paris, imagina le projet du *Journal des Savans*, et je crois que c'étoit

en 1665. Les Auteurs étoient des gens d'esprit, des gens du monde; ils portèrent dans leur critique la finesse du goût, la sagesse de la science et la politesse de la bonne-compagnie. Comme c'étoit le seul amour des arts qui les animoit, la délicatesse de leur honneur, autant que la justesse de leurs principes, étoit garant de la sûreté de leurs décisions et de la forme dans laquelle ils les donnoient.

Le Journal des Savans, écrit depuis ce temps-là par une commission d'académiciens choisis dans les trois premières académies de Paris, est resté le seul *tribunal* de critique et de goût qu'on puisse regarder en France comme *légal* en quelque sorte. Une foule d'écrivains, incapables de rien produire par eux-mêmes, se sont fait souvent un métier d'attaquer les talens: l'envie, la présomption, ou *le besoin* (1) les ont attachés sur les traces du génie, et l'irritabilité de celui-ci leur donne un nom qu'ils ne sauroient jamais se faire par eux-mêmes. *Bavius* et *Maevius* seroient-ils connus de nous, sans le mot d'impatience échappé à *Virgile?* La réponse aux

(1) Male-suada fames.

critiques, c'est le succès: le génie doit s'isoler de son siècle, et juger d'avance son effet.

En Angleterre, en Allemagne, en Hollande et en Italie, les Journaux littéraires se sont de même fort multipliés; et par-tout, pour un petit nombre de critiques savants et éclairés, il y a une multitude d'insectes littéraires, qui ne vivent que des piqûres qu'ils font. *Bayle* et *Basnage* portèrent ce genre d'écrire en Hollande. C'étoit des hommes dont le savoir et le mérite étoient reconnus, et leurs ouvrages critiques sont du très-petit nombre de ceux que la postérité consulte encore. C'est, avec le Journal des Savans, les meilleurs matériaux que nous ayons pour une histoire littéraire.

Un Journal littéraire et critique, pour être juste et digne de confiance, doit être, comme le *Journal des Savans*, l'ouvrage d'une société de savans qui se distribuent les matières et prononcent, chacun dans le genre où il est profond; car la *compétence universelle* n'existe point. *Un extrait* n'est qu'un fragment informe: ce qui donne une idée exacte de l'ouvrage,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0096
DFG

c'est un précis qui le rapporte tout entier sur une échelle de réduction, de manière que le plan et les détails soient conservés. C'est dans ce genre que sont faites les analyses de Bayle. Mais il faut être soi-même un écrivain très-exercé pour donner cette réduction avec justesse: et si le Journaliste est sans talent, il peut vous donner une mauvaise gravure en bois d'après Raphaël et Michel-Ange. Le dessin sera estropié, la perspective perdue, les couleurs nécessairement absentes; oserez-vous, d'après cette pièce, juger l'artiste?

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0097
DFG

DIALOGUE DES MORTS

entre

LE MARÉCHAL DE TURENNE

ET LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

Sur l'honneur et sur la vertu.

TURENNE.

Eh bien, mon cher Confrère, vous venez donc enfin, après votre éternelle jeunesse, dans ce séjour paisible de la vérité, où toutes les idées sont justes, où tous les sentimens sont purs? Que vous avez dû être étonné en entrant ici! Je suis vraiment curieux de causer avec vous. Vous avez lu ma vie; j'ai entendu conter la vôtre; nous avons vécu sur le même théâtre; nous étions à peu près de même rang, dans ce pays où il y a des rangs; et dans celui-ci, où l'on ne connoît plus les passions ni les préjugés, nous avons bien à dire sans nous blesser, ni nous flatter mutuellement.

RICHELIEU.

Vous avez bien raison, Mr. le Maréchal; il me semble que j'ai passé ma vie dans un bal masqué. Ici

tout m'étonne; la simplicité, la vérité me sont toutes neuves; je sens que ma transformation doit devenir complette; mais rien ne peut l'avancer comme la conversation de Mr. de Turenne. Quoique j'aye lu peu de livres, votre vie étoit du nombre de ceux qu'un homme de mon rang ne pouvoit négliger. Je suis né vingt ans après que vous eutes terminé votre brillante carrière, et j'ai vécu encor avec des Courtisans et des Officiers qui vous avoient vu à la guerre et dans le monde; je vous ai toujours entendu proclamer comme le plus grand des modernes; mais je vous avoue que je ne me suis jamais fait d'idée bien nette de ce qu'on appelle un grand-homme.

TURENNE.

Mon ami, un grand-homme est le produit des circonstances: la nature est féconde en germes, le plus grand nombre est étouffé; ceux qui lèvent, étonnent le monde, et on leur fait honneur de tout ce qui n'est pas à eux. J'ai vu dans mon armée le jeune Curchill et j'ai prévu qu'il deviendroit Marlboroug; j'en ai vu mille autres, qui annonçoient autant que lui et à qui la fortune a manqué. Il en est de la gloire comme de la vie; la mesure commune de celle-ci est vingt cinq ou trente ans; les Centenaires vivent aux dépens de ceux

qui sont restés en route. On m'a dit que j'avois laissé une grande gloire derrière moi; je ne l'ai pas sçu pendant ma vie, je ne l'ai pas cherché-même; et je suis persuadé que ma gloire n'est née que depuis ma mort. J'étois simple et sans prétention: le commun des hommes ne nous prend que pour ce que nous nous donnons; et ceux, qui seroient en état de nous apprécier, sont des envieux qui étouffent la réputation ou la décrient. (1) On ma cru un homme

(1) Il y a mille traits dans la vie de Mr. de Turenne qui marquent la noblesse et la simplicité de cette grande ame. Je n'en citerai que deux. Comme il se promenoit seul un jour, vetu très-uniment, selon sa coutume et sans suite ni distinction, sur le rempart derrière la rue St. Louis, où étoit son hôtel (aujourd'hui le Couvent des Filles du St Sacrement), il s'assit sur un banc, et regardoit quelques jeunes bourgeois qui jouoient au petit-palet. Il s'éleva une contestation sur la proximité du but. Comme ils ne pouvoient s'accorder entr'eux, l'un dit: *je m'en rapporte à Monsieur;* et tous d'un même accord le prirent pour arbitre. Mr. de Turenne se lève froidement, mesure avec sa canne l'espace entre les *disques*, et aussi sérieusement que s'il eût opiné au *Conseil*, prononce, c'est Mr. qui a gagné. Un officier passe en ce moment, et surpris s'écrie. . . . «Eh mon Prince!» . . à ce mot l'assemblée

ordinaire parce que je ne prétendois rien au dessus des autres; ce n'est qu'à l'affaire de *Salzback*, qu'on s'est apperçu que ma place restoit vide dans le monde. (1)

---

confuse ne sçut comment s'excuser; mais le grand-homme en souriant leur dit: « Il n'y a ni excuses, ni offense, Messieurs; vous m'avez pris pour un honnête homme, c'est «me faire honneur.»

Un autre jour, il étoit à la Comédie française *au balcon*: son costume ordinaire sembloit contraster avec cette place distinguée, ce qui trompa un jeune fat qui entroit bruyamment dans la loge. Celui-ci enjambe le banc, vient s'asseoir auprès de Mr. de Turenne, et trouvant ses gands devant lui sur l'appui de la loge, il les jette sur le théâtre. Mr. de Turenne, qui avoit vu son Neveu assis sur les banquettes du théâtre, lui dit tout haut et sans émotion. . . Prince d'Auvergne, rapportez-moi mes gands, je vous prie. «Le jeune-homme confus veut se prosterner; mais Mr. de Turenne, toujours dans sa mesure, lui répondit froidement: il n'y a pas lieu à excuse, Mr., vous ne pouvez pas m'insulter.

(1) A la mort de Mr. de Turenne, le Roi fit une promotion de huit Maréchaux de France; Mde. de Cornuel dit: le Roi nous donne la monnoie de Mr. de Turenne.

Il n'est pas étonnant que j'aye été profondément militaire. Froid par tempérament, né sans passions, élevé dans des tems de troubles au milieu des mécontens, sous les yeux de mon père qui avoit été un des Généraux d'Henry IV, au sein des exemples de mes Grands-oncles, Guillaume et Maurice de Nassau, toutes mes pensées furent tournées de ce côté dès mon enfance. Mes maitres furent ces grands Capitaines, qui avoient conduit *la guerre de trente-ans;* je vis, presque de mon berceau, la bataille de la Marfées, et je débutai dans le monde par des campagnes, comme vous par des soupers et des bals. Ma naissance et mes entours firent le reste.

A présent que nous pouvons parler des plus grandes actions de notre vie, comme nous parlions alors de nos espiègleries, plus ou moins spirituelles de collège, je vous dirai franchement ce que je pense ici du nom que j'ai laissé dans le monde.

RICHELIEU.

Ce que vous dites de l'empire des circonstances est frappant, je n'y avois jamais pensé: je voulois pourtant être un grand-homme; je croyois devoir cela

à la mémoire de Mr. le Cardinal; et je sçavois mauvais gré à mon père d'être resté

le neveu inconnu d'un si glorieux oncle;

mais tout en visant à la grandeur, je ne sçavois par où y aller: de mon tems, les modèles n'étoient plus que dans les livres, et je vois qu'il faut dire aussi de l'héroïsme, comme Voltaire a dit de la vertu des femmes:

N'est pas toujours femme de bien qui veut.

TURENNE.

Mais vous avez encor vu les derniers de nos grands-hommes, Monsieur de Vendôme, Berwick, Catinat et Villars.

RICHELIEU.

Précisément, et voilà le mal: ces hommes étoient grands, mais comme je ne les vis que superficiellement et avec la légèreté de mon caractère; je portai de faux jugements et je m'égarai dans l'imitation. Berwick étoit un grand anglais, froid, sec, sévère et bien dévot; je m'en éloignai avec répugnance; Catinat me parut un pédant qui faisoit le *Cincinnatus* à St. Gratien, par rancune contre Madame de Maintenon: mais la licence des mœurs anacréontiques de Monsieur de Vendôme et la jactance du Maréchal de

Villars me parurent des modèles plus aimables. Je fus plus immoral que le premier; aussi concussionnaire et aussi avantageux que le second; et si je n'ai pas eu autant de gloire qu'eux, ce n'est pas ma faute,

TURENNE.

Comme vous dites, vous vous êtes étrangement égaré, car vous ne vous êtes trompé que sur le présent et l'avenir. Les hommes en place offrent deux aspects à la renommée, le point de vue des contemporains, et le point de perspective d'où la postérité les juge. Le premier fixe la considération; le second assure la gloire. C'est celui-ci qui est le jugement définitif; l'autre n'est qu'un *plus ample informé*. Les actions publiques d'un homme couvrent toujours ses mœurs privées; de grands vices-même trouvent de grandes excuses dans des actions d'éclat: les contemporains ne prononcent que sur ce qui les intéresse; la postérité rassemble le caractère et juge le bien et le mal moral. Mr. de Vendôme, vainqueur en Espagne et en Italie, et assurant la couronne sur la tête de Philippe V, dut être le héros de la *Guerre de la Succession:* sa vivacité, son esprit, ses graces, sa valeur brillante et ce ton de *Compagnonage*, qui charment le soldat français, firent reconnoître en lui avec acclamation le sang

d'Henry Quatre; ses défauts se sont perdus dans sa gloire, comme ces taches qu'on croit voir dans le soleil. Villars, vain et avide, eut beaucoup d'ennemis; mais la seule affaire de *Denain* qui sauva la France, innocenta tous ses pillages: sa considération fut peut-être égale à celle de Mr. de Vendôme, mais sa gloire moindre. Et vous, élégante copie de ces deux héros, dites-nous vous-même, quelle fut votre considération et quelle sera votre gloire dans la postérité: ici, les folies de la vieille enfance ne sont pas plus difficiles à avouer, que dans le monde, les ignorances de la première,

RICHELIEU.

La postérité! Vous m'avertissez qu'il y en a une. Je ne me suis jamais occupé d'elle. J'ai toujours tout rapporté à mon existence présente et à moi tout seul. J'ai vu trois Rois et trois Cours bien différentes; j'ai tâché de m'accommoder à chacune; j'ai plu à toutes: vrai courtisan, j'étois comme les chats, attaché à la maison sans l'être au maître. J'ai parcouru la vie comme une grande route où je voyageois à mon aise, en m'amusant des aspects variés: une vieillesse sans infirmités et sans réflexions m'a conduit par une enfance sans souvenirs jusques-ici; et ce n'est qu'à la nouveauté des objets, que je m'apperçois de mon chan-

gement d'état. Presqu'enfant, je parus devant Louis XIV. J'étois vif, joli, hardi: avide d'aventures et de célébrité, la fortune de la prude Maintenon m'avoit éclairé sur l'empire des femmes; je ne m'occupois qu'à leur plaire; je trompois les jeunes; je ménageois les vieilles; je les enchantois toutes. *Une déclaration* audacieuse à la Duchesse de Bourgogne me valut *la Bastille;* le crédit de la vieille Maréchale de Duras m'en fit sortir. Dans la Régence, qui ne fut qu'une orgie de quelques années, je me distinguai par mes désordres; je me serois, sans doute, distingué par la vertu dans un autre tems; car je ne voulois qu'être le premier, n'importe en quoi. A vous dire vrai, sans instruction et sans talents, j'y ai suppléé par le bonheur, l'adresse et le grand usage du monde; mais j'étois brave et plein d'honneur. Il me semble que je me juge assez sévèrement.

TURENNE.

Ce que je puis juger de vos aveux et de la conséquence que vous en tirez, c'est qu'il y a beaucoup de confusion dans vos idées: laissez-moi y mettre de l'ordre, et juger votre vie en la rapprochant de la mienne; nous pouvons parler de nous-mêmes aujourd'hui, comme des héros de Plutarque; nos caractères n'appartiennent plus qu'à l'histoire.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0106
DFG

Vous aviez apporté dans le monde plus d'esprit que moi; mais l'usage, que nous avons chacun fait du nôtre, a produit des résultats bien différents. Faute d'instruction et de culture, vous n'avez eu que de la finesse à saisir les à-propos de la société, à attraper les jolis-riens, à conduire de petites intrigues par de petits moyens: vous avez dupé des maris; abusé des femmes; endormi des pères.. Pauvre emploi de l'esprit! Cependant, je trouve dans un Jeune-homme de dix-neuf ans, qui ose attaquer le cœur de la Petite-Fille du Roi, quelque chose de noble et d'audacieux qui marque du caractère. Votre acharnement coquet à enlever au Régent toutes ses Maîtresses, pendant que vous séduisiez ses Filles, vos amours à l'hôtel de Condé, votre déguisement à Modène, où vous sembliez défier le Mari, au sein-même de sa puissance; tout cela porte un caractère chevaleresque, auquel il ne manquoit qu'une meilleure cause. Mais il n'y avoit ni plan, ni suite dans vos vues; vous étiez, en galanterie, ce que furent, dans la politique, le Duc de Beaufort et le Cardinal de Retz. Vous ne vouliez que du bruit et de l'éclat; enfin, vous avez manqué un grand caractère. C'est le malheur du tems où vous êtes né: on étoit las de la gloire qui avoit ruiné la nation; on étoit ennuyé de la vertu qu'une femme artificieuse présentoit sous

des couleurs fausses et dans les formes étroites de la bigoterie. Vous avez cru que l'honneur consistoit à occuper le monde de soi, et que le courage tenoit lieu de tout.

RICHELIEU.

Eh bien! comment l'entendez-vous autrement?

TURENNE.

Oh bien autrement! L'honneur est un sentiment fin et délicat du juste, du vrai et du beau. Son principe est dans la vertu; il brille au dehors, comme la flamme, quand la vertu brûle dans le cœur, comme un foyer ardent. Il a horreur de tous les genres de tromperie et de surprise; il méprise les finesses et les ruses; il ne voudroit abuser, ni un aveugle, ni un enfant; il est idolâtre du beau-moral. Ce qu'il appelle courage, c'est une fermeté inflexible qui ne cède à aucune force, qui ne s'étonne d'aucun danger; hors de-là, le courage ne lui semble qu'une brutalité. Comme il ne prise que les sentiments délicats, il dédaigne les intérêts sordides. Un homme, qui aime l'argent, est un esclave à vendre. L'homme d'honneur a sa conscience pour règle et pour juge, et ne s'embarrasse pas des propos du Monde, qui finit toujours par

l'admirer, parce qu'un caractère, qui ne se dément jamais, est enfin reconnu et apprécié. C'est-là la véritable gloire: tout le reste est cupidité, sottise, ou vanité.

RICHELIEU.

Vos historiens ne nous ont point trompés, quand ils vous ont représenté comme un peu plus dévot qu'il ne convient à un homme de guerre. Je trouve, dans tout ce que vous venez de dire, une certaine teinte sévère de Presbitérianisme; et cependant il y a dans votre vie un trait, qui me semble un peu contraster avec vos principes: c'est votre abjuration.

TURENNE.

Sur ce point, comme sur le reste, je vais vous satisfaire et vous exposer le système entier de ma vie. Tout y fut calculé; je n'ai jamais rien fait au hazard, ni par intérêt; et si j'ai été grand, c'est en cela seul, que mon caractère ne s'est jamais démenti et que ma vie a été *toute d'une pièce.*

Elevé dans une secte persécutée, qui avoit encore toute la ferveur de son origine, jointe à celle de la contradiction, j'ai été profondément instruit des grands

principes de la Religion, qui sont communs à toutes les sectes du Christianisme; mon esprit étoit réfléchi; mon imagination étoit froide; mais mon coeur étoit doux et sensible: j'ai été frappé de la simplicité des Ecritures, et touché sensiblement de la beauté de la vertu. Je ne me suis point atttaché à la controverse; je me suis tenu aux principes généraux; et comme il n'y avoit point de passions qui y missent obstacle, ils sont devenus la règle de ma conduite. J'ai passé ma jeunesse à la guerre; les études de notre métier avoient donné de la justesse à mon esprit; et la droiture de mon coeur a naturellement porté dans la morale l'exactitude de la géométrie. Je n'étois point enflammé de l'amour de la gloire; je n'ai jamais eu que le sentiment de mon devoir, et je n'ai capté que le suffrage de ma conscience: elle a suffi à mon bonheur. Je n'ai connu ni l'avarice, ni l'amour, ni l'ambition. J'étois né de maison souveraine; je n'avois pas besoin d'honneurs; ma légitime suffisoit à mes dépenses, simples par goût; j'étois loin de l'enthousiasme des amans, et j'avois vu de tels hommes, que leur grandeur me sembloit un but auquel il falloit tendre sans y prétendre. Mon partage de cadet fut de trente mille livres de rente; j'en ai laissé vingt-deux à ma famille; mes

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0110
DFG

dissipations n'ont jamais eu d'objet que le service du Roi. J'ai souvent payé le prêt aux troupes à mes dépens. Je n'ai jamais rien tiré des pays où j'ai fait la guerre. Les Magistrats de Francfort m'offrirent un jour cent-mille écus pour détourner la marche d'une colonne qu'ils croyoient devoir traverser leur ville: je refusai l'argent et leur dis: que j'étois bien-aise que le plan de ma marche s'accordât avec leurs desirs; car rien n'auroit pu changer l'ordre du service.

A l'égard de mon abjuration, elle est la preuve de mon sincère amour pour le vrai et de mon indifférence pour l'opinion du monde, quand elle étoit en contradiction avec ma conscience; je vous ai dit que je n'avois point étudié la controverse; je croyois à ma secte et je m'y tenois. Mr. Bossuet entreprit de m'éclairer; c'étoit *un Père de l'Eglise;* il avoit confondu, à ce qu'on disoit, les Ministres de *Saumur* et de *Charenton*, je crus voir la vérité et je m'y attachai. Aucun intérêt ne me détermina; et, dans une démarche si éclatante, je bravai l'opinion, parce que ma conscience me le prescrivoit.

RICHELIEU.

Mais cela n'a-t-il pas un peu l'air d'une apostasie?

TURENNE.

Plutôt être que paroître sera toujours la maxime d'un homme d'honneur. Quand ma conscience m'assure de ma bonne foi, peu m'importe le jugement du monde. La véritable apostasie, c'est le mépris de la religion; c'est cette indifférence qui n'en pratique aucune. Je me serois véritablement cru apostat, si, convaincu par Mr. Bossuet, j'avois craint de professer ma croyance. La religion nous prescrit de la confesser jusqu'au martyre; et le ridicule en est un bien léger; mais je n'en ai pas-même eu le mérite; ma réputation étoit si bien établie que personne ne me soupçonna de fausseté.

RICHELIEU,

Mais, à votre sens, ce seroit moi qui me trouverois l'apostat!

TURENNE.

Je vous en laisse le juge.

RICHELIEU.

Permettez-moi une question délicate: il n'y a ici, me dites-vous, ni indiscrétion, ni vérité choquante. Comment arrangez-vous l'anecdote de Madame de Cöetquen? Vous prétendez n'avoir jamais

été amoureux. Il me semble qu'il n'y a point de femme qui m'eût pris à un tel piège.

TURENNE.

Je vous ai dit vrai; mais les hommes, qui ne font point de dupes, sont facilement celles des autres. J'aimois autant Madame de Cöetquen que je pouvois aimer; elle étoit douce, spirituelle, insinuante et fine, beaucoup plus qu'il ne falloit, pour l'être plus que moi. Elle mettoit, à mon amitié et à ma confiance, une vanité dont je ne me doutois pas. Le Roi avoit confié, à Louvois et à moi seuls, le secret du voyage qu'il projettoit à Dunkerque, et dont *Madame* (Henriette d'Angleterre) devoit être. Il nous avoit appellés dans son cabinet, pour nous faire part de ce dessein et nous commanda le secret. On sut bientôt à la Cour qu'il se tramoit quelque chose de mystérieux, dont Louvois et moi étions seuls informés. On épioit, on cherchoit, on devinoit. Louvois étoit brutal et inabordable, profond politique et sans confidens: j'étois froid, peu communicatif, et peu de gens avoient droit de me presser. La curiosité étoit désolée; savoir et dire devenoient, pour Madame de Cöetquen, un grand plaisir et un beau triomphe. Elle me tourna si adroitement, que

je ne sais comment cela se fit; je ne trahis point mon secret, mais je le perdis; il ne fut pas perdu pour tout le monde. Elle, enchantée de pouvoir dire: *Je le tiens de M. de Turenne*, l'alla secrettement conter par-tout; et le Roi en eut la première nouvelle par *Monsieur*, qui vint se plaindre de ce qu'il n'avoit pas été consulté.

Sa confiance en moi étoit telle, qu'il ne lui vint pas-même dans l'esprit de soupçonner ma foiblesse; il me fit appeller dans son cabinet, et son premier mot fut: *Louvois nous a trahis!* Je n'avois qu'à ne pas répondre; Louvois étoit perdu. C'est le seul ennemi que j'aye eu de ma vie; il ne me pardonnoit pas la confiance du Roi, de qui seul je prenois les ordres, à qui seul je rendois compte, et dont la formule de congé, quand je partois pour la guerre, étoit de me dire: "J'espère que vous me donnerez de vos nouvelles. „

Mon silence seul auroit perdu Louvois; mais la pensée-même ne m'en vint pas; elle m'auroit fait horreur. Je me jettai aux pieds du Roi, et lui avouai ma faute. Je ne sais ce qui le surprit le plus, de ma foiblesse, ou de ma sincérité; mais sa colère tomba à l'instant; il ne parut occupé qu'à me plaindre et à

me consoler; il trouva mon procédé héroïque; je trouvois sa manière de sentir plus grande encore. Ce Prince étoit fait pour être servi par des héros; son premier mouvement étoit toujours un grand sentiment, et il avoit un tact particulier pour le saisir dans les autres.

RICHELIEU.

Votre vertu me confond; j'avoue que je n'aurois pas tenu à cette épreuve: je serois resté sur le crédit de ma bonne réputation.

TURENNE.

Et vous ne l'auriez plus méritée; vous auriez pallié une foiblesse par un crime. Et votre conscience!

RICHELIEU.

Ma foi, je vous dirai qu'elle m'a toujours laissé assez tranquille.

TURENNE.

Je vous plains, si elle vous a toujours laissé sans allarmes; elle n'a jamais dû vous donner de jouissances.

RICHELIEU.

Mais, Prince inimitable, vous étiez donc un homme parfait?

TURENNE.

Non, j'étois pieux et vertueux par principes, modeste par réflexion et simple comme un enfant. Que je vous en dise un trait: j'avois pour confesseur ordinaire le Curé de St. Gervais; comme je partois pour l'armée et que j'emmenois, en qualité de chappelain, un Récollet, fort honnête-homme, mais qui n'avoit nul usage du monde, il me paroissoit difficile de lui bien développer mon coeur, et je disois de bonne foi au Cardinal de Bouillon, que ma naïveté fit rire: „mon neveu, est-ce qu'il faut tout dire à ce „Récolet, comme à M. de St. Gervais?„

J'eus sans doute des défauts et des foiblesses; mais aucun vice, aucune passion: dans la carrière la plus active, ma vie a été calme et sans trouble. La gloire de M. le Prince ne me causoit point d'envie; la jalousie de Louvois me donnoit quelquefois de l'embarras, jamais de la haine; je le plaignois de son tourment. L'ordre et la discipline régnoient dans mon armée, autant par mon exemple, que par ma vigilance; elle avoit confiance en moi, et savoit que je ne compromettois ni les événemens, ni les hommes. M. le Prince brilloit davantage parce qu'il entreprenoit sans mesure et exécutoit à tous risques: ses

trois combats de Fribourg contre le Général Mercy, ont coûté plus de monde que toutes mes batailles. Quand il s'étoit mis, par son impétuosité, dans un grand embarras, une grande ressource lui étoit inspirée, par ce que *Bossuet* a appellé les *soudaines illuminations du Génie.* Je n'avois, ni ses ressources, ni ses embarras: mes plans étoient calculés, sûrs, précis, et l'événement presque toujours enchaîné. Quand la fortune nous a mis en présence, on a vu ce que l'esprit de réflexion peut, à la guerre, sur l'esprit de saillie.

Je n'allois à la cour que pour voir le Roi: à peine ai-je connu Mde. de la Vallière et Mde. de Montespan. Dans cet état tranquille, où j'ai vécu au sein du tumulte des camps et des affaires, je crois avoir joui de tout le bonheur dont l'homme soit capable, la paix du coeur et la considération des gens de bien. En arrivant dans ce séjour du repos, je n'ai éprouvé d'autre changement que l'extension immense des facultés pures que j'avois cultivées; et j'y goûte le bonheur complet, dont la vertu m'avoit donné l'avant-goût.

RICHELIEU.

Ma vie a été un parfait contraste de la vôtre; et je sens bien maintenant que vous avez dû être plus

heureux que moi. Toujours occupé à favoriser un parti, ou à balancer un autre, les intrigues de la Cour m'ont incessamment tourmenté. Le Roi m'aimoit et me traitoit bien; mais j'avois le dépit secret de savoir qu'il ne m'estimoit guère. J'ambitionnois la dignité *de Connétable* qu'il m'a constamment refusée; je desirois d'entrer au Conseil, et le même mépris l'opiniâtra à m'en repousser; et dans le même moment, je vis ce petit Abbé de Bernis ne faire qu'un saut du collège au Ministère, et Choiseul, que j'avois vu entrer dans le monde, s'empara sous mes yeux de deux départemens, de la charge de Général des Suisses, fut une espèce de Maire du Palais, se mocqua de moi, poussa mon neveu d'Aiguillon à toute extrémité, et sans Madame Dubarry, je ne serois jamais venu à bout de le culbuter. Mon Ambassade de Vienne, mon Commandement de Gênes, furent plutôt des spectacles que des actes publics: je ne pus jamais être qu'un favori. L'expédition de Minorque me donna un moment d'éclat; mais ma campagne de Hanovre gâta tout; et ce même public, qui avoit pardonné à *Villars* toutes les dépouilles des amis et des ennemis qu'il avoit entassées à *Vaux*, me couvrit de ridicule, en appellant le *Pavillon de Hanovre*, la petite maison que j'avois bâtie au bout de mon jardin. Enfin,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0118
DFG

comme par une dernière épigramme que la fortune m'a voulu faire, j'ai vu votre maison, de la rue St. Louis, changée en un Monastère de Saintes Filles; et j'ai appris ici que la mienne étoit devenue, je ne sais, quel taudis de leur République.

TURENNE.

Convenez donc que les passions donnent plus de peines que la vertu!

RICHELIEU.

En vérité je commence à le croire: Ah que ne puis-je l'aller dire à mon Petit-Fils!

TURENNE.

Mon cher ami, je vous répondrai comme la parabole de l'Evangile, ils ont la loi et les prophêtes.

RICHELIEU.

Mais la loi est si sévère! . . .

TURENNE.

Croyez-moi, un homme, qui suit scrupuleusement la loi de l'honneur, est bien près de celle de la religion; car l'honneur n'est que la vertu; c'est le sentiment *du beau, du juste* et *du vrai*; il est naturellement dans notre coeur; nous en sommes juges sévères dans les autres; mais la légèreté, la dissipation nous détournent de nous-mêmes; les passions nous

étourdissent ; un amour-propre mal-entendu nous aveugle, et les habitudes ne nous laissent plus de retour. On admire encore aujourd'hui *la continence de Scipion*, sur la foi de l'antiquitité, qui étoit plus morale que nous; mais l'imitation en seroit traitée de *bigotisme* par vos Jeunes-gens sans mœurs.

Le principe de l'honneur est de se faire respecter des autres; le plus sûr moyen c'est de se respecter soi-même, et voilà la vertu; considérer toujours ce modèle éternel du *beau*, du *vrai* et du *juste* que notre conscience nous présente comme dans un miroir; ne s'en écarter jamais dans l'ombre, ni à la lumière; attirer à soi l'opinion, non la suivre; et quand elle hésite, la soumettre fièrement par l'invariabilité de sa conduite.

RICHELIEU.

Je conçois ce que vous me dites; mais comment alliez-vous cette fierté avec votre caractère modeste, si généralement reconnu?

TURENNE.

Dans le monde, on abuse beaucoup des termes, et par-là, on jette de la confusion dans les idées.

Ici, nous sommes naturellement métaphysiciens, car nous voyons clairement les principes et les causes.

Un homme de bien, qui n'agit jamais que sous l'inspiration de sa conscience, sent en lui-même une certaine élévation: un certain ton de noblesse se répand sur ses pensées, sur ses actions, sur ses paroles, dans son air-même et dans son maintien. L'idée du beau et du grand est toujours devant lui. Il est simple, parce que la simplicité est l'opposé de la recherche et de l'affectation; il est vrai et sincère, parce que l'artifice et la fausseté ne sont suggérés que par la crainte, ou l'intérêt; affections basses et viles dont il n'est pas susceptible: toujours tendant vers son modèle, il sent qu'en descendre, ce seroit s'avilir; et il rejette avec mepris tout ce qui est au dessous de la pureté de ses idées; voilà la fierté de la vertu.

L'orgueil, au contraire, est une opinion exagérée de soi-même, sans motifs et sans base, autres qu'un amour-propre stupide. La modestie est son opposé: celle-ci est un sentiment raisonnable de soi-même, comparé avec tous les modèles et tous les principes; et quand on se compare ainsi de bonne foi, on trouve que l'homme est toujours bien petit.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0121
DFG

Puisque vous me cites ma modestie, je vais vous donner ses tables de calcul. Je savois bien que j'étois plus fort que le Maréchal d'Hocquincourt; le but n'étoit pas haut; je n'ignorois pas que mes plans étoient mieux concertés que ceux de Mr. le Prince; mais je sentois qu'il ne m'appartenoit pas de commettre ses fautes, parce que je n'aurois pas trouvé son génie pour les réparer et les tourner en succès: je mettois en combinaisons ce qu'il prodiguoit en éclairs. J'ai trouvé dans *Montécuculli* mon parfait équilibre. Notre campagne de 1674 fut la lutte de science et de talens qui se balançoient; et quand, à la *Reconnoissance* de Saltzback, qui fut ma dernière, j'eus bien saisi l'ensemble de ma position, je ne pus me défendre d'un petit mouvement de vanité, et je m'écriai: „A la fin je le tiens le vieux Renard!" Mais si j'étois resté pour gagner la bataille, la réflexion auroit réprimé ce premier mouvement; je me serois souvenu de *Mariendal* et de *Rethel*, où je fus battu par un moins habile que moi (1). Pour quiconque

(1) Quelqu'un ayant eu l'imprudence de demander à Mr. de Turenne, comment il se pouvoit qu'il eût été battu à Rethel par le Maréchal Duplessis-Prâlin, qui étoit si loin de l'égaler, il répondit, avec sa simplicité ordinaire: *par ma faute*, et il expliqua le point qu'il avoit négligé.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0122
DFG

aime le vrai, la modestie est forcée. Plus on est vertueux, et plus on sent ses imperfections; plus on est habile, et mieux on connoît son insuffisance; il n'y a que les sots qui sont toujours contens d'eux-mêmes, et qui pensent que les autres en sont enchantés. J'ai entendu dire à la Rochefoucault, et je crois qu'il l'a écrit:" Dieu fit la Présomption pour la consolation de la Sottise."

RICHELIEU.

Comme la vérité est brillante aux yeux qui ne sont plus offusqués par les intérêts et les passions! Je trouve, en tout ce que vous me dites, une beauté, une vérité, une simplicité qui me charment. Ah! Que j'ai été dupe autant que toutes celles que j'ai faites! Je n'ai vécu que dans l'opinion des autres, et je n'y ai point obtenu la place que je voulois; j'ai pris des respects mensongers pour une considération réelle; l'étourdissement continuel pour le plaisir, et le bruit pour la gloire. Erreur de la vanité! J'ai cru qu'il suffisoit d'accumuler des honneurs pour être honoré et respecté: je reconnois maintenant qu'on n'en impose point au monde; il n'estime que la vertu. Les signes d'honneur fixent son attention, sans déterminer son jugement; il les regarde comme

des caractères arithmétiques, destinés à exprimer le nombre des grandes qualités d'un homme; mais il relève les mécomptes, et ne paye en considération que ce qui est véritablement dû. *Fabert* (1). sans le collier des Ordres, étoit plus Chevalier que moi; et Maillebois (2), qui mourut sans le bâton, fut plus réellement Maréchal de France. Les Empereurs de l'an-

(1) Abraham Fabert, Maréchal de France sous Louis XIII, fils d'un Imprimeur de Metz, fut un des premiers Capitaines de ce tems. Louis XIV, à son avénement, frappé de son mérite et de sa dignité, qui étoient sans décoration, lui écrivit à Sedan, dont il étoit Gouverneur, qu'il vouloit le comprendre dans la première promotion des *Chevaliers de l'Ordre*. Fabert remercia le Roi, en lui apprenant qu'il n'avoit pas la naissance requise par les Statuts: et le Roi lui répondit par une lettre plus honorable que le *Cordon-bleu*. Ces deux lettres sont imprimées dans les Collections-Historiques.

(2) Le Comte de Maillebois, Lt. Général et Chevalier des Ordres, mort à Maestricht en 1792, étoit estimé, par l'opinion publique, un des premiers hommes de guerre de son siècle. Le grand Roi de Prusse, Frédéric II, en portoit ce jugement. Des intrigues, des malheurs et des fautes personnelles lui enlevèrent le prix qui étoit dû à sa capacité supérieure.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0124
DFG

cienne Rome prostituoient à leurs *Affranchis* les ornemens du Triomphe, mais ils n'en pouvoient faire des triomphateurs: les honneurs mal appliqués perdent leur valeur, sans rien ajouter à celle de quiconque les a obtenus sans les mériter.

TURENNE.

Je vois que vous devenez élysien: vous commencez à saisir le vrai point de vue. La vertu fait notre honneur et notre bonheur: elle seule donne la considération et assure la gloire. *Helvetius* me disoit dernièrement qu'il avoit fait un livre, dont il étoit bien honteux à présent. Il y prétendoit démontrer, qu'il n'y a de grands-hommes, que les hommes *fortement passionnés*. Assurément, lui répondis-je, un gros livre est un grand mal: si on écrivoit toutes les vérités, elles ne produiroient pas l'épaisseur d'un Almanach; ce sont les erreurs et les mensonges qui remplissent les bibliothèques.

Les passions, sans doute, donnent de l'énergie aux talens; mais elles les rendent bien dangereux; la vertu les développe plus lentement, mais elle en assure le bon usage; ainsi elle est, tout à la fois, le garant de la société et le guide infaillible de l'homme dans les sentiers obscurs et difficiles de la vie.

VUES
SUR L'HISTOIRE.

La lecture de l'Histoire est l'occupation la plus agréable et la plus utile, que puisse se proposer un esprit raisonnable. L'étude en paroît immense, et c'est ce qui en éloigne la plûpart des lecteurs: mais quel est le genre de connoissances qui ne présente pas les mêmes difficultés à qui veut approfondir? Avec de l'ordre et du choix, on peut néanmoins se faire une tâche modérée de ce travail amusant; et un petit nombre de livres suffira pour mettre au courant des affaires du monde.

Quand on n'a pas le loisir, ou l'intérêt d'acquérir, en ce genre, de profondes connoissances, je comprends qu'on est rebuté à la seule vue de la *Méthode pour étudier l'histoire* par l'Abbé *Lenglet-Dufresnoy*. Que doit être une science, dont la méthode seule occupe six volumes in-4to! Et cette *Bibliothèque, des Historiens de France* seulement, (simple catalogue en deux volumes in-folio (1),) paroît une masse effrayante. Mais entre tout savoir, et tout ignorer, il est un milieu sans doute; et l'instruction, propre à l'homme du monde, diffère de la profonde capacité de *l'homme-d'état*, ou de l'érudition du *Critique*.

(1) Par le *P. Lelong:* la dernière édition, qui est la plus complette, a été augmentée par Mr. de Fontette.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0126
DFG

Beaucoup de gens s'excusent d'une sorte d'aversion pour la lecture, parce que, disent-ils, ils n'ont pas de mémoire: la vérité, c'est qu'ils ne l'ont point exercée. Ils n'ont rien retenu, parce que le peu, qu'ils ont lu, a été jetté sans ordre et en confusion dans leur esprit. Ils ne lisent que par désoeuvrement, et ne trouvent dans des romans, insipides au moins, que des sentimens exagérés, des idées fausses et aucun résultat vrai et utile.

Il y a deux genres d'Histoires qui, chacun dans un point de vue particulier, répondent parfaitement aux deux fins qu'on se propose en lisant, *l'instruction* et *l'amusement:* ce sont les *Histoires-Générales*, et les *Mémoires Particuliers*. A qui ne veut que s'amuser, *les Mémoires* offrent une multitude de situations et de caractères, aussi piquans que quelque roman que ce puisse être, et plus intéressans par la vérité, et par le retour des mêmes circonstances qu'on trouve dans la société; en les lisant, même sans suite, il en reste toujours quelque chose de curieux et d'utile.

Mais pour qui desireroit une instruction plus solide et des résultats plus grands et plus importans, c'est seulement dans les grandes masses de l'Histoire qu'il peut les trouver. Rien ne supplèera les grands spectacles qu'elle donne, et l'enchaînement des idées qu'elle produit; et cette instruction, réduite au pur nécessaire, n'a rien d'immense.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0127
DFG

L'Introduction à l'Histoire de l'univers par *Puffendorf* (1), *l'Histoire de Grèce* de *Gillies* (2), *l'Histoire romaine de Laurent Echardt*, vous ont porté rapidement au moyen-âge; *l'Histoire* de *Charlemagne* par Mr. *Gaillard*, celle de *Charles V* par *Robertson* vous amènent aux temps modernes. Durant cet espace de près de sept siècles, un grand-homme représente seul pour l'humanité entière; sa longue influence agit au loin après lui, et la vie d'un homme est l'histoire du monde.

Dans les anciennes époques, on a vu une grande nation s'élever, remplir le monde de sa puissance et de sa gloire, s'affaisser sous le poids de ses vices, et disparoître: une autre occuper la scène brillante à son tour, rayonner de gloire et finir par une même catastrophe. A la chûte de l'Empire romain, l'histoire des nations est finie; on ne voit plus ni vertu publique, ni caractère national; la barbarie a couvert le monde; l'humanité est retombée dans l'état sauvage. La nature s'est reposée quatre siècles pour produire *Charlemagne*, et sa longue influence modifie encore l'humanité sept cents ans après lui.

A l'époque du quinzième siècle, ce n'est plus l'histoire des peuples ni des rois, c'est celle de l'esprit-

(1) L'édition, la meilleure et la plus complette, est celle de Mr. de Grâce.

(2) L'original est en Anglais; il y en a une bonne traduction française: il en est de même de l'Histoire romaine de Laurent Echardt.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0128
DFG

humain qui se développe, en entraînant tout avec lui par ses essais, ses efforts et ses excès. Léon X et Henri VIII sont les deux derniers Souverains, dont l'influence ait pressé sur la postérité; le premier, par l'essor qu'il donna aux lettres et aux arts; le second, par le nouveau mouvement qu'il imprima à l'esprit religieux de son pays. Il est maintenant difficile à la nature de produire une tête assez fortement organisée pour dominer son siècle, et le monde doit éprouver, en anarchie, ce qu'il a gagné en lumières. Il n'y a plus rien d'éminent, parce que tout s'est élevé; les nations modernes sont entrées en concurrence de génie, de force, et de puissance; et quelques grands-hommes leur donnent alternativement une prépondérance qu'elles perdent avec eux.

Le Président *de Thou* devient, pour ce période, l'historien universel de l'Europe. Son ouvrage renferme un espace de soixante-trois ans, depuis le milieu du 16ème siècle, en s'arrêtant dans le commencement du 17ème, et contient tout ce qu'il est curieux, intéressant et nécessaire de savoir. C'est la première histoire qui offre un plan aussi étendu. De Thou l'a rempli, avec un ton de candeur et de bonne-foi qui lui concilie la confiance et l'affection du lecteur. Quand on pense que c'est dans des troubles, au milieu de la guerre civile, au sein de l'agitation et des affaires, que de Thou, *Président à Mortier* au Parlement de Paris, a trouvé le tems et le calme d'esprit nécessaires pour une si grande entreprise, et que la sincérité de l'historien a été si fatale à son

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0129
DFG

fils (1); on admire le génie et la vertu de ce grand-homme, et on admet en oracles ses décisions. Un caractère de gravité et de dignité se fait sentir dans tout le cours de son ouvrage. Dès le début, dans un mouvement plein de noblesse et d'élévation, il prend Dieu et les hommes à témoins, que la vérité va guider sa plume, et qu'il ne se propose que la gloire de Dieu et l'utilité publique, sans avoir égard à aucune affection, ni à aucun ressentiment. A la fin de son premier livre, il présente les mêmes sentimens dans une forme plus auguste encore: c'est une sorte d'invocation, dans laquelle il s'adresse au ciel-même, pour

---

(1) De Thou parle dans son histoire, avec une impartiale sévérité, *d'Arnaud Duplessis-Richelieu*, Grand-Prévôt de l'Hôtel du Roi et Chevalier des Ordres. L'implacable Cardinal de Richelieu, parvenu à l'autorité, s'en prit au Fils de la véracité du Père, que la mort avoit enlevé à sa vengeance: il l'impliqua dans la conjuration de Cinq-Mars, et lui fit trancher la tête à *Lyon*. Son arrêt fut ce mot atroce du Cardinal: il a mis mon père dans son histoire, je mettrai son fils dans la mienne.

Jacques-Auguste de Thou étoit Grand-Maître de la Bibliothèque du Roi et Président à Mortier comme son Père. — Sa mort fut noble et courageuse: il ordonna, par son testament, la fondation d'une chapelle aux Cordeliers de Lyon, dont il avoit fait voeu pour sa délivrance, et laissa écrite de sa main cette inscription, qui y fut mise: *Votum in carcere pro libertate conceptum, Jacobus Augustus Thuanus, e carcere vitae jam jam liberandus, merite solvit.* « Jacques-Auguste de « Thou, prêt à sortir de la prison de son corps, acquitte avec « reconnoissance ce voeu, qu'il avoit fait pour sa liberté.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0130
DFG

protester de la droiture de son coeur et de l'impartialité de ses jugemens. Cette manière de s'isoler du monde et de se mettre en présence de l'éternelle vérité, donne à son histoire un ton d'autorité, que le génie seul peut atteindre dans les préfaces de *Tacite* et de *Salluste*. Un mouvement de bienveillance et de sympathie saisit le lecteur, lie l'ame au corps de l'ouvrage, et ne forme qu'un sentiment de confiance dans le récit, et de respect pour ce Magistrat vénérable, chargé d'années et d'honneurs, qui prononce la justice des siècles.

De Thou écrivit en latin (1); c'étoit alors la langue des esprits éclairés. Son style a de la pureté, de l'élégance et de la clarté. Il s'est proposé *l'antique* pour modèle et il en approche; on lui trouve de l'exactitude dans les détails. Le seul reproche qu'il mérite peut-être, c'est celui d'un peu trop de précipitation dans la refonte des matériaux étrangers qu'il avoit à employer. Mais les affaires de France y sont traitées dans une perfection admirable, parce que, là, il n'a eu besoin que de lui-même. Les autres parties de son livre sont déparées par celle-là, sans en être effacées, et elles paroîtroient meilleures en général, si les premières étoient moins parfaites.

L'idiome latin, qu'il avoit adopté, entraîne avec lui un inconvénient inévitable, et qui rend difficile aujourd'hui la lecture de cette histoire à ceux qui

(1) Il y a une bonne traduction française de cet Historien.

veulent consulter l'original-même. C'est l'impossibilité de rendre exactement les *noms-propres*, les titres des charges et emplois modernes, aussi bien que les noms *techniques* des choses qui appartiennent aux nouvelles inventions. Ce défaut étoit sans doute moins sensible dans le tems où on avoit une plus fraîche mémoire des hommes et des événemens. On a obvié à cette obscurité, dans les dernières éditions, par le secours des explications marginales. Le véritable vice est dans l'incohérence naturelle d'une langue morte, avec un tour d'esprit et de moeurs né depuis elle. Ecrire en latin, et ne pas assimiler ces mots au discours, auroit produit une bigarrure ridicule et déplaisante: *les latiniser* laisse encore une sorte de discordance. Nos noms gothiques, ainsi déguisés, conservent encore quelque chose de barbare et de malsonnant: ils sont devenus trop *latins* pour être reconnus, et ne le sont pas assez pour le costume des moeurs et de la prosodie. Qui pourroit reconnoître de tels travestissemens? *Quadrigarius*, pour Charretier; *Interamnas*, pour d'Entragues; *Paludanus*, pour Desmarets; *Sylvius*, pour Dubois; *Forestus*, pour Deselves etc.? De telles traductions ne sont que des allusions.

L'histoire de Mr. de Thou est un grand tableau d'un dessin immense et correct, et d'une magnifique exécution. Il n'avoit point trouvé de modèle, et il est resté sans égal. Un autre ouvrage cependant a tenté de l'imiter, et, quoique bien distant de lui, n'est pas sans mérite. C'est *l'Histoire politique* du siècle

par *Maubert*. Il a renfermé, dans un cadre moins grand, un sujet plus étendu; l'espace qu'il embrasse, occupe tout l'intervalle écoulé entre la paix de Westphalie, en 1648, et celle d'Aix-la-Chapelle en 1748: ainsi, il ne laisse qu'une petite lacune entre Mr. de Thou et lui, et il arrive jusqu'à nos jours. Il n'a ni la grandeur, ni la dignité du Président de Thou; mais il est exact, curieux et intéressant sous tous les points de vue de l'histoire. Il a commencé à cette époque qu'on regarde comme la base du *droit-public* de l'Europe: à cette fameuse *transaction générale*, garantie par toutes les nations, où tous les droits sembloient réglés, toutes les prétentions mesurées, tous les contre-poids établis; et cependant l'expérience d'un siècle a fait voir ce que c'est que cette balance chimérique que le génie, ou l'incapacité d'un seul homme peuvent renverser.

Ces grands tableaux sont la vraie manière de présenter dorénavant avec utilité les résultats de l'Histoire. Les intérêts des nations sont trop mêlés désormais, pour que les histoires soient particulières; et les *fortunes privées* sont trop liées *aux finances* des gouvernemens, pour que les affaires générales ne deviennent pas, dans une autre acception qu'autrefois, *la chose-publique*.

Avec ce petit nombre de lectures que j'ai proposées, on ne sera pas savant; mais on ne sera plus

tout-à-fait ignorant. On aura une idée générale des affaires du monde, dans leurs développemens successifs et dans leur étendue actuelle. L'esprit ne jette point ainsi ses regards au loin, sans accroître ses domaines; car, de sa nature, tout ce qu'il voit est à lui. Il augmentera le trésor de ses combinaisons; il affinera la justesse de ses vues, et ses idées-mêmes d'intérêt en deviendront plus exactes. En se plaçant dans sa juste mesure pour l'espace et la durée, sa pensée acquèrera une force morale, qui ne peut lui venir d'ailleurs; il cessera de ne voir que soi-même, et de ne se voir qu'au microscope; il se considèrera dans le point de perspective, qui est celui de l'effet vrai dans tous ses rapports. Celui, dont les courtes notions se bornent à l'espace étroit que peut mesurer l'expérience, ressemble à l'insecte *éphémère*, qui né le matin, sans soupçon de la veille, ni prévoyance du lendemain, calcule la marche du monde sur les proportions de sa vie, et prend le coucher du soleil pour la catastrophe de la nature.

Il n'y a personne qui, s'il réunissoit la masse de toutes les inepties qu'il a pu lire par désoeuvrement, par ennui, ou par ignorance et défaut de choix, ne la trouvât égale, ou peut-être supérieure au petit nombre d'ouvrages utiles que nous venons d'indiquer. Le choix et la méthode leur ont seuls manqué: avec la même dépense de temps et d'attention, ils auroient étendu leurs connoissances, formé leur jugement. Cet

avantage particulier à chacun, deviendroit d'une grande importance en se propageant et influeroit, dans une mesure incalculable, sur le bonheur de la société. Presque toutes les fautes sont des *ignorances*, puisque tous les torts sont des *mal-entendus;* et cependant les sentimens qui en naissent sont violens, et les maux qui en résultent sont durables. Si quelque chose peut rapprocher efficacement les hommes, ce sont les *vérités générales;* car dans cette diversité de sentimens et d'idées, où nous jette l'immense variété de nos circonstances particulières, nous passons les uns près des autres sans nous entendre, sans nous reconnoître, et comme séparés par un mur. Mais les vérités générales sont comme des carrefours, où nous nous retrouvons. On peut même ajouter que la dissemblance entre les esprits, sera d'autant moindre, que ces *rendez-vous* seront plus fréquens.

Si, comme il est plus vraisemblable, la curiosité s'anime, et le goût-même de l'instruction se forme par ce commencement d'instruction; on voudra connoître les degrés successifs de civilisation, qui ont amené chaque peuple à ce période, où l'histoire devient générale. Chaque nation offre une foule d'historiens; les provinces-mêmes et les villes ont les leurs: mais ce n'est pas une étude profonde, c'est un coup-d'oeil éclairé que nous proposons. Ainsi *l'Histoire des Allemands*, ouvrage exact et curieux, exécuté il y a peu d'années sous la protection de l'Empereur Joseph II,

les Révolutions d'Angleterre et *les Révolutions d'Espagne* par le P. d'Orléans Jésuite, suffiront pour l'objet qu'on se propose pour l'histoire de France. Aucun moderne ne peut suppléer notre vieux *Mezerai*, malgré la dureté de son style et son langage vieilli; il est exact et profond, curieux sur les origines et sincère dans les récits. Par-tout dans son ouvrage, on sent l'homme de bien, ami de la vertu et de la vérité, et sincèrement attaché à son pays.

DE L'EXACTITUDE
dans les ouvrages d'Imprimerie.

Ombres des *Etiennes*, des *Manuces*, des *Caxtons*, je vous salue! Que la terre vous soit légère; et trouvez, dans le séjour des esprits, le repos que vous avez donné par vos soins aux Auteurs de votre tems!

L'exactitude dans la *correction* est minutieuse et difficile, mais elle est nécessaire: de quelque genre que soit un ouvrage, le lecteur, qui suit le développement d'un sentiment ou d'une pensée, perd l'idée du travail mécanique de ses yeux: à peine il a la *conscience* des mots, encore moins celle des lettres qui les composent. Le *signe* disparoît devant la *pensée* qu'il exprime; et la réflexion de celui qui lit, combinant les idées qu'on lui présente, c'est une véritable conversation des ames et un commerce des esprits. Cependant, la moindre méprise, ou altération dans l'emploi d'un *caractère*, l'omission de la plus petite partie, ou la sur-charge du moindre excès dans l'orthographe, viennent tout-à-coup rompre le charme. Le lecteur retombe péniblement dans la recherche matérielle des élémens de la phrase. Qu'est-ce encore, si le sens, blessé par cette mal-adresse typographique, devient louche ou faux! Celui qui lit avec intelligence, celui, à qui la langue est familière, peut y suppléer par l'attention,

et rectifier l'erreur: mais ceux qui ne connoissent pas la langue à fond, ou qui ne sont pas profondément versés dans le sujet qui y est traité, doivent avoir une peine extrême à trouver le sens, et rejetter avec dégoût un livre, qui ne peut jamais produire en plaisir, ou en connoissances, le dédommagement de la fatigue qu'il donne à se laisser déchiffrer. . . . . .

Eheu! Quid volui misero mihi? Floribus austrum
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros! . . . .

Pendant que j'écrivois ces réflexions, on me rapporte mon premier No. . . . . - Oh! j'avoue que ce n'est pas *Erasme* qui a revu les épreuves; et que si mon Imprimeur, comme *Alde-Manuce*, avoit *exposé* chacune, à la manière des anciens peintres, avec promesse d'un prix pour chaque faute qu'on y trouveroit, il auroit payé quelques amendes. . . . . Qu'importe au public le foible état de mes yeux, et ma peine des fautes d'autrui, qui viennent grossir les miennes? Le regret ne justifie que devant Dieu; et Milton, qui étoit tout-à-fait aveugle, prit sans doute le parti d'avoir un bon secrétaire.

Je viens cependant de trouver un secours assuré contre tous les accidens de la presse; s'il venoit encore à me manquer, je ne verrois plus de ressources que d'aller, comme Homère, chanter mes ouvrages.

FIN.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0138
DFG

LE RÉVEIL,

OUVRAGE PÉRIODIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE.

No. IV.

Octobre, 1798.

DE L'INFLUENCE DES CIRCONSTANCES PUBLIQUES ET DES MOEURS SUR LE LANGAGE DES PEUPLES;

(*ET SANS ÉGARD À LA POLITIQUE SUIVANT MON PLAN GÉNÉRAL.*)

Quand *Romulus* rassembla les vagabonds dont il a formé ce peuple, devenu depuis si fatal au Monde, leur langue, barbare comme leurs mœurs, étoit un *jargon* mêlé des idiômes de toutes les nations du *Latium*, dont ils étoient des bannis, ou des fugitifs: et ces langages divers de *l'Ancienne Italie* étoient eux-mêmes formés des différens *dialectes* de la langue grecque, apportés par les colonies, qui étoient

venues y former des établissemens. Nous n'avons rien de bien certain sur l'histoire primitive des Romains; ils n'ont cultivé que fort tard *les arts* et les *sciences*, et ce n'est que dans les derniers tems qu'il parut chez eux des Historiens: encor ceux-ci n'ont-ils fait que compiler les traditions fabuleuses qui flattoient l'orgueil du *Peuple-Roi*. (1)

Ainsi l'absence absolue de tout monument littéraire est un monument bien authentique de leur ignorance; et *Virgile*, en flatteur habile, leur fait un mérite de la honte-même qu'il chercheroit en vain à dissimuler. (2)

---

(1) Voyez la savante Dissertation de *Monsieur de Pouilly*, sur *L'incertitude des quatre premiers siècles de l'histoire Romaine*, en réponse aux Discours préliminaires de *Monsieur Hook*.

(2) Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem, vivos ducent de marmore vultus:
Orabunt causas melius, cælique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent.
Tu regere imperio populos, Romane, memento!
Hæ tibi erunt artes . . . . . Eneid. Lib VI.

D'autres sauront mieux prêter à l'airain la souplesse et le mouvement; il me semble voir palpiter le marbre

Les progrès du langage furent lents dans une forme de société, où l'éloquence du barreau étoit le seul genre de littérature, où *Cicéron*, dans les tems les plus heureux, écrivant sur la Philosophie, avoue que dans une matière si neuve pour son pays, les termes manquent à sa langue naturelle, et qu'il est obligé de les emprunter du *Grec*. Cependant, cette masse de puissance, de grandeur, de gloire qu'avoit acquis le Peuple romain dans les derniers tems de la république, avoit donné de l'élévation aux esprits: le goût et la politesse étoient devenus des branches de luxe; les plus puissans de l'état s'honoroient de ne pas tout devoir à la fortune et au credit; *Scipion*, *Sylla*, *César*, ne brilloient pas moins par les talens de l'esprit que par la gloire des armes: le premier passe pour être l'auteur des *Comédies* de *Térence*; le second avoit écrit des *Mémoires* qui ont été perdus; nous connoissons tous les *Commentaires* de *César*, et *Sénèque* nous parle d'un traité de *la vertu morale*

---

sous leur ciseau; ils acquerront plus de gloire par l'éloquence; ils assujettiront le ciel à leur compas, et prédiront la marche des astres; pour toi, *Peuple-Romain*, tes destins sont de commander au monde, ce seront-là tes arts!

qu'avoit composé *M. Brutus.* Ce fut là l'âge-d'or de la langue latine, car tous les esprits qui ont illustré *le Siècle d'Auguste* étoient nés sous cette époque, et n'ont pas trouvé de successeurs.

La subversion de l'etat par *César* fit une grande révolution dans le langage: la plus grande partie du sénat avoit péri dans la *guerre-civile*, ou s'étoit volontairement exilée. *César* avoit rempli les places vacantes par ses affidés de tout pays et de toutes nations; et nous avons une lettre de *Cicéron* à *Atticus*, où il lui dit: "Je suis le *doyen du Sénat*, et je vous assure "que je n'entends plus ce qui se dit dans nos *Assem-* "*blées:* ses étrangers ont apporté les *jargons* de la "*Gaule*, de la *Germanie*, et de *l'Espagne;* et je puis "dire avec vérité *qu'on ne parle plus latin* dans le "*Sénat Romain.*"

Cette dégradation de la langue ne fut pas sensible d'abord; car ce qu'il y avoit *d'esprit* et de *talens* dans Rome, n'ayant plus rien de commun avec les *affaires*, se tourna vers les *lettres;* flatter la Cour devint la route de la fortune et l'emploi du génie. Ainsi *Horace*, qui ne pouvoit plus *prétendre* à la Préture,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0142
DFG

ni au *Consulat*, s'estima heureux de devenir *Secrétaire du Cabinet* de *l'Empereur* et favori du *Premier Ministre*. Il avoit servi cependant dans l'Armée de *Brutus* à la bataille de *Philippes*; et ne pouvant s'excuser, en homme de Cour il tourne la chose en raillerie, veut faire entendre qu'il s'est trouvé-là malgré lui, et s'accuse *d'avoir fui* desqu'il l'a pu, en *jetant son bouclier:* (1) il aime mieux passer pour un lâche dans l'esprit du Prince, que pour un républicain: et *Virgile*, dont la fortune avoit été envahie par les violences nouvelles, n'en devint pas moins le flatteur du nouveau-pouvoir. *Auguste* est un dieu pour lui (2), et il lui élève, dans *l'Enéide*, le plus beau monument qui ait été consacré à la gloire d'un homme. (3) Mais, quand cette race de beaux-esprits

---

(1) Relicta non bene parmula. Horat.

(2) Namque erit ille mihi semper Deus! . . . . . Virg. Eglog. I.

(3) Hic vir ille est, tibi quem promitti sæpius audis:
Augustus Cesar, Divi Genus; aurea condet
Sæcula! . . . . . .
Voilà celui que les destins vous promettent sans cesse; *César-Auguste*, neveu du grand *Jules:* ce Héros qui doit ramener dans *le Latium* le siècle-d'or de *Saturne*.

avilis eût passé, il ne s'en éleva point d'autre à sa place: on ne trouve plus, ni la même pureté de style, ni la même élégance de goût, ni la méme délicatesse d'expression. La *langue* et les *mœurs* étoient changées. Quelques hommes de génie, cependant, parurent encore de loin en loin, et employèrent, avec plus ou moins de succès, un langage dégénéré. *Quintilien*, *Sénèque*, les deux *Plines* brillèrent sur-tout par la pensée; *Claudien* imita, avec assez de grâce, la *manière* de *Virgile*; et dans les derniers tems-même de la décadence, nous trouvons à la *Consolation-philosophique* de *Boëce* un certain goût de bonne littérature, qu'on voit bien qu'il n'a pu prendre que dans l'étude des livres d'un *meilleur âge*.

Les élégances du langage étoient perdues, mais les formes matérielles du discours, la *syntaxe*, *la prosodie*, *l'ortographe* étoient encore intactes. L'invasion des *Barbares* vint engloutir jusqu'à ces debris *de l'Esprit-Romain* sous le débordement de leurs idiômes confus. Alors la langue latine fut tout-à-fait perdue. Les alliages et les combinaisons différentes du Latin avec les *Jargons* des *Francs*, des *Huns*, des *Goths* et des *Vandales*, produisirent les nouvelles langues qui en s'épurant et se polissant, sont devenues *le Français*,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0144
DFG

l'Italien, et *l'Espagnol*. C'est sur-tout dans le midi de *l'Europe* qu'il est resté le plus de traces de l'ancienne *langue des Romains*, parce que la puissance, les mœurs et les formes romaines y étoient plus généralement établies. En Allemagne, en Angleterre, et dans tout le Nord de l'Europe, les formes celtiques ont constamment prévalu, parce que l'influence du pouvoir Romain n'avoit guères atteint que leurs frontières.

La langue française s'est formée par le mélange du *Germain*, du *Gaulois* et du *Latin*. Cet alliage produit par le mélange même des peuples, composa d'abord une langue rude et barbare qu'on appella la *Langue-Romance*. (1)

Quiconque seroit curieux d'en voir un échantillon, peut consulter les actes du Concile de *Tours*, tenu en 813. C'étoit à cette époque la langue générale des *Gaules*, et de toute la *France méridionale*. On en trouve un autre modèle dans le *serment* de *Louis*, Roi de *Germanie*, et dans le traité qu'il fit avec le

(1) On l'appelloit aussi *Romanum-Rusticum*, ou *plat-latin*.

Roi *Charles son frère.* (1). Le Président *Fauchet* nous assure que les Poëtes ne commencèrent à employer la *Langue-Romance* que vers l'an 1150 (2), un demi-siècle avant *St. Louis;* et il est bien rare de trouver, avant l'an 1220, aucun acte émané des Rois de France, soit *Edit, Lettres-Patentes,* ou *Déclarations,* qui soit écrit en ce langage.

Le Ministère de *Richelieu,* et le Règne de *Louis XIV* portèrent tout-à-coup la langue française à sa perfection. Dans le Panégyrique de ce Prince, *Pélisson* avoit prévu qu'elle ne pourroit s'élever plus haut; et ce fut, depuis 1630 jusqu'en 1670, qu'elle prit ce vol rapide. Comme *Auguste, Louis XIV,* sur la fin de son long règne, put déjà voir la décadence du goût. *Racine* avoit fait en vain tous ses efforts pour ramener l'Académie-Française au ton *simple* et *naturel* de *D'Ablancourt,* et de *Patru:* ce sont nos maîtres, disoit-il. Mais après Louis XIV, le *faux bel-esprit,*

---

(1) Ces deux pièces se trouvent fidèlement copiées au 3ème volume *de l'Histoire* du Moine *Nithard.*

(2) Voyez les *Recherches sur l'histoire de France* du Président *Fauchet.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0146
DFG

la *recherche*, le ton *maniéré* se sont emparés du style. On peut admirer le tour fin et épigrammatique de *Montesquieu*, les brillantes couleurs de *J. J. Rousseau*, la vivacité et les saillies de *Voltaire*, les grands tableaux de M. *de Buffon*; mais sans être suspects d'*envie*, puisque nous sommes pour eux *la postérité*, il faut avouer que, dans tous cela, il y a plus de *bel-esprit* que de *naturel*; on n'y trouve point cette *pureté*, cette *simplicité* de l'*Antique* qui brilloient dans les Ecrivains du siècle précédent, tous pénétrés de l'étude des grands-modèles. (1)

Depuis *Louis XIV*, la langue dut décheoir comme les mœurs: celles-ci ont une influence peu sensible, mais très-réelle sur le langage. Une pensée grande et noble appelle d'elle-même une expression belle et simple; un sentiment pur et vrai s'énonce avec facilité et clarté: mais des sentimens vulgaires ont une expression triviale et embarassée. Il semble

(1) Pourquoi dans les *Lettres*, comme dans *les Arts*, les Anciens sont-ils exclusivement des *modèles* à suivre? C'est une question que je traiterai dans la suite de ces feuilles, sous le titre d'*Essai sur le goût des Anciens*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0147
DFG

que, par un certain accord de toutes les parties de la nature, et comme par un certain niveau que prennent à notre insçu nos *impressions* et nos *goûts*, la véritable image de notre caractère vienne se peindre dans l'ensemble du ton, du geste, de la parole, du costume: des mœurs dégénérées doivent donc amener un langage abâtardi.

D'autres causes encore viennent accélérer ce mouvement de chûte: à ceux qui ont perdu le goût du *Beau*, ses représentations deviennent insipides et fastidieuses. Ainsi le Théâtre de *Corneille* et de *Racine* dut être abandonné *pour la Foire;* et dans des cœurs dépravés, dans des esprits sans ressort, *Jeannot* dut l'emporter sur *Molière;* des scènes basses ou burlesques, des situations indécentes, des jeux de mots, de la pantomine, des expressions grossières ou équivoques, faisoient le *pathétique* de ces honteux spectacles qui attiroient la foule; et des *écrivains*, sans *talens* et sans *mœurs*, gagés par le vice et le propageant, se firent un trafic infâme de suivre et de fomenter le goût pervers de leur siècle, n'ayant ni *génie*, ni *vertu*, pour l'éclairer et le conduire.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0148
DFG

Ainsi, le langage et les mœurs des *Parades* circulèrent indifféremment dans la société, comme sur les tréteaux des *Bateleurs*, et l'on put, sans rougir, citer un *mot* de *Jérôme Pointu*, comme on auroit autrefois cité un vers du *Cid* ou d'*Andromaque*.

Puisque le *langage* est le *numéraire* des idées, l'abondance et la finesse de celles-ci doivent grossir le trésor du *vocabulaire*: les ames sensibles, les esprits délicats sentent souvent la nécessité de *frapper de nouvelles espèces*, parce qu'ils manquent de *signes* pour leurs *échanges*; c'est entre leurs mains qu'une langue s'épure, s'étend et s'annoblit. Les idées grossières ne manquent jamais de mots, et par-tout on sait bientôt la *langue du marché*. Dans le commerce de l'intelligence, comme dans celui des denrées, le peuple ne manie que la *petite-monnoie*; et quand ses mœurs prévalent, elles mettent le tarif aux idées et aux expressions. Pour qu'une langue fût complette, il faudroit qu'elle pût exprimer avec précision les traits les plus fins de la pensée, les nuances les plus délicates du sentiment, sans rien confondre, sans rien altérer, sans rien exagérer. Aucune langue ne possède cet avantage. Elles ont été faites à mesure

du besoin. Il n'y a point cet accord entre les mots, ces rapports de formation, qui devroient faire dériver d'une racine commune toutes les expressions de la même idée dans ses différentes circonstances: les brusques transitions de l'esprit s'y font souvent sentir, et de simples analogies morales ont souvent déterminé à des similitudes de nom pour des choses très-différentes. C'est donc à celui qui parle, à celui qui écrit de composer artistement ses *demi-teintes*, par l'heureuse combinaison, par l'adroite compensation des mots: pour un goût délicat il n'y a point de *synonymes*; il n'y a pas même de place indifférente pour le mot, dans l'arrangement de la phrase. Car les *mots*, comme les *chiffres*, tirent de leur *position*-même une partie de leur *valeur*. Mais d'autres embarras surviennent encore: c'est le rapport des *sens-propres* avec les *sens-figurés*.

Presque tout est *trope* et *figure* dans le langage; et souvent le même mot passe du *propre* au *figuré*, selon qu'il est employé en *substantif*, ou *adjectivement*. (1)

(1) Comme *Aveugle* et *Aveuglement:* un homme est *aveuglé* par une passion; un autre est *aveuglé* par une *goutte-sereine:* le premier est dans la cécité, le second est dans *l'aveuglement*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0150
DFG

L'amour et la *haine*, le *plaisir* et la *douleur* sont les termes extrêmes de comparaison dans le sentiment; mais combien de nuances intermédiaires à développer sur la *palette*? Que de petites *convenances* de tems, de lieux, de personnes et de caractères à saisir et à rapprocher? Que de petits traits qui servent, ou qui nuisent, à la noblesse, à la décence, à la beauté de l'expression, à sa vérité, à sa grâce? Voilà ce qu'on ne trouvera jamais sans étude, et ce que même l'étude, toute seule, ne donnera jamais.

Ce goût délicat est un *don de la nature*, qui se développe par son exercice-même, dans cette société fine et polie qui possède exclusivement *le tact des convenances*. C'est ce qui donne au style *ce ton de bonne compagnie*, qui se sent mieux qu'on ne peut le définir. Croira-t-on qu'un art si difficile, qui tient à des apperçus si fins, et qui demande presque autant de talens dans la *manipulation* des *signes*, que dans la *conception* des *idées*, puisse être impunément abandonné à la multitude?

Malgré les pertes que *la langue française* avoit faites du côté du goût *simple* et *pur* des *Anciens*, dans

la *composition*, les matériaux mêmes du langage restoient intacts, et, entre les mains de grands écrivains, pouvoient encore produire de belles formes. Je m'abstiens de citer des exemples, parce qu'également éloigné de *l'adulation* et de *l'envie*, je ne dois point parler des Auteurs vivans. *La Chaire*, *le Barreau*, le *Théâtre*, les *Académies* étoient de grands dépôts du goût, où la *langue française* étoit conservée dans toute sa pureté: souvent des talens distingués y brilloient, et le feu-sacré n'étoit pas tout-à-fait éteint. Dans un moment, tous les *établissemens-publics* se sont écroulés sous les ruines générales; le *sacerdoce*, la *magistrature* et les *corps savants* ont été détruits ou dispersés, le *Théâtre* n'a plus été qu'une école des nouvelles mœurs, des nouvelles idées, du nouveau langage. Un corps nombreux et nouveau s'est élevé seul sur tant de débris; ses *membres* sont tirés de toutes les provinces de ce vaste empire; ils sont de tous les *états*, de toutes les *professions* et de toutes *mœurs*; rien ne conduit à cet *honneur suprême*, et rien n'en exclud, comme rien n'y affermit. Ces distances, que l'éducation, l'esprit, et les talens, ou les traditions et les exemples héréditaires, mettoient entre les hommes,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0152
DFG

ont été subitement comblées; un *nivellement général* a ramené tout aux mœurs, aux goûts, au langage, au tour d'esprit du vulgaire; les *Patois* de toutes les provinces se sont fait entendre dans la Capitale, et le Chancelier *d'Aguesseau* ne diroit-t-il pas aujourd'hui de nos orateurs, ce que *Cicéron* disoit de ceux de Rome, après la bataille de *Pharsale?*

Indépendamment de ces *dialectes* de province qui, depuis dix ans, ont altéré la *pureté* de la *langue*, *de nouvelles formes*, prises du Parlement d'Angleterre, ont amené des expressions nouvelles et inutiles, puisque nous en avions les *équivalentes*. Pourquoi dire *Pétition*, quand on a le mot *Requête?* D'autres mots ont été détournés de leur sens ordinaire et naturel, pour être appliqués à une *acception* étrangère; comme le mot *Adresse*, qui n'a jamais signifié que la *suscription* d'une lettre ou d'un paquet, et qui aujourd'hui porte l'idée d'une *supplique*, d'un *compliment*, ou telle autre intention: *adresse de félicitation*, *adresse de remercîment &c.*

Quelques mots ont été transportés, comme par un tremblement de terre, de l'acception morale, à

une détermination physique : tels que ceux de *District* et *Département*. On entendoit par *district* une sorte de division intellectuelle des objets, et on disoit, cela *n'est pas de mon district*, pour signifier, cela *ne me concerne pas, ou je ne m'y entends pas*. Le mot département signifioit une division de même espèce; c'étoit la portion *d'administration départie* à un Ministre &c.

Aujourd'hui ces deux mots expriment une certaine circonscription de territoire. On en pourroit dire autant du mot *relation*, et du titre équivoque et ambigu de Ministre *des Relations extérieures*, substitué à celui, si clair et si exact de Ministre, des *Affaires étrangères*. Une critique suivie de tout ces barbarismes deviendroit un volumineux ouvrage; je ne veux qu'indiquer sommairement les causes qui précipitent la ruine de *la langue française*.

L'esprit de parti a inspiré la manie d'écrire à une foule de gens étrangers aux lettres. Les harangues des *clubs* et les pamphlets des rues étoient leurs *auteurs classiques*. Ils ont rempli leurs dégoûtantes rapsodies des mots barbares du nouveau dictionnaire

ainsi, ils ont dit *influencer*, *déjouer*, *coaliser*, *coalition* (1). Les gazettes, les journaux politiques, tous ces gens qui croyent *écrire* parce qu'ils *copient*, se sont empressés de répéter, et ont été persuadés qu'ils parloient français, parce que leur *original* venoit de Paris. *O imitatores servum pécus!* Ainsi on nous a parlé de *coalition* des Puissances, des Princes *coalisés*, les *nouvellistes*, en répétant les répétitions

(1) Ceux qui disent, parce qu'ils l'entendent dire, *coaliser*, *coalition*, ne savent pas l'histoire de ce mot; je vais la leur conter; je la tiens de bonne source.

Ce mot n'est pas *français;* il n'existoit pas-même en Angleterre il y a 25 ans, au moins dans *l'acception politique:* il doit son origine aux débats parlementaires relatifs *à la guerre d'Amérique.* Il y avoit dans le Parlement une grande opposition entre le *Lord North* et *Charles Fox.* Leurs amis voulurent les *réunir* pour le *Bien-public:* mais comment rapprocher et rejoindre deux partis ennemis *sans* que l'un ne semble *fondu* et *absorbé* dans l'autre? Comment sauver l'honneur des *deux Chefs*, qui vouloient bien désormais *marcher ensemble*, mais *sur la même ligne?* On imagina le mot *coalition*, du latin *coalere*, *nourrir ensemble*, pour dire que ces deux partis tendroient dorénavant au même but, se nourrissant, se fortifiant l'un par l'autre; mais chacun sous sa *propre banniere.*

de l'innocent Journaliste, ont apporté ces barbarismes dans la société, où ils ont pris racine; et personne n'a plus dit *confédération*, *confédérés*, qui sont cependant les vrais mots de notre langue, pour exprimer une alliance de plusieurs Rois, réunis par des *traités* et des engagemens *diplomatiques*. La politique m'est étrangère; je n'examine point ce que deviendra *la nation française*; mais je crois que la *langue française* est perdue, si les nouveaux rapports avec la *Suisse*, *l'Italie*, *l'Allemagne* en decà du Rhin, *les Pays-Bas* et la *Hollande* amènent, comme cela doit être, une *alluvion* de mots *Allemands*, *Flamands*, *Italiens &c.* Nous voilà reportés à la confusion des langues *du quatrième siècle*, et avant trente ans, les Auteurs du tems de Louis XIV seront devenus aussi intelligibles que l'est aujourd'hui le *Roman de la Rose*.

DE L'EMPIRE DE LA RELIGION SUR LES AMES SENSIBLES.

Traduit de l'Anglais de M. Makensie.

M. Makensie, si avantageusement connu en Angleterre et dans toute *l'Europe lettrée* par un ouvrage périodique, intitulé le *Miroir*, et par des Romans pleins de sentimeut, de goût et de Philosophie, est l'auteur de ce morceau précieux: il ne paroîtra point indifférent aux lecteurs les plus froids; et dans mes circonstances personnelles, j'ai trouvé un charme particulier à le traduire — — — — — — — — — — — —

His saltem accumuler donis et fungar inani
Munere!

J'ai hésité long-tems avant que de me déterminer à placer ici cet article: il semble que ce qui s'annonce sous le nom de la Religion a quelque chose d'auguste

et de solennel, qui doit interdire à toute main profane d'y toucher. Comment même présenter un titre si grave à des lecteurs qui ne cherchent, dans un ouvrage d'esprit, que de l'agrément et de la gaieté, et qui censurent même la philosophie quand elle est trop sérieuse. Mais puisque nous nous sommes proposés, dans le cours de ces feuilles, de développer les sentimens du cœur, d'en rechercher l'origine, d'en suivre les effets, d'en diriger les conséquences, comment négligerions-nous *le premier des sentimens tendres* celui qui assure, et qui *moralise* tous les autres?

Ce n'est point en théologien que l'Auteur a traité son sujet; il n'a point méconnu les bornes que la raison doit se prescrire; l'objet de la philosophie-morale est de rassembler les hommes devant le *Parvis du Temple:* c'est aux *Ministres* à les y introduire.

Ce sujet nous a semblé traité d'une manière conforme à la méthode, que nous nous sommes prescrite en général, de faire naître la pensée plutôt que de la produire, et de solliciter le sentiment sans l'inspirer. C'est une histoire véritable, mais

où l'on trouvera tout l'intérêt du roman le plus attachant; où les incidens sont naturellement disposés d'une manière si dramatique, que l'invention auroit eu peine à rien imaginer de plus parfait; le lecteur tirera lui-même les résultats de ses émotions, et prononcera la vérité morale qui doit sortir de ce récit.

D.... H..e, dont *les Ecrits philosophiques* et *l'Histoire* ont fait tant de bruit en Europe, se trouvoit, il y a une quarantaine d'années, retiré pour un tems dans une petite bourgade de France. Quelques mécontentemens secrets l'avoient éloigné de son pays, et le lieu où il s'étoit fixé convenoit particulièrement à la situation actuelle de son cœur. Etranger par les mœurs, par les habitudes, par le langage-même à tout ce qui habitoit le pays, séparé des hommes par tout ce qui a coutume de les réunir, il trouvoit au milieu d'eux une parfaite solitude, et ce loisir silencieux si favorable à la méditation, dans laquelle il a surpassé tous les philosophes de son tems.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0159
DFG

Le malheur des hommes doués d'un caractère tel que *H . . e*, c'est que le travail abstrait de l'esprit, l'habitude constante de généraliser ses idées, enlève au cœur presque toutes les émotions de détail, et chez eux, *le sentiment* s'éteint par le prodigieux développement de la *pensée* qui l'étouffe: on croiroit qu'il n'y a jamais existé. De-là, ce préjugé général, qui confond *la Philosophie* avec *l'insensibilité*, au point que dans le langage commun on n'en fait point de différence.

Les cœurs tendres et délicats auroient pu reprocher à notre philosophe trop de froideur dans le sentiment; mais il n'y avoit personne qui n'admirât la douceur de ses mœurs; et il est certain que s'il étoit difficile de l'émouvoir à compassion, rien du moins n'étoit plus aisé que de se concilier sa bienveillance.

Un matin que, selon son usage, il étoit plongé dans ces profondes études, que le monde savant a tant admirées depuis, une vieille femme, concierge de la maison qu'il occupoit, vint lui apprendre que la veille au soir il étoit arrivé dans le village un vieillard avec sa fille: leur intention étoit de pour-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0160
DFG

suivre une longue route qui leur restoit encore à faire; mais, pendant la nuit, le père s'étoit trouvé subitement saisi d'une violente maladie, que tous les gens de l'auberge jugeoient fort dangereuse, et dans l'absence du *chirurgien*, on l'étoit venu appeller, lui connoissant quelque pratique des maladies. C'étoit, disoit-elle, un spectacle bien touchant que de voir ce bon homme moins affecté de son propre mal, qu'inquiet des périls où il craignoit de laisser sa fille. *H . . e* pose son livre, rompt de fil de ses idées spéculatives, et quittant sa robe de chambre pour un *sur tout*, il s'achemine, sur les pas de la vieille, vers le logement du malade.

C'étoit bien le meilleur de la maison, mais malgré cela, c'étoit un miserable réduit. *H . . e* fut contraint de s'arrêter dès la porte, et de n'entrer qu'avec précaution: quelques planches mal assemblées avec de l'argile formoient le plancher, dont les crévasses n'étoient remplies que par des toiles d'araignées. Au fond de la chambre, on voyoit le malheureux vieillard couché sur un grabat, et sa fille assise en face au pied du lit. Elle étoit vêtue d'un deshabillé blanc fort propre, et de longs cheveux

noirs tomboient en boucles négligées sur ses épaules: c'est tout ce qu'on voyoit d'elle, car tournant le dos à la porte, ses yeux sembloient épier avec inquiétude l'expression des regards languissans de son père. H..e et la vieille étoient déjà dans la chambre, qu'elle ne s'en doutoit pas. — *Mademoiselle*, dit enfin la vieille femme à demi-voix!..... La jeune personne se retourne, et présente au philosophe étonné une des plus jolies figures qu'on puisse voir. Le chagrin rendoit sa beauté plus touchante sans l'altérer: à la vue de cet étranger que lui présentoit la vieille, elle rougit et l'accueillit avec les grâces décentes et sérieuses de la circonstance et d'une bonne éducation. Il y avoit dans toutes ses manières un ton de sensibilité et de douceur, dont notre Philosophe fut singulièrement touché. Ce n'étoit pas le moment de faire de longs discours, H..e offrit ses services en peu de mots: — Monsieur est misérablement couché ici, dit *la Concierge*, il faudroit tâcher de le transporter ailleurs. — On pourroit, reprit son maître, le transporter chez moi, s'il le trouvoit bon. J'ai un lit de réserve pour un ami, et, à portée de ma *Gouvernante*, une grande chambre qui pourroit convenir à Mademoiselle. Tout cela

fut arrangé; les scrupules de l'étranger, qui s'indiquoient mieux qu'ils ne s'exprimoient, car il ne pouvoit parler, furent bientôt calmés, et la modeste répugnance de la jeune personne céda enfin à l'intérêt pressant du soulagement de son père. On transporta le malade sur un brancard; il fut établi chez M. *H..e*, et la vieille concierge aida la jeune Demoiselle dans les soins qu'elle lui rendoit.

Le Chirurgien du village, à son retour, fit des visites, donna des ordonnances, la nature acheva; et en moins de huit jours, il étoit en état de remercier son bienfaiteur.

M. *H..e* dans cet intervalle avoit appris le nom et l'état de son hôte. C'étoit un Pasteur suisse de l'Eglise Réformée: il se nommoit *La Roche:* il retournoit dans son pays, à la suite d'un voyage entrepris pour le rétablissement de sa femme; mais elle étoit morte en route d'une maladie de langueur. Il revenoit triste et malheureux, ramenant avec lui sa Fille unique. C'étoit un homme extrêmement pieux, comme il convenoit à sa profession; mais la ferveur de son zèle n'avoit point cette teinte sévère, qui souvent donne de l'éloignement pour ce qu'on

appelle *les dévots*. M. *H..e* étoit fort étranger à tout sentiment dévot; mais il les rencontroit dans les autres sans répugnance et sans opposition. Sa gouvernante se joignoit aux actions de grâces et aux prières qui se faisoient pour la convalescence du bonhomme, car elle étoit aussi de ceux qu'on appelloit dans le village *Hérétiques*. Le Philosophe, avec un grand bâton et suivi de son chien, s'alloit promener, et les laissoit tranquillement vacquer à leurs dévotions. Hélas! disoit la vieille, mon maître n'est pas chrétien, c'est bien dommage, car il n'y a pas un meilleur homme parmi les *mécréans!* — Il n'est pas chrétien, s'écrioit avec effroi *Mlle. La Roche;* cependant il a sauvé la vie à mon père! — Mon enfant, reprenoit le vieillard, il y a un certain orgueil attaché à la science humaine, qui souvent jette les plus grands esprits dans un aveuglement absolu sur les plus sublimes vérités de la foi; de-là vient que nous voyons des hommes, vertueux d'ailleurs, se déclarer *les ennemis de la Religion*, aussi bien que les hommes sans principes et sans mœurs. J'ai même observé souvent, que ces derniers reviennent plus aisément à la *vérité* que les autres, parce que la chaleur des passions a moins de durée, que l'entêtement des

systêmes. — Mais cependant, mon père, répliquoit la jeune fille, ... M. *H..e*, ... hélas! .... il faut pourtant qu'il se fasse chrétien avant que de mourir! — Leurs discours furent interrompus par le retour du maître de la maison: il prit la main de *Mlle. La Roche* d'un air d'amitié, mais celle-ci la retira doucement sans rien dire, baissant les yeux, et sortit presque aussitôt de la chambre. — Pendant votre promenade, dit le bon *La Roche*, j'ai rendu grâces à Dieu de ma convalescence. — C'est fort bien fait, reprit M. *H..e:* — Je serois bien fâché, continua le bon vieillard avec une vive sensibilité, de ne pas éprouver cette tendre reconnoissance envers Dieu, et de ne regarder le recouvrement de ma santé, que comme la simple prolongation d'une vie, qui peut, au hazard, devenir un mal comme un bien. Hélas! ma vie peut devenir telle, que je regarde comme un malheur de l'avoir reprise et que je haïsse le jour où vos bontés, Monsieur, m'y ont rappellé! .... Et en disant ces mots, il se penchoit affectueusement sur la main de M. *H..e* qu'il serroit avec tendresse ..... Mais quand je considère mon retour à la vie comme un bienfait du Tout-Puissant, j'éprouve un sentiment bien autre. Mon cœur s'ouvre

délicieusement à l'amour et à la reconnoissance pour lui; il s'élance volontairement au devant de sa loi; la soumission ne me paroît plus un devoir, mais un plaisir; et la moindre infraction ne me cause plus de la répugnance, mais de l'horreur. — Tout ce que vous dites est à merveille, mon cher ami, reprit froidement le Philosophe; mais vous êtes encore trop foible pour parler beaucoup; soignez votre santé, et abstenez vous encore, pour quelque tems, de l'étude et de la prédication. Je rumine un projet qui m'est venu tout-à-coup, quand je vous ai entendu parler de votre prochain départ; je n'ai jamais vu *la Suisse*, et j'ai grande envie d'accompagner Mlle. votre fille et vous dans votre pays; puisque j'ai eu le bonheur d'être votre premier médecin, je veux l'aider à vous soigner dans la route; je me crois responsable de vous jusqu'à vos foyers. — A cette proposition, les yeux du bon *La Roche* se remplirent de larmes; il appella sa fille, à qui on fit part du projet. Elle en fut également charmée, car ils aimoient véritablement leur hôte malgré son incrédulité; et peut-être même cette circonstance ajoutoit-elle, à leur affection, un sentiment de pitié qui ne la rendoit que plus tendre. Leur ame n'étoit pas susceptible

d'antipathie; jamais la haine ne prit racine dans leur cœur.

Ils voyageoient à petites journées, car notre Philosophe, comme il l'avoit annoncé, prenoit toutes sortes de soins pour épargner au vieillard la peine et la fatigue. Ils eurent bien le tems tous trois de se connoître à fond, et la négligence de la familiarité, en livrant le caractère à l'abandon, ne fit qu'accroître en eux l'affection mutuelle. *La Roche* reconnut dans M. *H.*, *e* une simplicité et une bonhommie, qui ne sont pas des qualités fort communes chez les hommes supérieurs. La jeune personne, qui s'étoit fait de lui une idée effrayante, fut également surprise de le trouver si uni, si facile dans le commerce de la vie. Elle s'étonnoit de ne lui pas voir cette *importance* dédaigneuse, qui est le défaut ordinaire des grands talens. Il parloit indifféremment sur tous les sujets, excepté ceux de Religion ou de Philosophie, et sembloit se mêler avec intérêt à toutes les frivolités, à tous les petits riens de la société. Il se familiarisoit si naturellement avec les idées les plus communes, qu'on eût dit qu'elles lui étoient ordinaires; et quand il étoit contraint de

laisser percer quelque chose de ses connoissances et de ses vues profondes; c'étoit toujours avec négligence et sans la moindre ombre de prétention.

De son côté, le Philosophe n'étoit pas moins charmé de la société du bon *Ministre* et de son aimable fille; il leur trouvoit toute la simplicité des premiers âges, jointe à la politesse et aux grâces de de nos tems raffinés. Chez eux, tous les sentimens délicats se montroient vifs, et en activité; tout ce qui tenoit à la passion étoit étouffé, ou contenu. Son cœur n'étoit pas accessible à l'amour, mais il se sentoit heureux d'être l'ami de Mlle. *La Roche*, et quelquefois il envioit à son père le bonheur d'avoir un tel enfant.

Après onze jours de marche, ils arrivèrent à l'habitation de *La Roche:* elle étoit située dans une de ces vallées *du Canton de Berne*, où la nature, dans le silence et la paix, semble s'être retirée derrière des montagnes inaccessibles, loin des regards des hommes et des agitations du monde. Un torrent, tombant avec fracas des montagnes supérieures, s'échappoit en serpentant à travers les bois qui couvrent leurs flancs, et après avoir coulé devant la maison, alloit,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0168
DFG

par une cascade naturelle, former un lac circulaire à la tête du village, et le tableau étoit terminé par le clocher du lieu, qui s'élevoit entre des masses de hêtres. M. *H..e* fut agréablement surpris de la beauté du paysage; il ne voyoit que le site: mais ses compagnons y retrouvoient des souvenirs déchirans;... une tendre compagne..., une mère chérie, dont ils déploroient la perte! La douleur du vieillard étoit morne et concentrée; mais sa fille fondit en pleurs. Le père lui prit la main, la serra avec tendresse, la pressa contre son cœur; jeta vers le ciel un regard long et expressif; et séchant quelques larmes qui s'échappoient malgré lui, il se mit à montrer à son hôte quelques-uns des aspects les plus piquans de cette situation sauvage. Le Philosophe comprit bien toute cette scène muette, et quelle que fût son opinion, il lui auroit été difficile de blâmer *la foi*, qui en étoit l'ame. A peine étoient-ils arrivés, qu'un grand nombre des paroissiens du bon *La Roche*, instruits de son retour, vinrent le voir et le complimenter. Leurs civilités furent un peu rustiques; mais leurs cœurs étoient sincères: ils voulurent toucher la circonstance malheureuse; la matière étoit délicate pour des esprits peu exercés...;

mais *La Roche*, sans s'arrêter aux formes, prit tout en bonne part.... "Telle a été la volonté de Dieu, dit-il!..... On sentit que ce mot partoit d'un cœur profondément travaillé.... Qu'est ce que toute l'éloquence de la Philosophie auroit pu mettre à côté?

C'étoit le soir, et les bons paysans étoient prêts à se retirer, quand sept heures sonnèrent et aussitôt une cloche se fit entendre. Les paysans regardèrent leur *Pasteur*, et celui-ci expliqua leur intention à son hôte. "Cette cloche, dit-il, que vous avez entendue, est le signal de la prière du soir: ce jour est "un de ceux de la semaine, où quelques-uns de mes "paroissiens ont coutume de se joindre à nous pour "cet exercice: une chambre voisine nous tient lieu "de chapelle, et ce bon peuple s'y rassemble avec "notre famille. Si vous voulez vous promener "pendant ce tems, je vais vous donner quelqu'un "pour vous conduire; si vous aimez mieux vous "reposer, vous trouverez ici quelques vieux livres "qui pourront vous désennuyer. — Non, du tout, "reprit le Philosophe, je veux accompagner Mlle. "*La Roche* à ses prières. — Ma fille est notre

"organiste, nous sommes ici dans le pays des ins-"trumens de musique, et j'ai-là un petit orgue qui "sert à soutenir notre chant d'église." — Eh bien! c'est un surcroît de solemnité . . . . et il entra avec eux dans le salon. Il y avoit en effet, au bout de la pièce, un orgue couvert par un rideau: Mlle. *La Roche* passe derrière, s'asseoit et tirant le rideau pour n'être point vue, elle commence à préluder avec une grâce, une légèreté et un talent admirables. M. *H . . e*, sans être musicien, n'étoit pas tout-à-fait insensible aux charmes de l'harmonie, et l'effet fut d'autant plus vif, qu'il étoit plus inattendu. Après le prélude suivit un hymne, que toute l'assemblée soutint *en chœur*; les paroles étoient tirées de *l'Ecriture-sainte*; on y célébroit la grandeur de Dieu et les soins paternels de sa providence pour les gens de bien. Il y avoit quelque chose sur la mort *des Justes*, de ceux qui s'endorment en paix dans *le Seigneur*. L'orgue alors étoit touché par une main moins habile; il cessoit et reprenoit par intervalles, et la voix de Mlle. *La Roche* se faisoit entendre en sa place. Son père fit signe, et la musique se tut. D'abord, il parut un peu en désordre et sa voix trembloit; mais ses paroles étoient animées du feu de son cœur, et

bientôt la chaleur de son discours surmonta tout l'embarras. Il parloit à Dieu qu'il aimoit; il parloit de ceux qu'il aimoit; son auditoire partageoit son émotion; le Philosophe-même se sentoit touché, et oublioit, pour un moment, les raisons qu'il auroit cru avoir pour ne pas l'être.

Le genre de religion de *La Roche* étoit une piété tendre et sentimentale; il parloit peu des matières de dogmes, et son hôte étoit naturellement ennemi de toute dispute: ainsi leur conversation ne prenoit jamais la forme de discussion; cependant, le bon homme essayoit quelquefois de tourner le discours sur la sensibilité du cœur et les effets qu'y produit la religion; son objet étoit de communiquer aux autres un bonheur dont il se seroit fait scrupule de jouir seul. Ses idées de son *Dieu*, de son *Sauveur*, remplissoient tellement son ame, que toutes ses émotions particulières venoient se rapporter à ce sentiment. Un Philosophe pouvoit le regarder comme un enthousiaste; mais s'il avoit la chaleur de l'enthousiasme, il étoit bien loin de l'emportement du fanatisme. C'étoit à cet excellent homme qu'il convenoit de dire: . . "Notre Père, qui êtes aux cieux! . . . .

car il le sentoit ainsi, et son cœur embrassoit tous les hommes dans une tendresse fraternelle.

"Mon ami, disoit-il, quelquefois à M. *H*.. *e*, "en nous entendant parler, ma fille et moi, du plaisir "extrême que cause la musique, je vous ai souvent "vu regretter d'ignorer les principes de cet art, et "d'être insensible à ses effets: c'est, disiez-vous, "une partie essentielle de mon ame, dont la nature "m'a refusé l'exercice; car de l'impression que je "vois recevoir aux autres, je juge que la musique "est une source de délices qui me sont inconnues.... "Pourquoi ne jugeriez-vous pas de même du senti- "ment de la Religion? Croyez-moi, je le sens avec "la même vivacité; c'est une force qui m'entraîne; „c'est une sorte d'inspiration, dont je ne troquerois "pas la jouissance contre toutes les fortunes, tous "les plaisirs du monde! Et bien loin que ce sentiment "affadisse le bonheur de la vie, c'est de lui au con- "traire que la vie tire tous ses charmes. Le plaisir "d'une sensation agréable double sa valeur, par le "sentiment de tendresse et de reconnoissance que "j'éprouve, en songeant que c'est à la bonté du "Créateur que j'en suis redevable: et quand les

"malheurs fondent sur moi, (et Dieu sçait si j'en ai "éprouvé de grands!) ce même sentiment, d'une "Providence qui les distribue et les mesure, imprime "à ma douleur une dignité qui m'élève au dessus de "la nature et des sens."

"L'homme, me dis-je, n'est qu'un ver de terre; "mais tel qu'il est, il a une alliance avec Dieu!".... Il eût été inhumain à notre Philosophe de heurter, même par un léger doute, la sublimité de ce sentiment.

En effet, un discours qui porte tout entier sur le sentiment, n'ouvre point l'arène aux discussions de la *métaphysique* ou de la *controverse;* et jamais homme ne fut moins porté à la dispute que M. *H*.. *e*. Ses conversations, avec *La Roche* et sa fille, rouloient toutes sur les sujets les plus ordinaires. La connoissance du pays et de ses environs, les mœurs de ses habitans, le rapprochement des uns et des autres avec les coutumes et les sites d'Angleterre, des observations sur les Auteurs qu'ils lisoient le plus volontiers, la critique de leurs sentimens et de leurs opinions et cent autres objets pareils, étoient la matière ordinaire de leurs discours. La conversation

se balancoit dans un égal avantage, et personne n'y portoit la prétention ou l'empire. Souvent aussi ils montoient à cheval, et faisoient des courses dans les environs. On en faisoit les honneurs à M. *H..e*, comme étranger, et on lui montroit les plus beaux aspects du pays; souvent ils tournoient les montagnes, et cherchoient à saisir leurs points de vue variés, les différens effets de perspective de ces masses énormes, dont les sommets couverts de neiges éternelles présentent de loin à l'imagination, par les contrastes de l'ombre et de la lumière, les effets les plus fantastiques: encadrememt bizarre et magnifique, qui semble terminer tous les paysages de la Suisse. Le Philosophe faisoit des questions sur l'histoire-naturelle et les productions des montagnes; *La Roche* observoit combien de grandes idées naissent dans l'esprit, à la vue de ces masses accumulées dont les sommets n'ont jamais été pressés par le pied de l'homme, et qui, selon lui, devoient porter un profond sentiment de cet être suprême qui en avoit posé les inébranlables fondemens. — On ne voit rien de tel en Flandres, disoit Mlle. *La Roche* avec un soupir! — L'observation est juste, reprit M. *H..e* en riant, mais elle n'est pas neuve; la

jeune personne rougit, car elle étoit loin de généraliser sa pensée; ..... et le Philosophe ne chercha pas pourquoi.

Ce fut avec bien du regret qu'il quitta une société si douce et qui le rendoit si heureux. Pour s'en dédommager, il régla une correspondance avec eux, et promit que s'il passoit jamais à cinquante lieues de leur résidence, il se détourneroit pour les venir voir.

Il y avoit déjà trois ans que tout ceci s'étoit passé, quand notre Philosophe, se trouvant à *Genève*, se rappella la promesse qu'il avoit faite au bon *La Roche* et à sa fille dans sa première visite. Ces montagnes, qu'ils avoient si souvent parcourues ensemble, étoient des témoins qui lui rappelloient sa parole. Ce souvenir avoit quelque chose de pénible, parce qu'il lui reprochoit en même tems sa négligence d'être resté depuis plusieurs mois sans leur écrire. La vérité, c'est qu' hors les objets qui piquoient sa curiosité, il avoit pour tout le reste une indolence presqu' apathique; aucune autre passion ne l'émouvoit, et le sentiment ne le portoit pas plus à répondre aux avances de ses amis, que

l'humeur à repousser les attaques de ses ennemis: aussi, quand on a écrit contre lui, il est arrivé souvent à ses adversaires de ne pas éprouver plus d'intérêt que ses amis. Tandis qu'il hésitoit entre le desir et la honte, il reçut de *La Roche* une lettre qu'on lui renvoyoit *de Paris*, parce qu'en effet il en venoit lui-même. Le bon homme s'y plaignoit avec tendresse de son oubli, lui renouvelloit l'assurance de sa vive sensibilité pour ses anciens bienfaits, et persuadé de l'intérêt qu'il continuoit de prendre à sa famille, il lui faisoit part du prochain mariage de sa fille. Elle alloit épouser un jeune-homme de ses parents, élevé par le bon *Ministre* lui-même, dont le caractère étoit aimable et les qualités du cœur excellentes. Il servoit dès sa première jeunesse dans un régiment suisse à la solde de France, et s'y étoit distingué par sa valeur et son intelligence militaire, autant que par l'honnêteté de ses mœurs; et maintenant il alloit quitter pour faire cet heureux établissement. On l'attendoit dans peu de semaines, et le bon vieillard espéroit, disoit-il, joindre bientôt leurs mains, et ne mourir qu' après avoir assuré leur bonheur. Notre Philosophe se trouva réellement prendre plus d'intérêt à cette affaire qu'il ne croyoit.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0177
DFG

Le mariage de Melle. *La Roche* ne lui causoit peut-être pas un plaisir tout-à-fait aussi vif que le père le supposoit. Ce n'étoit pas qu'il eût conçu pour elle le moindre sentiment d'amour; les femmes ont toujours eu bien peu d'empire sur son cœur; mais il la regardoit comme une des plus parfaites personnes de son sexe; et l'idée de la voir passer pour jamais dans la posession d'un autre, lui causoit une sorte de dépit jaloux, qu'il n'auroit pu s'expliquer à lui-même. Mais enfin, tout bien examiné, il finit par considérer la chose comme un arrangement convenable, quoique le resultat ne le flattât pas personnellement; et il se décida à devenir témoin de leur bonheur. Le dernier jour de son voyage, différens accidens avoient retardé sa marche, et la nuit le surprit avant qu'il pût arriver à la maison de *La Roche*. Mais son guide connoissoit bien les chemins, et lui-même reconnut bientôt le petit lac, qu'il savoit être à la tête du village, et assez proche de la maison. Il apperçut de loin une lumière réfléchie dans l'eau, et qui sembloit partir de la maison-même. Il la voyoit s'avancer lentement en cotoyant le lac, et enfin elle parut briller à travers les arbres, puis s'arrêter à peu de distance de l'endroit où il se trouvoit alors. Il

crut que c'étoit quelque préparatif d'illumination pour la fête, et pressa son cheval pour venir voir la décoration. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en approchant tout près, il trouva que c'étoit des hommes en habits de deuil, avec des flambeaux, et qui paroissoient avoir servi de cortège à un convoi. Comme il demandoit quel étoit cet enterrement qu'on venoit de faire, un de ces hommes, d'un ton plus touché qu'on ne l'eût attendu de quelqu'un de cette profession, lui répondit: "Oh Mr.! vous n'avez pas connu Mlle. "Il n'y a jamais eu une personne plus aimable! Com- "ment! Mlle. *La Roche* s'écria M. *H..e!* A ce ton "de surprise et d'effroi, le paysan comprit qu'il "parloit à un ami de la maison, et il entra dans plus "de détails." Je vois Mr., continua-t-il, que vous connoissiez bien Mlle. *La Roche:* — Bon Dieu! si je la connoissois! . . . . . "Mais, comment est-elle "morte, dequoi, depuis quand? où est son père? "Je crois Mr. qu'elle est morte de chagrin: le jeune "homme qu'elle devoit épouser a été tué en duel "par un officier français, son meilleur ami, et auquel "il avoit rendu avant cette querelle les plus grands "services. Son respectable père supporte cette "adversité, comme il nous a souvent dit que *des*

"*Chrétiens* le devoient. Il est même actuellement "en chaire, prêt à faire à sa paroisse l'exhortation "d'usage parmi nous en de telles circonstances. Si "vous voulez venir vous allez l'entendre."

L'Eglise étoit obscurément éclairée, excepté auprès de la chaire, où le bon *La Roche* étoit assis; on chantoit alors des pseaumes à la louange de cet *Etre-suprême*, que leur Pasteur leur avoit appris à bénir et à glorifier en tout tems. *La Roche* étoit assis, la tête penchée, les yeux à demi-fermés; il sembloit absorbé dans une oraison intérieure. Une lampe, placée près de la chaire, jetoit sur sa tête un grand reflet de lumière, qui la détachoit de l'ombre et éclairoit la pâleur de la tristesse, sillonnée par les rides de l'âge et ombragée par ses cheveux gris. La musique se tut: alors *La Roche* se rassit un moment, et la nature lui arracha quelques larmes. Tout son peuple paroissoit profondément affligé, et M. *H..e* n'étoit pas moins touché lui-même. Enfin *La Roche* se leva. "Père des miséricordes, dit-il, "pardonne ces larmes à la foiblesse! Aide ton ser- "viteur à élever vers toi son ame, et qu'elle entraîne "avec elle celles de tout ce peuple qui m'écoute!....

"Mes amis, il est bon, il est salutaire de nous élever "vers Dieu dans tous les tems de notre vie; mais "aux jours de notre affliction .... ah! que c'est un "précieux privilège de l'homme! Le texte sacré "nous en fait le précepte positif: *mets ta confiance* "*dans le Seigneur*; .... *dans tous les tems, mets la* "*confiance dans le Seigneur!* Tous les autres secours "nous échappent; tous nos appuis s'écroulent au- "tour de nous, ... Ah! levons les yeux vers ces "sources vives de consolation, qui sortent en torrent "du trône de Dieu. C'est par cette pensée seule de "la sagesse et de la bonté suprême de la Providence, "que nous pouvous supporter les grandes adversités, "avec le courage qui convient à l'homme. La "sagesse humaine n'est d'aucune ressource dans les "malheurs, car elle ne sait sécher les larmes qu'en "étouffant le sentiment, et le sentiment est la source "de nos plaisirs comme de nos peines. A Dieu ne "plaise, que je veuille vous enlever la sensibilité..... "Non, je ne le veux pas, ... je ne le pourrois pas, "quand je le voudrois! (et de nouvelles larmes "inondèrent son visage.) Je suis trop vivement "ému moi-même, et je n'ai point honte d'avouer la "sensibilité de mon cœur; elle doit me donner plus

"de crédit auprès de vous. C'est pourquoi j'ai prié
"le Seigneur de me donner la force de vous parler,
"afin que je pusse vous conduire vers lui, non par
"la magnificence des paroles, mais par cette éloquence
"muette de mes larmes, et moins par une ingénieuse
"spéculation, que par l'expérience-même de ma
"douleur soulagée: vous êtes témoins des obsèques
"de cet unique enfant de ma tendresse; vous voyez
"devant vous la dernière et sainte retraite, que la
"terre ouvre, sous les auspices de la Religion, à ses
"années défaillantes!.... Eh quel enfant encore!....
"Il me siéroit mal de parler de ses vertus, ... et
"cependant, puis-je les passer sous silence, sans
"ingratitude, moi qui en fus le principal objet?....
"Il n'y a que peu de jours que vous l'avez vue
"encore, jeune, belle, brillante de prospérités et de
"vertus..... Pères qui m'écoutez, jugez quel étoit
"alors l'excès de mon bonheur, et sentez quel est
"maintenant le déchirement profond de mon
"cœur!..... Mais j'élève mes yeux vers celui
"qui me frappe, et sous la main paternelle de mon
"Dieu, je reconnois les châtimens d'un père.....
"Oh! que ne puis-je vous faire sentir qu'elle ressource
"c'est pour un cœur brisé de douleur, et poussé jus-

"ques au désespoir, de se tourner avec confiance "vers celui qui tient dans ses mains la *vie* et *la mort*, "et dont le pouvoir dispense tous les biens de l'une, "dont la contemplation dissipe toutes les horreurs "de l'autre! Car nous ne sommes pas comme ceux "qui meurent sans espérance: *Je sais que mon* "*Rédempteur est vivant*, que je vivrai avec lui, et "avec mes amis, ses serviteurs, dans cette *terre des* "*vivans*, où le malheur n'aura jamais d'accès, où le "bonheur sera sans terme, dans l'étendue comme "dans la durée..... Tombeau! ouvre maintenant "tes gouffres glacés, ... tu ne me fais point d'hor- "reur!.... Je n'ai point perdu ma chère enfant; "je ne suis qu'éloigné d'elle; je n'en suis point "séparé; encore un peu de tems, et je la retrouverai "pour ne la plus perdre jamais! .... Mais "vous qui m'écoutez, vous êtes aussi mes en- "fans, ... voudriez-vous ne me donner "aucune consolation? Vivez comme elle a vécu, "afin que quand votre dernier jour arrivera, il "vous apporte la mort *du juste*; et que votre "dernière heure soit semblable à la sienne! —"

Tel fut le discours du bon *La Roche;* tout son auditoire lui répondit par des gémissemens et des

larmes: pour le vertueux vieillard, il avoit séché les siennes au feu du sanctuaire: il n'avoit plus l'air abattu, son visage rayonnoit de *foi*, *d'espérance* et *d'amour*. M. *H..e* le suivit dans sa maison; mais alors l'inspiration évangélique étoit passée; à la vue de son ancien ami, tant de souvenirs qu'elle lui rappelloit se réveillèrent vivement; *La Roche* se jetta dans ses bras en l'arrosant de larmes. Son ami étoit également affecté: ils entrèrent ensemble sans parler dans le petit salon, où le souper les attendoit. Le rideau de l'orgue étoit ouvert; *La Roche* recula à cette vue. — "Ah mon ami, s'écria-t-il: et ses "larmes coulèrent avec abondance." M. *H..e* étoit alors revenu à lui-même; il fit un pas vers le rideau et le tira. Le bon homme essuya ses larmes, et prenant la main de son ami: "vous voyez, dit-il, ma "foiblesse; c'est la foiblesse de la nature; mais je "n'ai pas perdu pour cela mon appui! — Je vous ai "entendu en chaire, reprit M. *H . . e*, et je suis bien "aise de vous savoir ce fonds de consolation. — "Mon ami, je l'ai tout entier, et j'ai la confiance en "Dieu que je ne le perdrai jamais. S'il y a quelques "personnes assez malheureuses pour douter de notre "foi, et pour méconnoître la puissance qu'elle déploye

"dans l'adversité en en émoussant les traits; puisqu'ils "ne peuvent rétablir notre bonheur, que du moins "ils ne nous enlèvent pas nos consolations!"

M. *H..e* resta profondément frappé: et long-tems après, il a souvent dit à ses amis, que le souvenir de toute cette histoire lui revenoit souvent à la pensée; et qu'au milieu des plaisirs que lui causoient ses découvertes philosophiques, au sein de cette gloire littéraire dont il brilloit de toutes parts, ils se rappelloit souvent la figure vénérable du bon Ministre *La Roche*, et qu'il auroit préféré, à tous ses triomphes, le bonheur de n'avoir jamais douté.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0185
DFG

LETTRE ÉCRITE PAR UNE DAME, SUR L'EXCELLENCE DE L'ESPRIT ET DU COEUR DANS LE BEAU-SEXE.

Une conversation, sur le caractère et la conduite de la Reine *Elizabeth*, est ce qui a donné lieu à cette lettre, écrite par une femme de beaucoup d'esprit à un homme bien connu dans la République des lettres. *Ce fragment original*, dont il m'a été permis de faire usage, est précieux sous plus d'un rapport, et contient à mon gré ce qui a été dit de mieux jusqu'ici sur la prééminence des femmes dans les qualités de l'esprit et du cœur.

Ipsa canas, oro!.... *Enéid. Lib. VI.*

Mon cher ami!

Oserai-je vous avouer, qu'en réfléchissant sur notre conversation de la dernière soirée au sujet du caractère et de la conduite de la Reine *Elizabeth*, une de vos idées qui m'a le plus frappée, c'est cette proposition:

que si l'on peut trouver dans l'histoire l'exemple d'une femme, qui ait déployé fièrement toute l'énergie d'un caractère viril, c'est cette Princesse.

Que dois-je penser de cette assertion, par laquelle vous présentez un seul exemple comme un phénomène? Avez-vous abandonné votre ancienne opinion sur l'égalité naturelle des deux sexes dans les dispositions de l'esprit; ou bien, est-ce moi, qui me suis trompée en vous l'attribuant mal à propos?

Mais laissant à part la Reine *Elizabeth*, je m'attache à la question-même; et je vous demanderai d'abord, en quoi consiste donc cette supériorité tant vantée de votre sexe? Est-ce dans la force du corps? J'avoue qu'au siècle où nous sommes, et dans la zone où nous habitons, nous aurions tort de vous disputer et cet avantage, et toutes les conséquences qui en résultent. Ainsi, nous vous passons ce droit usurpé d'être nos guides et nos législateurs; de fixer le degré d'estime qu'il vous plaît d'assigner aux emplois supérieurs que vous vous êtes adjugés, tandis que vous imprimez en quelque sorte une idée de dégradation à ces offices communs, à ces occupations modestes que vous avez bien voulu nous laisser. Je n'inter-

pellerai pas même vos avanturiers, qui ont parcouru l'Océan Atlantique, de déclarer qu'ils ont reconnu chez les femmes des *Esquimaux* une force de corps, égale à celle des hommes, et un mépris du danger, supérieur peut-être au courage des plus déterminés Européens. Je ne veux pas non plus rappeller la mémoire de ces femmes illustres, qui, dans cette partie-même de la terre où nous vivons, se sont montrées vos heureuses émules dans toutes les parties des sciences et des lettres. Mais je ne veux point tirer avantage de quelques exemples isolés; je prends l'ordre général de la société tel qu'il est établi; et je vous demande si, aux yeux d'une raison impartiale et sans préjugés, les qualités que la nature, l'éducation et l'usage ont attribuées aux femmes, sont moins utiles et moins vertueuses, que celles dont les hommes se sont eux-mêmes mis en possession. Si vous ne pouvez le prononcer, où donc est l'infériorité des femmes? En quoi sont-elles moins à considérer que vous; et que deviennent vos prétentions d'une suprématie tant vantée? En quoi la faites-vous consister? Dans la force? Nous vous la cédons: — Dans la hardiesse et le courage? Nous y renonçons de même: — Dans les arts qui ont

pour objet d'améliorer, de perfectionner, et d'embellir la vie? . . . . . Ici, nous nous prétendons supérieures; et si vous réclamez le prix de la vertu, dans quelque genre que ce soit, ... je vous demande pardon de ma franchise, mais nous ne pouvons même vous admettre à le partager.

La vérité, c'est que les uns et les autres nous sommes deux espèces de créatures bien imparfaites. *Platon* nous a trop flattés, je pense, quand il a supposé, dans sa belle fable des *Androgynes*, que la réunion des deux sexes faisoit un être fini et parfait. Chacun des deux a ses vertus particulières, et ses défauts qui lui sont propres: chacun a ses qualités qui lui sont exclusives. Nous n'aspirons point à la gloire funeste de désoler le genre-humain par la guerre, et de nous faire un jeu barbare des scènes d'horreur, de sang et de carnage; nous ne prétendons pas davantage à l'équivoque mérite de nouer d'artificieuses négociations, d'ourdir les trames insidieuses de la politique, de dresser ces plans criminels de dévastations et d'envahissements des pays qui nous entourent; ce sont-là vos arts. — Pour l'acquisition des sciences, il est vrai que le genre de votre éducation vous y dispose mieux, et que toutes les institutions

de perfectionnement ont été dirigées en votre faveur. Mais en vous accordant tout cela, je ne puis convenir que la nature vous ait rendus entièrement nos égaux dans les départemens de la sensibilité, ni dans ceux de l'intelligence.

Nous avez la force, et nous les grâces: vous attaquez avec hardiesse les obstacles et les difficultés; nous les surmontons avec une courageuse patience: quels avantages obtenez-vous de votre éducation supérieure, que nous ne trouvions de nous-mêmes dans la douceur, la vivacité, la délicatesse et le goût qui nous sont naturels? Rassemblez maintenant tous les motifs de cette supériorité dont vous êtes si fiers, et entrons en compte. La force, qui vous met en etat de braver les caprices des élémens, les rigueurs des saisons, l'intempérie des climats, vous n'en faites que l'agent de l'ambition et de l'avarice: vous acquèrez des talens par le travail et l'étude; la nature nous donne des dispositions gratuites, qui nous y font exceller sans peine; et, en dépit des obstacles et des découragemens de toute espèce que nous oppose une éducation peu éclairée, ou mal conduite, on en a vu plusieurs de notre sexe s'élever à la plus

éminente renommée. Vous vous arrogez l'empire des sciences, et trop souvent la science vous bouffit d'une dédaigneuse arrogance, ou vous charge d'une assommante pédanterie. Que dirai-je de vos passions effrénées, de votre pouvoir de faire des loix et de les enfreindre, et de vous livrer à tous les excès sans mesure, comme sans retenue?..... Rangez encore dans votre parti toutes les Héroines de l'histoire ancienne et moderne, qui ont voulu jouer des rôles d'hommes. Les *Sémiramis*, les *Boodicée*, les *Elizabeth* &c. Nous ne réclamons que ces millions de femmes vertueuses, *dont les noms sont écrits dans le ciel*, parce qu'elles ont dédaigné les hommages de la terre. Leur monument c'est celui que le génie proposoit: (1) *"A la vertu qui s'est "tenue dans l'ombre!"*

Accordez-nous le mérite de la patience dans les peines, du courage, et je dirois presque de la grandeur d'ame dans les souffrances; cedez-nous la douceur, la sensibilité, la modération des passions, ou du moins l'empire sur elles, et une conduite tou-

(1) *Virtuti tacitæ!* Voyez l'essai sur les Eloges, par *Thomas*.

jours circonspecte et mesurée. Accordez-nous tout cela, et nous consentirons à passer pour inférieures à vous.

Nos rôles respectifs dans le monde sont en effet tout différens; mais quand ils sont également bien remplis, ils sont également grands, également honorables; ils donnent les mêmes droits à la considération et au bonheur dans cette vie; et les mêmes mérites pour les immortelles récompenses de l'autre.

CARACTÈRE ET PORTRAIT DE ST. ÉVREMOND.

Saint Evremond étoit un esprit fin et agréable, dont les écrits furent très-à la mode sous *la Minorité* de Louis XIV. Il étoit *homme du monde* autant *qu'homme de lettres;* avoit servi avec distinction dans les armées, où il étoit parvenu au grade *de Maréchal de Camp.* Quelque part qu'il avoit prise aux affaires de *la Fronde* lui causèrent des désagrémens à *la Cour*, quand le Roi prit lui-même le gouvernement: St. Evremond alors se retira en Angleterre, où il vécut avec considération. On voit son tombeau à *Westminster.*

Desmaiseaux nous a donné la collection complette de ses ouvrages, en onze gros volumes in 8vo. C'est beaucoup trop: cet Auteur est ignoré aujourdhui, et c'est une autre injustice. Il mériteroit d'entrer un des premiers dans le plan de cet ouvrage que proposoit l'abbé *Trublet*, sous ce titre:

Extrait des livres qu'on ne lit plus.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0193
DFG

En général, St. Evremond a beaucoup d'esprit; son style est noble et pur, mais il est inégal, et son goût pour les pointes et les antithèses rend souvent sa lecture fatigante. Cependant, quelques-uns de ses ouvrages sont excellens. *Ses Comparaisons du caractère de quelques illustres Anciens* ont beaucoup de mérite: la critique qu'il a faite de quelques Auteurs est pleine de *finesse* et de *jugement*. Mais ses vers sont froids et insipides et sentent plus le *travail* que *l'inspiration*. Il ne reste de tous ceux qu'il a faits que ces quatre, adressés à *Ninon de l'Enclos*.

L'indulgente et sage nature
A formé l'ame *de Ninon*
De la volupté *d'Epicure*
Et de la vertu *de Caton!*

Comme *St. Evremond* n'écrivoit que pour son plaisir et pour ses amis, ses ouvrages paroissoient par morceaux détachés, à mesure qu'ils échappoient à sa paresse: ils étoient lus avidement, et les libraires, plus *spéculateurs* que *connoisseurs*, commandoient aux jeunes Auteurs, encore sans nom, *de leur faire du St. Evremond*. C'est ainsi qu'on a imprimé à Rouen,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0194
DFG

sous le nom de *St. Evremond*, *des Réflexions sur la Doctrine d'Epicure*, qui sont réellement de *Sarrazin*.

St. Evremond étoit philosophe dans la véritable acception de ce mot: le portrait de son caractère et de ses mœurs, peint par lui-même, est intéressant sous plus d'un rapport, et donne une idée assez exacte du tour d'esprit qui dominoit alors parmi les hommes éclairés du grand monde; on y trouvera en même tems un échantillon de son style.

"Je suis philosophe, mais également éloigné de l'impiété et de la superstition: mon goût pour la volupté n'est qu'un amour délicat du plaisir, car j'ai horreur de la débauche: dans ma vie privée, je n'ai jamais connu ni l'abondance, ni la détresse; je me suis trouvé placé dans cette médiocrité de toutes choses, dédaignée de ceux chez qui tout afflue, enviée de ceux à qui tout manque, et prisée seulement de celui qui place son bonheur dans l'exercice de la raison. Jeune, j'ai haï la profusion, convaincu qu'il faut ménager des ressources à une longue vie: vieux, je néglige l'économie, parce que ce n'est plus la peine de faire des provisions à la fin du voyage.

Je suis content de ce que la nature m'a donné, et je ne murmure point contre la fortune. Je ne m'occupe point à chercher dans les hommes des défauts à censurer; mais je me plais à leur trouver des ridicules qui me font rire: leurs folies m'amusent; j'aurois plus de plaisir encore à communiquer mes observations; mais la prudence me retient. La vie est trop courte pour lire tous les livres et pour donner tant à faire à notre *mémoire*, aux dépens de notre *jugement*. En fait d'étude, je m'attache plutôt aux écrits des *Moralistes* qui fortifient ma raison, qu'à ceux des *Erudits* qui étendroient seulement mes connoissances. Souvent aussi je cherche, dans des écrits pleins de finesse et de grâces, à me pénétrer du goût délicat de leurs auteurs: d'autres fois, je m'arrête à des écrivains gais et badins, et je fais prendre à mon esprit la teinte de leurs douces folies. Je passe ma vie à lire; et cependant, ce n'est pas mon occupation, c'est mon plaisir. Dans la religion, et dans l'amitié, deux mots finiront mon portrait. En amitié, je suis plus tendre qu'il ne conviendroit à un philosophe: dans la religion, simple comme un enfant, qui

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0196
DFG

croit plutôt qu'il ne juge. L'esprit de *justice* et de charité fait, plus que celui *de pénitence*, le fonds de ma *piété*; je mets mon entière confiance en Dieu, et j'attends tout de sa bonté; c'est dans le sein de sa *Providence* que je trouve mon repos et mon bonheur."

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0197
DFG

REMARQUES

sur une curieuse manière d'employer le verre.

On a écrit qu'au tems de Tibère, un homme s'étoit présenté devant cet Empereur, et lui avoit offert un vase de cristal d'un travail recherché en reliefs et en ornemens de demi-bosse; que l'Empereur admirant la beauté de cet ouvrage, l'artiste, pour donner la dernière idée de sa découverte et du prix qu'elle méritoit, jetta son vase à terre, et au grand étonnement de tous les spectateurs, le ramassa, non brisé en pièces, comme on s'y attendoit mais seulement *faussé*, comme s'il eût été de métal; que tirant alors un *marteau de bois* de sa poche, il redressa l'endroit bosselé, et rétablit la forme.

On ajoute, que le soupçonneux Tibère, par une suite de ses vues profondes qui atteignoient toujours le dernier terme, comprit à l'instant de quel danger étoit pour *l'autorité*, un secret, qui, en donnant au verre la solidité métallique, le rendoit susceptible d'un emploi *monétaire:* Il vit d'un coup-d'œil dans cette invention, ce que toute la philoso-

phie du dix-huitième siècle n'a pas calculé dans l'émission du *papier-monnoie, le déluge des signes multiplicables à l'infini.* Ainsi, rendant l'innocent Auteur comptable des conséquences dangereuses qu'il n'avoit pas même prévues, sa sombre politique fit disparoître *l'artiste* et l'invention.

Mais ce fait, qui ne se trouve rapporté ni dans *Tacite*, ni dans *Suétone*, que *Pline*, le Naturaliste, semble-même avoir ignoré, est resté parmi les traditions fabuleuses.

Voici pourtant un fait, plus curieux encore, quoique du même genre, qui pourroit exercer la sagacité de nos Physiciens et de nos Chimistes. C'est *Furetière* qui le rapporte, et qui cite, pour son garant, un de ses amis, *voyageur à Siam*, qui a vu lui-même le prodige qu'il décrit.

Dans une de ses maisons de plaisance, le Roi de Siam a un pavillon de jardin, d'une structure fort extraordinaire, et dont l'ameublement n'est pas moins digne d'admiration. Les sièges, les tables, les cabinets, &c., tout est de cristal. Les murailles, les

plafonds, les parquets sont composés de carreaux de cristal, d'un pouce d'épaisseur sur six pouces carrés, et tout cela est intimement uni par un ciment, transparent lui-même comme le verre, et absolument imperméable à la moindre humidité. Une seule porte donne entrée dans ce pavillon, et elle joint si exactement en se refermant, que comme le reste, elle ne donne aucun jour à l'eau, et la masse entière du bâtiment semble être fondue d'un seul jet comme une *caraffe*.

C'est un Architecte chinois, qui a exécuté cette singulière *fabrique*; et son usage est d'y trouver un agréable abri contre les chaleurs insupportables de ce climat brûlant. Le bâtiment est de vingt-huit pieds de long, sur soixante-dix de large; et il est placé au milieu d'un grand bassin revêtu de marbres de diverses couleurs. En un quart-d'heure, ce bassin est rempli d'eau. Desque le Roi et sa compagnie sont entrés, la porte se ferme, et sur le champ on y applique, sur les jointures, le mastic transparent et impénétrable: alors, on ouvre les écluses, l'eau arrive de toutes parts: elle monte, et submerge le pavillon, qui ne conserve au dessus des eaux que

l'extrémité de sa coupole: c'est l'issue réservée pour la communication de l'air.

On ne se fait point d'idée de la fraîcheur délicieuse répandue dans cette espèce de grotte enchantée; tandis qu'un soleil brûlant calcine la terre et que le souffle embrasé de l'air consume les animaux, et dessèche les plantes: c'est véritablement un lieu de féerie.

La Loubère, dans sa relation *de Siam*, ne parle point de cette espèce de pavillon magique: mais un voyageur peut n'avoir pas tout vu; et le témoignage de *Furetière* est d'un plus grand poids que le silence de *La Loubère*. Enfin la proposition, dans l'état où elle est, mérite d'être vérifiée et constatée. La fabrique des sièges, des tables et des autres meubles est sûrement un objet digne de l'attention des Physiciens, et nos Chimistes ne seroient pas indifférens à la découverte de ce ciment qui se durcit à l'instant, et acquiert la transparence du verre. C'est déjà à la *Chine* et au *Japon* que nous devons la découverte des différentes pâtes de porcelaine, que nous n'avons qu'imparfaitement

imitées; nous surpassons dans le dessin leurs ouvriers, mais nous n'avons pas encore ateint l'éclat de leurs couleurs et la finesse de leurs pâtes. L'orgueil européen est trop dédaigneux; il est possible qu'il nous reste encore quelque chose à apprendre de ces peuples que nous appelons barbares.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0202
DFG

LE RÉVEIL,

OUVRAGE PÉRIODIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE.

No. V.

Novembre 1798.

DE L'ÉTUDE ET DU GOÛT DES BELLES-LETTRES.

L'objet des Belles-Lettres est d'étendre, de perfectionner *l'esprit* et d'affiner la *sensibilité*: ainsi elles développent toutes les facultés de l'ame. En fixant l'attention sur une foule de sujets agréables, inapperçus jusqu'alors, elles forment le *goût* et le rendent plus sensible à tout ce qui a de *la beauté*, de la *grandeur* et *de l'harmonie*: *car le goût est un tact délicat de la sensibilité, appliquée aux choses d'agrément.* Cette disposition à recevoir, à rechercher des impressions agréables, répand sur les mœurs une aménité, une grâce facile, qui ôtent aux pas-

sions tout ce qu'elles ont de violence, et donnent à la raison toute la séduction du sentiment.

L'Histoire, la *Poësie* et *l'Eloquence* forment l'empire des *Belles-Lettres;* celles-ci sont sœurs des *Beaux-Arts*, et leur but semble être d'exprimer par la *parole*, comme les arts par *des figures* ou *des sons*, tout ce qu'il y a de touchant et d'agréable dans la vie. Moins sérieuses que la *Philosophie*, moins applicantes que les *Sciences-Exactes*, elles y préparent *l'intelligence* par la justesse et l'étendue qu'elles lui donnent; et comme elles n'ont rien d'abstrait ou de difficile, elles exercent l'esprit en l'amusant, et charment le cœur, en lui révélant tous les secrets de sa sensibilité.

L'étude *des Lettres*, en augmentant les combinaisons de la pensée, multiplie *les idées*, et avec elles les *sentimens:* voilà pourquoi les Instituteurs de toutes les nations en ont fait la base *de l'Education-publique*. Ils ont compris que rendre l'esprit attentif et le cœur sensible, c'étoit préparer l'ame aux plus grandes conceptions de l'intelligence et aux plus généreux efforts de la vertu. Ils ont observé que

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0204
DFG

toutes les grandes ames, comme par une vocation naturelle, se portoient avec ardeur vers l'amour des Lettres, et qu'au contraire l'éloignement, le dégoût, ou l'incapacité pour ces aimables études, étoient comme un signe de réprobation, imprimé par la nature à toutes les ames foibles et molles, qu'elle abandonne aux passions abjectes et aux sensations grossières de la multitude.

En effet, s'il y a quelques bonnes dispositions dans l'ame, comment ne se perfectionneroient-elles pas par la culture du goût? Beaucoup de bonnes qualités peuvent rester enfouies faute d'exercice, et bien des germes de vertu rester étouffés sous l'ignorance. Il y a plus d'hommes qui ne connoissent pas *le bien*, qu'il n'y en a qui veulent le mal: et le plus grand nombre n'est déterminé aux habitudes vicieuses, que quand l'éducation n'a pas mis en activité chez eux les principes moraux qui restent engourdis dans leur ame. *Un faux-jugement* de l'esprit n'est qu'un *jugement-incomplet;* suppléez les lumières qui manquent, et vous le rectifierez: une mauvaise action ne résulte le plus souvent que d'un calcul inexact des idées, et de l'éloignement où a

été laissée la *sensibilité*. L'effet du goût est de la mettre toujours en activité par le renouvellement continuel des scènes actives de la vie commune, et par les représentations animées, que lui fournissent *les Lettres* et *les Arts*, de tous les sentimens, de tous les intérêts, de toutes les passions de l'humanité. Ces émotions douces et bienveillantes, qui portent l'ame dans *les intérêts d'autrui*, avec un plaisir plus vif qu'elle n'en a senti dans *le sien-même*, y développent un sentiment de pureté, d'élévation et de bonté qui lui étoit inconnu; et quand elle se retrouve dans des occasions où son intérêt lui-même entre en balance, elle a acquis des contre-poids contre l'injustice et la dureté de *l'Egoïsme*: impartiale alors dans sa propre cause, elle juge le *vrai*, elle sent *le bien*; c'est *la vertu*.

Les *Belles-Lettres* ont un avantage sur les *Beaux-Arts*: ceux-ci remuent et échauffent notre cœur; mais ils ne nous y font trouver que ce qui y étoit, le sentiment, qui repose, quand il n'est pas éveillé par les idées. Les *Belles-Lettres* nous donnent ce qui nous manque, *les connoissances*, et les *lumières*; et par-là elles émeuvent tous les sentimens existans en

nous, et savent y créer ceux qui n'étoient pas encore développés. Les idées profondes, les grandes vues des Historiens, des Poëtes et des Orateurs portent une vive illumination dans l'esprit; les grands exemples frappent notre imagination; les sentimens naissent à la suite des idées qui les fécondent; et une lecture, qui ne sembloit promettre que du plaisir, a produit en nous la plus heureuse transformation: car la *vertu* n'est que *la sensibilité éclairée.*

Tels sont les avantages que produisent les *Belles-Lettres;* un bon esprit se sentira toujours de l'inclination pour elles. Elles conviennent à tous les âges, à toutes les situations de la vie, comme plaisir, comme secours, ou comme consolation. Il n'y a point d'occupation, si sérieuse et si importante qu'elle puisse être, qui remplisse tous les momens de la journée sans lacunes; il n'y a point de dissipation si absolue, qu'elle n'ait ses intervalles de repos; et il restera toujours bien des instans de fatigue ou d'ennui, si le goût des Lettres n'est comme le fonds de la vie, sur lequel viennent s'appliquer toutes les professions libérales de la société.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0207
DFG

Dans le dessein où nous sommes d'attirer nos lecteurs à cette délicate passion, qui réprime, adoucit, ou du moins dirige et embellit toutes les autres, il ne sera pas inutile de rassembler ici quelques réflexions sur la méthode de se former un goût sûr dans les lettres, et d'en conduire les études.

L'étude *des modèles* est plus utile que celle *des règles;* car ceux-ci impriment vivement par l'exemple, ce que les autres établissent à froid par des principes, qui échapperont bientôt si rien n'en fixe le souvenir. On peut avancer même, que les premières beautés des grands Ecrivains leur sont inspirées par la Nature, pour ainsi dire, à l'insçu des règles: le génie s'élance à la manière des comètes, et croise tous les systêmes, sans en avoir d'autre que le sien.

Il existe dans tous les hommes une certaine mesure de sensibilité, et chez ceux-mêmes en qui elle est le moins apparente, on peut assurer avec certitude, qu'elle n'est que restreinte et embarrassée par des causes qui sont étrangères au sujet que nous traitons; l'objet des *Belles-Lettres* est de recueillir cette étincelle *du feu céleste*, d'en favoriser et d'en

accroître le développement, en lui fournissant des alimens convenables à sa nature. C'est dans les ouvrages des plus grands Ecrivains, que nous trouvons *ces combustibles*, qui doivent embraser l'ame et y répandre, avec chaleur et clarté, l'amour de la *beauté*, de *la grandeur* et de *l'harmonie*.

Les hommes ont un goût naturel, et comme d'instinct, pour *le beau* et pour *le grand;* et *l'harmonie* a sur eux un effet physique irrésistible. Les grandes ames produisent, ou recherchent d'elles-mêmes ces principes d'émotion vives; les autres ne semblent pas même les soupçonner quand elles en sont éloignées; mais si quelque hazard les leur offre, elles s'y attachent avec transport; on diroit que, pour elles, les *connoître*, ce soit les *reconnoître*. Ainsi, les grands traits, *des maîtres dans l'art d'écrire*, frappent et saisissent l'ame d'abord d'une admiration involontaire et comme *organique;* à mesure que l'exercice et l'habitude les lui rendent plus familiers, elle raisonne ses sensations; elle s'explique ses sentimens; elle se rend compte de ses impressions; ce travail de la pensée étend son horizon, et avec lui le foyer des sentimens: le goût devient plus déli-

cat, comme le jugement plus fin et plus exquis: des beautés encore inapperçues se montrent à une nouvelle attention: ce n'est plus seulement les sentimens et les pensées qui frappent et attachent; mais encore les formes du langage, le choix et l'arrangement des expressions; enfin, rien n'échappe plus au goût exercé, jusqu' aux moindres parties de la contexture d'un ouvrage. Il est aisé de concevoir quel charme alors est attaché au goût des *Belles-Lettres*, et combien ces trésors de *sentimens* et de *réflexions* donnent de jouissances à l'ame dont la nature est *de sentir* et *de connoître*.

Mais dans les *Belles-Lettres*, ainsi que dans les *Beaux-Arts*, il y a un *faux-goût* qui peut surprendre les jeunes esprits, peu exercés encore, et contre lequel il est nécessairre de les prévenir. En général, le caractère du *beau* est d'être vrai et *naturel*:

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.
Art Poët.

Le mérite est dans la *pensée*; celui de *l'expression*, c'est d'être simple, clair, aisé: *la recherche*, *l'affecta-*

tion, le ton maniéré sont des indices de la stérilité de l'esprit et de la sécheresse du cœur: cest une *pantomime* grimacière, qui ne suppléera jamais le langage des passions.

Quand un Ecrivain s'entend bien lui-même, il se fait aisément entendre de son lecteur:

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Le desir de paroître neuf a égaré bien des Ecrivains; et en s'écartant des vrais modèles, dans une vaine prétention *d'originalité*, ils se sont éloignés du bon goût; c'est d'eux que *Boileau* disoit.

Ils croiroient s'avilir, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.

On est toujours assez *neuf*, quand on est *soi-même*; car la nature n'a pas fait *de doubles*.

C'est dans les compositions *des Anciens*, que nous trouverons le sentiment pur et délicat de la beauté dans tous les genres; et leurs écrits seront toujours

l'école du vrai goût. Rien n'est plus parfait, sous ce point de vue, que le traité de *l'Orateur* de *Cicéron*: c'est, avec son traité *des Loix*, ce qu'il a fait de plus *achevé;* le dialogue en est d'un style grâcieux, les caractères bien soutenus, et le plan général de l'ouvrage est exact et régulier. Personne en effet n'étoit plus digne, que ce grand-homme, de dicter les loix de l'éloquence. *L'institution de l'orateur de Quintilien* est encore un chef-d'œuvre de raison, de saine critique et de bon goût: il est personnellement un grand écrivain; et il a rassemblé dans cet ouvrage toutes les pensées, mûries par les anciens, *sur l'art de parler et d'écrire.*

Il n'y a point d'esprit qui puisse impunément se passer de culture; la nature n'a fait que des *sauvageons*; elle laisse à l'éducation le soin de *la taille* et *de la greffe.* Le talent et la vertu ne se développent point sans travail; ce sont les passions et les vices qui occupent naturellement les *friches* du cœur. Le mérite éminent des ouvrages des Anciens, ce qui doit les rendre le sujet particulier de nos études, c'est que chez eux toutes les compositions de l'esprit, comme toutes les institutions du gouvernement,

étoient tournées vers la perfection des mœurs. De la combinaison du climat, de la religion, des formes du gouvernement, du ton général de la société, il résultoit chez eux un tour d'esprit où dominoient essentiellement *l'imagination* et la *sensibilité:* tout ce qu'on appeloit *les hommes libres* n'avoient d'occupation que la Philosophie et les Arts. C'étoit un peuple *de gens de goût:* la recherche de la vérité étoit leur étude: son application au bien-public étoit leur objet. A quelque âge que ce fût, les premiers personnages de la Grèce alloient écouter *les Philosophes*; et à Rome, il n'y avoit point de citoyen aisé qui n'eût *un Philosophe Grec* dans sa maison. Leurs jeux, leurs spectacles étoient des institutions politiques; leurs sociétés étoient des conférences d'esprit et de goût. Ils vivoient en présence les uns des autres, et comme sous la censure publique; l'honneur de servir l'état étoit le prix des services; *les chefs* laissoient pour héritage la gloire de leur vie; l'éclat seul de leur réputation les avoit portés aux emplois; le talent et la vertu étoient quelque chose alors pour la fortune: voilà la cause de cette flamme du génie qui brille dans tous leurs ouvrages, et de ce sentiment profond de *moralité* qui ne les quitte

jamais; c'est donc particulièrement dans les écrits des Anciens que nous trouvons la délicatesse du goût, l'élégance des formes et toutes les beautés qui naissent de l'imagination et de la sensibilité.

Mais c'est particulièrement dans leurs historiens que ce caractère se développe de la manière la plus intéressante pour nous. Peintres, Poëtes, Orateurs et Philosophes, ils déploient, dans leurs magiques tableaux, toutes les richesses du génie. Ils excellent dans les descriptions; ils mettent en scène leurs personnages de la manière la plus touchante; les caractères sont saisis avec une vérité qui nous frappe, même à la distance où nous sommes; le choix des circonstances, les détails les plus fins et les moins communs sont fixés avec art, et achèvent l'expression du sentiment qu'ils veulent rendre. Et quelles touchantes leçons ils nous donnent de toutes les vertus publiques et privées! Les mœurs gagnent autant que le goût dans la lecture de ces grands Ecrivains. Comme chez eux la morale est toujours en action, et liée aux événemens-mêmes qui en forment les exemples: elle se présente sans affectation, et s'établit sans obstacles dans des cœurs préparés par l'impression historique. On ne peut donc trop

recommander à ceux qui desirent de former leur goût, ou de le cultiver, de s'attacher à la lecture des anciens historiens.

De toutes les parties des *Belles-Lettres*, l'histoire est la plus généralement utile; elle est la seule qui convienne à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les professions, à toutes les situations de la vie. La manière, dont les anciens écrivoient l'histoire, lui donne tout l'agrément des romans, et toute l'utilité des traités de morale; l'esprit, le cœur, la raison sont également satisfaits dans leurs ouvrages: Voyez dans *Thucydides* la relation de la peste d'Athènes, le siège de Platée, le sédition de Corcyre, la défaite des Athéniens en Sicile, etc.; et la Cyropédie de *Xénophon*, sa retraite des *dix-mille;* y a-t-il aucun roman qui ait autant de mouvement et d'intérêt?

Je me propose de développer davantage le mérite de chacun de ces grands-maîtres en particulier; mais je crois qu'il convient d'abord de donner une idée générale de l'Histoire, et de la manière différente dont elle a été traitée par les *Anciens*, et par les *Modernes*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0215
DFG

DU CARACTÈRE DE L'HISTOIRE CHEZ LES ANCIENS, ET CHEZ LES MODERNES.

L'Histoire est le premier genre de composition qui ait occupé l'esprit-humain. Sous la forme de tradition, elle a précédé l'écriture; et fut sans doute un des principaux motifs qui dirigèrent l'industrie vers cette invention. Dans l'état sauvage, le loisir, l'isolement, et la rareté-même des impressions nouvelles, portent naturellement l'homme à réfléchir plus profondément le petit nombre de ses idées: elles sont toutes prises de la nature, et de lui-même. Ainsi, libre de la foule de nos distractions, de la multitude et de la variété de nos intérêts, des illusions de nos desirs et de nos espérances, le sentiment, de lui-même moins dissipé, moins partagé, se concentre et se fortifie dans un petit nombre d'idées et d'émotions. Tout est mesure et période dans la nature. Témoin de ses phénomènes habituels, l'esprit, dégagé du présent, dut se porter avec inquiétude vers le passé, avec souci vers l'avenir. Le

desir de perpétuer la mémoire d'événemens remarquables, d'echapper soi-même à l'oubli, cette image effrayante du néant, fit d'abord imaginer aux hommes ces monumens grossiers, qui ont été les premiers renseignemens de l'Histoire; et les chants de guerre des sauvages furent les premières *Chroniques*.

L'Histoire resta long-tems sous cette forme, dont on peut considérer les poëmes *d'Homère* comme le dernier et le plus parfait modèle. A mesure que la société se poliça, les relations historiques prirent un langage plus naturel; elles quittèrent le ton de l'inspiration, le chant et la mesure de la poësie; mais elles conservèrent encore long-tems le goût du merveilleux, et l'habitude des fictions poëtiques. Les Anciens historiens semblent n'avoir eu pour objet que de plaire, d'étonner de flatter les passions, sans porter de lumières dans les esprits. *Hérodote* et *Diodore* de *Sicile* sont pleins de fables; et leurs histoires aujourd'hui sont plus curieuses, comme faisant époque dans l'art, qu'utiles à apporter quelques connoissances solides: il y a peu de faits qu'on en puisse tirer sans le soumettre à l'examen d'une critique sévère. A peine y trouve-t-on quelques

réflexions isolées, et d'une moralité peu étendue; aucune vue générale. C'est un art moderne que l'application de la Philosophie à l'Histoire et cette manière, en décrivant les grands événemens, de rechercher leurs principes les plus éloignés, de développer leurs causes et toute la série des influences. C'est cependant sous ce point de vue seul, que l'Histoire est intéressante et utile.

A mesure que les sociétés se sont perfectionnées, et que les arts de la civilisation se sont développés et accrus, le goût s'est épuré, les historiens se sont dégagés de l'ésprit des fables, mais sans s'élever au dessus du simple récit des faits: telle est la manière qu'ont employée constamment les plus grands Auteurs de la Grèce et de Rome. Ils représentent les grands événemens, mais sans développer les causes qui les ont amenés; nous ne connoissons point par eux la nature et les variations des gouvernemens, les changemens survenus dans les loix, le progrès ou l'altération des mœurs et des usages, les méthodes de perfection apportées dans les arts, et leurs époques: ils semblent avoir regardé tous ces détails comme étrangers à l'Histoire.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0218
DFG

L'esprit des Anciens n'étoit point tourné à l'observation; ils mettoient tout leur art à frapper l'imagination et à émouvoir le cœur. Quand l'Histoire a quitté le ton poëtique et fabuleux, elle a pris celui de la morale sans s'élever jusqu' à la politique: c'est sur-tout dans *Tacite* et dans *Salluste*, que nous aurons occasion de remarquer ce système de composition. Ils peignent les situations avec intérêt; ils dessinent les caractères avec vigueur; ils développent les passions avec finesse et sagacité: comme épisodes, dans une histoire générale, leurs tableaux sont de la plus grande sublimité.

Aussi, pour être plus touchans par un intérêt voisin, et plus exacts par une information précise, ils établissent toujours la scène dans leur tems-même, ou dans une époque peu éloignée: souvent, ils ont été acteurs eux-mêmes dans les grands événemens qu'ils racontent, comme *Thucydides*, *Xénophon* et *César*. *Tacite* proteste de sa sincérité, comme n'ayant point vécu sous les règnes qu'il va peindre: "dépourvu d'intérêt, dit-il, j'écrirai sans passion: — "*Galba Othon, Vitellius*, ne me sont connus, ni par

"leurs bienfaits, ni par leurs injures." (1) Mais il vivoit dans un tems si voisin de cette époque, et il étoit tellement lié, par tous ses entours, avec tous ceux qui avoient le plus familièrement approché ces Princes, qu'il peut passer pour un témoin oculaire.

Tite-Live, en prenant un champ plus étendu, puisqu'il commence son histoire à la fondation de Rome, a été contraint de recueillir les anciennes traditions et les opinions populaires: aussi, rien n'est plus équivoque que tout ce qu'il raconte des quatre premiers siècles. Mais il n'en conserve pas moins, dans tout le reste, un caractère oratoire et pittoresque qui distingue particulièrement les anciens Historiens.

Chez nous, l'Histoire est devenue une *science;* chez les Anciens, elle étoit un *art:* ils en faisoient une sorte *de Poëme-Epique* en prose, et ils l'assujettissoient aux mêmes règles. Ils choisissoient un sujet intéressant par lui-même; ils en arrangeoient et

(1) Sine irâ et studio, quorum causas procul habeo — Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuria cogniti. *Préfat ad Annal. et ad Hist.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0220
DFG

en distribuoient les scènes avec beaucoup d'art; ils plaçoient avec goût et intelligence des descriptions brillantes; ils dessinoient fortement les caractères: et comme leur esprit étoit particulièrement tourné vers la *philosophie des mœurs*, ils en saisissoient avec finesse les moindres détails et les exprimoient toujours heureusement, avec énergie, ou avec grâce. J'aurai occasion de développer les preuves de ce que j'avance ici, quand je parlerai de la *manière* de chaque auteur, et que j'en produirai des exemples. Cette ordonnance pittoresque de leurs tableaux, qui avoient pour objet de toucher la sensibilité et de frapper l'imagination, se fait sur-tout remarquer dans ces magnifiques discours qu'ils prêtent à leurs personnages: tel étoit le secret de leurs compositions; et ils pensoient que c'étoit-là le sublime de l'Histoire. En effet, dans l'art de peindre les passions, d'émouvoir la sensibilité, de frapper l'imagination, les Anciens ont une excellence qu'il seroit difficile d'atteindre, qu'il est impossible de surpasser.

C'étoit tellement-là leurs principes, que nous les trouvons posés en règle dans les écrits de *Denys*

d'Halycarnasse, critique exact et judicieux: "que "celui qui se propose d'écrire l'Histoire, dit-il, "choisisse un sujet frappant et agréable, tel enfin, "par sa nature, je ne dis pas seulement qu'il touche, "mais qu'il bouleverse l'ame du lecteur par le mélange des plus douces et des plus vives émotions, et il blâmoit *Thucydides* d'avoir pris pour son sujet *la guerre du Pélopônèse*, parce que, dit-il, c'étoit une époque triste et peu honorable, dont il falloit se *garder le secret* devant la postérité.

C'est ici sur-tout que se fait sentir la différence notable qui distingue l'esprit des anciens peuples, de celui des nations modernes. Dans les loix, dans les arts, dans les sciences, dans la philosophie-même et dans la religion, c'étoit l'imagination et la sensibilité qui dominoient chez les anciens: le climat, les formes publiques de la société, l'isolement de chaque petit état, qui laissoit à chacun comme un esprit de famille, furent les causes naturelles de cette tournure d'esprit chez les Grecs: dans les circonstances-mêmes, où, les jugeant à distance, nous les accusons d'inhumanité pour des actes publics qui répugnent à notre froide raison; il se trouve que

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0222
DFG

l'arrêt, barbare à nos yeux, n'a été dicté que par une sensibilité ou exagérée, ou égarée dans les préjugés. Je n'en citerai que deux exemples. *Aulu-Gelle* raconte qu'un moineau, poursuivi par un épervier, vint se jetter dans le sein d'un enfant: celui-ci l'en retire et l'étouffe entre ses mains. Il fut mis en justice et condamné par *l'Aréopage*. L'hospitalité violée, même envers un animal, leur parut un forfait, et ils regardèrent comme une ame atroce et née pour le crime, celle qui, dans l'âge de l'innocence et de la tendresse, avoit été capable d'une inhumanité froide et sans passion. On lit dans *Plutarque* qu'après une victoire éclatante, les Athéniens mirent en jugement leurs Généraux, et les condamnèrent à mort, pour avoir poursuivi l'ennemi et complété sa déroute, au mépris des derniers devoirs qu'ils avoient négligé de rendre à ceux qui étoient morts dans le combat. Cette rigueur excessive a sa raison dans la religion et la sensibilité: chez les Anciens, les morts avoient quelque chose de sacré, et ils attachoient aux rites de la sépulture une grande influence sur l'état des ames dans l'autre vie: ainsi ces Capitaines furent jugés comme coupables de sacrilége et de barbarie.

Quoique les mêmes causes naturelles ayent agi avec moins d'énergie chez les Romains, elles y existoient cependant; et l'éducation, qui étoit toute grecque, a achevé de les rapprocher de leurs maîtres. Ainsi, c'est avec raison que nous les réunissons tous sous ce nom commun, *les Anciens*, parcequ'en effet, à quelques nuances près, c'étoit la même religion, les mêmes loix, les mêmes mœurs, la même tournure d'esprit.

La barbarie, qui couvrit l'Europe à la chûte de l'Empire Romain, plongea le monde dans huit siècles de ténèbres. C'est le chaos qui se débrouille, et une nouvelle création qui en sort. Jusqu'au quinzième siècle, l'humanité, dans l'enfance, ne semble que balbutier et chanceler. C'est à cette époque que se prononce le caractère des nouvelles nations, et qu'on peut tirer cette ligne de démarcation, qui sépare et distingue, d'une manière si frappante, *les Anciens* et *les Modernes*.

Le caractère des Anciens étoit l'imagination, la sensibilité, et ce qui doit en résulter nécessairement, l'exaltation de toutes les vertus morales, noyées

dans les erreurs, les préjugés et la superstition. Le caractère des nations modernes c'est l'expérience, l'observation, la mesure et le calcul des idées, les spéculations de l'intérêt, et les vues générales qui l'éclairent. Nous avons la *science* et *l'habileté;* les Anciens avoient le *génie* et la *vertu:* poursuivons ce rapprochement dans l'objet qui nous occupe ici.

La vanité nationale circonscrivoit l'esprit des Grecs dans leur propre territoire; ils appeloient *Barbares* tout ce qui n'avoit pas le goût, les mœurs et le langage de la Grèce. Les traditions fabuleuses de leur origine se perdoient dans la *Mythologie*, et ils enveloppoient dans le même mépris *l'Egypte*, leur ancien berceau, qu'ils affectoient de méconnoître, et tout l'Orient qui leur étoit représenté par les *Perses*, vaincus et repoussés par eux dans l'Asie: ainsi, ils n'avoient point *d'Histoire Ancienne.* Ils manquoient donc de cette grande masse de faits qui sont les élémens de toutes comparaisons, et la source des résultats généraux. Les intérêts publics étoient bornés au moment présent, et débattus dans les assemblées du peuple par les Orateurs; les Historiens ne se proposoient pour vues politiques, que de

flatter l'orgueil national, ou la vanité de quelques familles, et pour but moral, que de mettre en scène quelque grand caractère et de produire, sous une forme dramatique, les plus belles maximes de leurs Philosophes. C'étoit les mœurs particulières qu'ils cherchoient à perfectionner; et, ce qui fait le charme de cet art touchant de manier les passions, c'est que le lecteur ému sent que c'est de lui, et à lui que l'Auteur parle (1). Mais les progrès successifs des mœurs, des loix, des arts et des sciences, et les effets qui en résultent pour la société, objets de l'étude des Modernes, ne fixèrent point l'attention des Anciens.

Il est vrai aussi que la marche de l'esprit-humain dans les inventions, qui chez nous est vive et accélérée, étoit chez eux lente et presqu'imperceptible. Les arts méchaniques, exercés seulement par les esclaves, avoient peu d'encouragement et d'activité: la vie retirée des femmes donnoit peu de mouvement aux modes, aux objets de luxe, d'imagination et de

(1) — — — — — — — — mutato nomine de te Fabula narratur. *Horat.*

caprice. Les Philosophes, les Orateurs, les Artistes et tout ce qu'on appeloit les *hommes libres*, ne s'occupoient que d'idées spéculatives qui avoient *les mœurs* pour objet; et *la Politique-Générale* étoit une science inconnue.

Ajoutez à toutes ces considérations, qu'il n'y avoit alors aucune communication de *peuple* à *peuple*; ce qui, de toutes les circonstances, est la plus favorable sans doute pour donner des idées générales à un écrivain. Ainsi, tout concouroit à renfermer les historiens Grecs, dans la science morale de la vie *privée*.

L'orgueil romain, plus fier que la vanité grecque, ne voulut pas plus de rivaux que d'ancêtres; il ne laissa autour de lui que des esclaves, et posa la fondation de Rome, comme *Ere* générale de la création des choses. Pendant plusieurs siècles, il ne connut ni la philosophie, ni les arts; sa science fut la guerre; et quand enfin les richesses de l'Asie et les dépouilles de la Grèce eurent introduit dans Rome le luxe, l'esprit, le goût et les talens; ils ornèrent et embellirent le caractère de la bonne compagnie; ils décorèrent les palais des grands; ils ne se naturalisèrent

jamais dans le peuple, et furent toujours à Rome des productions exotiques.

Mais le sort des arts est de soumettre la force-même: les études grecques subjuguèrent lentement les vainqueurs de l'Univers; et les premiers hommes d'état ensuite qui parurent sur la scène du monde, furent les plus beaux-esprits, et les plus éclairés. *L'heureux Sylla* dut une partie de sa *fortune* à ses qualités brillantes, qui lui donnoient tant d'avantages sur la grossièreté de *Marius* son rival.

Tous les talens, qui s'élevèrent dans Rome, prirent pour modèles les formes grecques, et les Historiens en particulier adoptèrent le même tour d'esprit, et le même genre de composition que les Grecs. Les circonstances assez semblables ne leur permettoient pas un horizon plus étendu. Rome couvroit le monde entier; il n'y avoit ni comparaisons à faire, ni résultats à tirer.

Mais au quinzième siècle, un nouvel ordre de choses s'étoit établi, et l'Europe se présentoit sous une forme neuve et imposante. De grandes Monar-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0228
DFG

chies se balançant, s'observant avec l'œil de la jalousie et l'inquiétude de l'émulation, la partageoient en diverses nations à peu près égales en puissance, mais différentes de mœurs, de langage, de loix et de caractères. La diversité des intérêts et des vues avoit fait naître *l'art des Négociations*: ce n'étoit plus un système unique et oppressif de gouvernement qui pesoit sur le monde: quatre grands hommes occupoient les quatre premiers trônes de l'univers (1). Les talens et les forces se tenoient en balance; et il restoit à considérer les ressources que chacun pouvoit tirer de la population, des finances, du commerce, des formes administratives, de l'industrie, de la culture, du caractère et des mœurs de ses provinces. C'est alors que la politique devint une science profonde et compliquée, digne d'être l'étude des Princes et de leurs conseils (2).

---

(1) Le Pape Léon X. Charles-Quint, François premier, et Henri VIII.

(2) On abuse étrangement des mots, et c'est ce qui perd les *langues vivantes*: le mot *Politique* signifie *la science du Gouvernement et des intérêts des nations*. C'est donc la connoissance *des principes*, non celle

Mais la scène étant ainsi comme préparée par le travail de huit siècles, il se fit tout-à-coup une explosion générale de l'esprit-humain, dont les effets étoient alors incalculables. *Luther*, l'Imprimerie, l'Amérique, la Boussole, et la Poudre à canon parurent presque à la fois. Le génie de *Bacon* avoit précédé ces cinq événemens réunis, dont chacun devoit faire époque dans l'Histoire de l'humanité. Il avoit détruit la philosophie spéculative des Anciens, et établi en sa place *le doute*, *l'observation* et *l'expérience* comme bases d'une nouvelle philosophie: c'est donc *Bacon* qui a posé la barrière entre le monde ancien et le moderne.

Ce nouveau cours ouvert aux idées auroit fait seul une révolution générale dans les esprits; mais la commotion, produite par les nouvelles découvertes, imprima aux pensées une rapidité de mouvement qui a plus accumulé d'événemens dans ces trois derniers siècles, que toute la durée précédente du monde

---

des nouvelles. On peut être au courant de celles-ci, et ne se pas douter des autres et réciproquement. Cependant, il n'est pas rare de voir des gens qui prennent la *gazette* pour de la politique.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0230
DFG

n'en peut offrir. Toutes les passions s'éveillèrent à la voix de l'intérêt; les idées de commerce, de navigation, de fabriques, d'échange, embrâsèrent toutes les têtes. Les sciences exactes ne furent plus dirigées que vers des applications usuelles; les dogmes de la religion furent soumis au doute; les loix de la morale fléchirent devant celles de la politique. Au calme, à la tranquillité, à *l'Equanimité*, à l'esprit méditatif des Anciens, succédèrent la turbulence, l'activité, l'inquiétude intéressée des Modernes. L'Histoire alors put accumuler un grand nombre de faits et de comparaisons. Les hommes de génie des diverses nations, placés dans des circonstances différentes, saisirent aussi les objets sous différens points de vue, et cette diversité d'observations accrut les richesses de l'esprit-humain. Le résultat ultérieur de toutes ces combinaisons fut de donner à l'Histoire un esprit général d'observation et de critique qui fut tout-à-fait inconnu aux Anciens.

L'expérience de plus de trois mille ans fit remarquer la marche uniforme des révolutions: on vit avec surprise que l'élévation, le développement et la chûte des Empires ont aussi des loix certaines et

déterminées, dont on rechercha les principes. On reconnut que les Nations ont, comme les individus, leurs périodes successifs d'existence, et que toute la sagesse humaine, l'habileté des premiers hommes d'état, n'ont rien à opposer à ce poids des siècles. Il n'est pas douteux que cette vue générale étoit hors de la portée des Anciens; c'étoit un coup-d'œil profond réservé aux Modernes, dont le jugement d'ailleurs étoit perfectionné par les nouvelles méthodes apportées dans la philosophie. Ainsi, le but de l'Histoire aujourd'hui est de rechercher attentivement les causes du progrès, de la prospérité et de la chûte des empires: ce n'est plus la morale privée qu'elle se propose, c'est les grands points de vue de la politique. Elle ne se contente pas de rapporter seulement et de décrire les événemens remarquables, de mettre en scène les différens personnages et de peindre leurs caractères et leurs mœurs; elle recherche les causes les plus éloignées de ces événemens, et en développe la suite et les conséquences. Elle nous montre l'homme s'avançant lentement dans la civilisation; la naissance et les progrès des arts et des sciences; les changemens successifs survenus dans les loix et les formes de gouvernement; et les mœurs

simples des premiers siècles parvenant par degrès jusqu'à l'extrême raffinement des derniers âges. Ce ne sont pas des tableaux isolés offerts à la curiosité du lecteur, mais des sujets-mêmes de la peinture générale de l'état social dans chaque nation.

Cet art de lier ainsi la Philosophie à l'Histoire est tout-à-fait moderne, et presque né de nos jours: c'est *Montesquieu*, qui en donna le premier modèle dans ses *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*. *Voltaire* ensuite écrivit son *Essai sur l'esprit et les mœurs des nations depuis Charlemagne*. L'ouvrage de *Montesquieu* est plein de vues profondes, et de grands apperçus philosophiques. Il fait regretter que l'Auteur affecte trop de précision et de brièveté. Quant à *Voltaire*, le ton épigrammatique, et l'esprit de parti qu'il a porté dans l'histoire, rendent son ouvrage plus dangereux qu' agréable, par les fausses notions qu'il donne sur les objets les plus importans. Cette partie de l'Histoire reste à traiter.

Pour l'Histoire Romaine elle est maintenant dans son plus grand jour: *Fergusson* et *Gibbon* ont traité avec le plus grands succès tout ce qui regarde la *République* et *l'Empire Romain*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0233
DFG

L'Histoire des nations modernes n'a pas autant fixé l'attention des écrivains. Malgré le grand nombre de ceux qui s'en sont occupés, on peut dire que l'Histoire de France est encore à faire: *Mézerai* vieillit et est insuffisant; son style est dur et désagréable; il n'a pu saisir ces grandes vues générales, qui n'étoient pas l'esprit de son tems, et ses successeurs n'ont pas mis à profit les modèles qu'ils en avoient sous les yeux.

L'Angleterre est plus heureuse; elle a trouvé, dans M. *Hume*, un historien parfait. Il trace avec assurance les causes et les progrès des loix, du gouvernement, des arts et des mœurs de son pays. La nation anglaise, par des causes qui lui sont personnelles, semble faite pour exceller par dessus toutes les autres, dans le genre de l'Histoire: nous lui devons la connoissance parfaite de la Grèce, de Rome, de cette importante époque de *Charles-Quint* et *de l'Amérique*. Ses historiens n'ont point eu de modèles dans l'Antiquité, et tandis que *Robertson*, *Gibbon*, *Fergusson*, *Hume* et *Gillies* se présenteront eux-mêmes comme modèles à la postérité, le Chevalier John *Dalrymple* prendra place dans l'estime publique

à côté de *Tacite* pour ce tableau vif et touchant qu'il nous a donné de l'époque historique la plus intéressante du dernier siècle. (1)

---

(1) Memoirs of Great Britain and Ireland &c. by *Sir John Dalrymple*, Bart.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0235
DFG

DES AVANTAGES

à retirer de l'esprit moral et religieux dans lequel est écrite l'Histoire Romaine de TITE-LIVE.

Hoc illud est præcipue in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illustri posita monumento intueri: inde *tibi* tuæque Reipublicae quod imitere, capias; inde, fœdum inceptu, fœdum exitu, quod vites.

Tit. liv. in Præmio.

Ce que la connoissance de l'Histoire a d'utile et d'avantageux par dessus tout, c'est qu'on y trouve, comme inscrits dans d'illustres monumens, tous les enseignemens moraux réduits en exemples. Là, pour *la vie privée*, comme pour *la politique*, vous apprenez ce que vous devez faire: là, en voyant le vice flétri dans ses projets, flétri dans ses actions, vous apprenez à le fuir.

Parmi tous les Historiens de *l'Antiquité* qui ont fixé l'admiration des siècles suivans, il n'en est point qui

tienne un rang plus distingué que *Tite-Live:* ses écrits, justement appréciés, ont passé d'âge en âge à l'estime publique, et ils la conserveront sans doute tant qu'il restera parmi les hommes quelqu' amour de la *vertu*, quelque goût pour l'éloquence pure et sans affectation.

Le style de *Tite-Live* est clair, abondant et facile; en général sa *manière* a quelque chose de dégagé et de libre, mêlé pourtant de force et de dignité. Une heureuse variété règne harmonieusement dans ses tours de phrase, sans la moindre apparence de travail et d'effort; il donne à son expression une grâce et une beauté qui ne se démentent jamais dans tout le cours de l'ouvrage; et on peut dire de lui avec justice qu'il charme toujours l'oreille en éclairant l'intelligence.

Il s'est trouvé quelques critiques qui ont prétendu que la première *Décade* étoit, pour le style, fort inférieure aux suivantes: mais comme ils n'ont pu appuyer leur opinion d'aucunes preuves, elle ne mérite pas qu'on s'arrête à la réfuter. Il est vrai cependant que le sujet des dix premiers livres ne porte ni autant

d'agrément, ni autant d'intérêt que le reste de l'ouvrage. En effet, l'Histoire d'un peuple *à demi-barbare*, dont les mœurs sont rudes et grossières, et qui prend pour la *liberté* les excès de la licence, ne peut fixer l'attention du lecteur avec le même plaisir, ni lui offrir des points de vue aussi utiles, aussi importans, que les périodes qui suivent, où l'on voit se déployer les sentimens les plus généreux, fondés sur la sagesse de l'ordre public, et sur une liberté, modifiée par les lumières de la raison et l'autorité des loix.

Je ne m'arrêterai point à défendre *Tite-Live* des reproches *de superstition* et de *partialité* que quelques autres lui ont faits: sur ce dernier point, c'est *Tacite* lui-même qui se déclare son apologiste, car dans le discours qu'il prête à *Cremutius-Cordus*, il lui fait dire, en parlant de notre Historien: . . . . . "Cet "Ecrivain remarquable, sur-tout par son éloquence, "et sa *fidélité* dans l'histoire" (1). Une autorité, telle que celle de *Tacite*, qu'on ne peut soupçonner d'adu-

(1) Eloquentiæ, ac fidei præclarus imprimis.
Tacit. Annal.

lation, doit l'emporter sans doute sur toute autre opinion qui s'élèveroit contre elle.

Quant à l'autre imputation, rien, selon moi, n'est plus injuste; et il seroit aisé de justifier *Tite-Live* par la simple citation de quelques passages mêmes de ses écrits; je n'en rapporterai que deux. "Cet "hyver, dit-il, on vit dans Rome, ou dans les "environs, un grand nombre de prodiges, ou "plutôt, comme il arrive d'ordinaire *quand les esprits* "*sont une fois montés à la superstition*, on en fit "courir *de faux bruits*, qui furent avidement recueillis "par la *crédulité*" (1). Dans un autre endroit, il dit encore: "à *Cumes*, (tant il est vrai *qu'un fausse idée* "*de la Religion* peut mêler la toute-puissance des "Dieux *aux contes les plus ridicules*), on publia que "dans le Temple *de Jupiter*, des rats avoient rongé "des matières d'or" (2). Ceux qui font un tort à

(1) Romæ, aut circa urbem, multa eâ hyeme prodigia facta, aut (quod evenire solet, *motis semel in Religionem* animis) multa nunciata *et temere* credita sunt. Historiarum Lib. II. Cap. 62.

(2) Cumis (adeo minimis etiam rebus *prava Religio* inserit Deos) mures, in æde Jovis, aurum rosisse. Ibid. Lib. XXVII. Cap. 23.

Tite-Live d'avoir parlé trop souvent *de signes* et de *prodiges*, ne font pas attention sans doute, que dans les premiers âges de la République, le goût du merveilleux étoit l'esprit dominant chez les Romains; que c'étoit un des traits les plus caractéristiques de leurs mœurs, que personne n'a mieux connu que *Tite-Live;* et qu' enfin cette exactitude-même à rapporter les opinions ridicules qui ont eu du crédit dans leur tems, est une preuve évidente de sa bonne foi et de sa sincérité dans l'Histoire.

Mon dessein, dans cet essai, est de faire voir les avantages que, sous le point de vue *moral* et *religieux*, on peut tirer d'une étude attentive de l'Histoire de *Tite-Live*.

Le véritable but de toute Histoire sans doute, c'est d'instruire; et il n'y en a point qui remplisse mieux cet objet que celle de *Tite-Live*. Aucune ne contient de plus admirables leçons sur la conduite commune de la vie, et n'imprime plus fortement dans l'ame la pratique des vertus sociales. Nul Historien n'enseigne mieux la profonde vénération qui est due à l'Etre-suprême, et la ferme opinion

de sa toute-puissance et de sa bonté: aucun n'établit mieux la *nécessité de la religion*, sans laquelle une nation ne peut conserver long-tems sa splendeur ou sa prospérité. Les Romains eux-mêmes sont la preuve de cette importante vérité; ils en sont une preuve évidente. Tant que leurs mœurs eurent pour base les principes religieux, elles restèrent pures et sans altération. C'est alors qu'ils étoient invincibles! Mais quand *l'athéisme*, sous le nom de *Philosophie*, se fut emparé de tous les esprits, le mépris de la religion prit la place des principes, l'effronterie, la licence et la corruption devinrent générales, et les malheureux Romains, tombés dans l'avilissement et la dégradation de tous les vices, restèrent une proie sans défense pour quelques citoyens ambitieux, qui établirent audacieusement leur propre grandeur sur les ruines de la patrie.

Pénétré de l'essentielle importance de la religion, *Tite-Live* fait de fréquens efforts dans le cours de son ouvrage pour en imprimer vivement le sentiment dans l'ame de ses lecteurs; et il réprouve, avec l'expression la plus sévère, tout ce qui tient de l'impiété. En parlant, au dixième livre

de ce jeune-homme, qui vient rendre compte au consul Papirius que les auspices *ont été pris à faux*, il dit: "un jeune homme, né avant l'établis-"sement de cette doctrine, qui enseigne à mépriser "les Dieux" &c. (1) Dans un autre endroit, après avoir raconté comment les *Tribuns* s'efforcèrent d'engager le peuple à éluder le serment militaire qu'il avoit juré, il fait cette observation: "Mais alors on n'étoit pas encore infecté de ce "mépris des Dieux, qui règne aujourd'hui dans le "monde; chacun ne se permettoit point une inter-"prétation arbitraire de son serment; et ne se "faisoit point des loix à sa guise: mais on "regardoit comme un devoir de soumettre ses "mœurs à la règle commune" (2). Il attribue tous les succès des Romains à leur respect pour

(1) Juvenis, ante doctrinam Deos spernentem, natus. — Historiar. Lib. X. Cap. 40.

(2) Sed nundum hæc, quæ nunc tenet sæculum, negligentia Deûm venerat; nec interpretando sibi quisque jusjurandum, et leges aptas faciebat, sed suos potius mores ad ea accommodabat. — Ibid. Lib. III. Cap. 20.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0242
DFG

les Dieux, et leurs revers à la négligence qui prévalut ensuite. "Considérez en effet, dit-il, dans "le cours de ces années, la suite de leurs pros"périté et de leurs désastres; vous reconnoî"trez que tout fut pour eux succès et avantages, "quand ils marchèrent à la suite des Dieux; et des"qu'ils les méprisèrent, tout leur tourna en malheurs "et en pertes" (1). Et dans le discours de *Scipion-Nasica*, il fait voir combien la possession de la vertu et le sentiment de l'approbation des Dieux sont des biens au dessus des plus grands honneurs et des premières dignités de la fortune: "il regardoit comme "devant suffire à l'illustration de sa vie entière, la "gloire de ce jour seul, où il avoit été déclaré par "le Sénat Romain, le *plus homme de bien* de la Ré"publique, et le plus digne d'être envoyé au devant "de la *Mère des Dieux*: sans les honneurs du con"sulat, sans les ornemens du triomphe; ce titre "sera assez pour consacrer à la postérité l'image de

(1) Intuemini enim horum deinceps annorum, vel secundas res vel adversas, invenietis omnia prospere evenisse sequentibus deos; adversa spernentibus. . . . Ib. Lib. V. Cap. 51.

"*P. Scipion-Nasica*" (1). Sublime sentiment de la vertu! . . . . . Comme toutes les vanités de l'opinion se dissipent et s'évanouissent devant lui!

Ce n'est pas seulement à cet article, si important, si nécessaire, *la Religion*, que *Tite-Live* s'efforce d'attacher son lecteur: il ne laisse échapper aucune occasion de le remplir, de l'animer du plus ardent *amour de la Patrie;* il lui met sans cesse sous les yeux les plus brillans exemples *du Patriotisme*, le plus *pur* et le plus désintéressé. Avec quelles expressions enflammées il célèbre le dévouement *de Décius* . . . . . Malheur à l'ame glacée qui peut lire ce touchant tableau tel qu'il est sorti de la plume éloquente de *Tite-Live*, sans sentir dans son cœur les tressaillemens de l'admiration et de l'enthousiasme!

---

(1) Sibi gloriæ in omnem vitam illo die satis quœsitum esse, quo *se virum optimum* judicatum ad accipiendam *Matrem Idœam* misisset Senatus. Hoc titulo, etsi nec *Consulatus*, nec *Triumphus* adjicitur, satis honestam honoratamque P. Scipionis Nasicœ imaginem fore. — Historiar. Lib. XXXVI. Cap. 40.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0244
DFG

Quand la République eut été réduite aux dernières extrêmités par les victoires consécutives *d'Annibal*, et que ses finances étoient dans un épuisement total, les plus riches citoyens se mirent en avant de toute leur fortune pour soutenir le crédit chancelant de l'état. Comme *Tite-Live* se plaît à rapporter les détails de ce noble sacrifice! et avec quel retour de sensibilité il observe: "telles étoient les mœurs de "ce tems, et le tendre amour de la Patrie qui réunis- "soit tous les ordres de l'état dans un intérêt com- "mun! Et comme ces contributions volontaires "furent *servies* avec autant de fidélité qu'elles avoient "été *soumissionnées* avec grandeur-d'ame, les dépenses "publiques, alimentées par la plus pure générosité, "ne parurent pas plus gênées, que dans les tems "heureux, où elles étoient fournies par un trésor "opulent" (1).

En général, le caractère des anciens Romains doit exciter en nous une haute admiration; mais il

---

(1) Hi mores, eaque caritas patriæ per omnes ordines, velut tenore uno, pertinebat: Quemadmodum conducta omnia magno animo sunt, sic summa fide præbita, nec secus quam si ex opulento ærario, ut quondam alerentur. — Histor. Lib. XXIII. Cap. 47.

ne se montre jamais plus grand que dans cette circonstance critique dont nous parlons, où menacés d'une ruine absolue, les Romains déployèrent une fermeté inflexible contre les plus rudes coups de la fortune, les repoussèrent par leur opiniâtreté, et vinrent à bout de renverser tous ses efforts.

Et quel maître de morale que *Tite-Live*. Nous apprenons aussi de lui combien peu nous devons nous enfler de la prospérité, ou mettre notre confiance dans cette fortune inconstante, dont les capricieuses faveurs sont suivies souvent des plus tristes revers: et il nous exhorte en même tems à nous roidir contre l'adversité, et à ne pas céder facilement à ses orages. "C'est pourquoi, dit-il, il ne convient "à personne, dans les circonstances heureuses, de "prendre des mesures hautes et violentes, sur la foi "de sa fortune actuelle, car qui sait le matin, ce "qu'apportera le soir? Le caractère du grand-homme "est de rester toujours le même; immobile au vent "de la faveur publique, insensible aux coups de "l'adversité. (1) Et il appuye cette maxime par les

(1) Ideo in secundis rebus, nil quemquam superbe ac violenter consulere decet, nec præsenti credere for-

deux exemples opposés *de Persée*, Roi de Macédoine et *de Paul-Emile* son vainqueur. Le premier, que la prospérité avoit enflé d'insolence, ne put supporter la mauvaise fortune; et par des larmes honteuses, par un lâche oubli de lui-même, il ne se rendit que vil et méprisable même à ses ennemis; le second, au contraire, au comble des succès, conserva la plus constante égalité d'ame, et comme au moment même de son triomphe, il vint à perdre deux de ses fils, il supporta son malheur avec une magnanimité romaine, se consolant par la pensée du bonheur et de la gloire de sa patrie . . . . . "et le "sentiment douloureux de cette calamité de ma "maison, disparoît à la vue de la fortune publique, "et de la prospérité de mon pays" (1).

En un mot, *Tite-Live* nous enseigne profondément à reconnoître et à estimer ces vertus et ces grandes qualités utiles au maintien et au bonheur de

---

tunæ, cum quid vesper ferat, incertum sit. Is demum vir erit, cujus animum nec prospera flatu suo efferet, nec adversa infringet. Histor. Lib. XLV. Cap. 8.

(1) — — — — — — sed hanc cladem domûs meæ vestra felicitas et secunda fortuna publica consolantur. Historiar. Lib. XLV. Cap. 41.

la société, comme à fuir avec horreur les vices et les actions criminelles qui attentent de quelque manière que ce soit à la tranquillité publique. Dans le caractère de *Scipion l'Africain*, il nous présente en action le modèle de toutes les qualités grandes et aimables de la vertu: *la piété-filiale*, *la modération*, *le courage*, *la tempérance*, *l'affabilité*, *l'humanité*: et dans l'histoire de *Massinissa* et de *Sophonisbe*, il nous fait voir à quels cruels dangers, à quelles conséquences fatales nous nous exposons nous-mêmes, quand nous nous précipitons tête baissée à travers les orages des passions vicieuses. Tel est le discours qu'en cette rencontre, il suppose tenu à *Massinissa* par *Scipion*: "Ce n'est pas, non, croyez moi, ce "n'est pas contre les armes de nos ennemis que nous "devons, à notre âge, nous précautionner le plus; "mais contre ces passions, qui nous entourent et "nous pressent de toutes parts; celui qui les a "vaincues et enchaînées par la *tempérance*, est plus "digne d'honneur et a remporté un plus beau triom- "phe que nous par notre victoire sur *Syphax*" (1).

(1) Non est, non (mihi crede) tantum ab hostibus armatis, ætati nostræ periculum, quantum ab circumfusis

Tite-Live nous relève de cette *fausse honte* que nous attachons à une pauvreté *honorable*, et nous fait observer, qu' échappant aux regards *de l'envie*, elle devient la condition la plus heureuse. "Un état "médiocre reste intact à l'envie qui ne s'attache qu'à "ce qui brille" (1). Il nous avertit de garder soigneusement *la pureté* de notre réputation et *l'intégrité* de notre parole, une fois donnée; puisque la moindre altération dans l'une, ou dans l'autre, est d'une conséquence incalculable. "Car les plus petites atteintes "portées à *l'estime* et à *la confiance* causent des "dommages qu'on ne sauroit jamais apprécier" (2). Il nous recommande la modération dans l'emploi de l'autorité: "plus le pouvoir est étendu et plus il "convient d'en modifier l'usage" (3)

---

undique voluptatibus. Qui eas *suâ temperantiâ* frænavit ac domuit, multo majus decus, majorem que victoriam sibi peperit, quam nos Syphace victo habemus. — Historiar. Lib. XXX. Cap. 14.

(1) Intacta invidiæ *media* sunt, ad summa ferme tendit. Ibid. Lib. XLV. Cap. 25.

(2) Nam *famæ* quidem, ac fidei damna majora esse quam quae possent. Ibid. Lib. III. Cap. 72.

(3) Quo plus potestis, eo moderatius imperio uti debetis. Ibid. Lib. XXXIV. Cap. 34.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0249
DFG

Il nous rappelle les devoirs de la reconnoissance, et nous fait voir les pernicieux effets de l'ingratitude: "nous devons conserver religieusement la mémoire "du bienfait, et nous garder de paroître ingrats et "indignes de tout secours des Dieux et des hom- "mes." (1) Il veut que notre amitié soit constante, et nos inimitiés passagères: "les haines doivent "s'éteindre, c'est à l'amitié seule qu'il convient d'être "immortelle" (2).

Je me flatte maintenant d'avoir développé tous les avantages qu'on peut retirer de la lecture de *Tite-Live*, pour perfectionner en soi les sentimens de la morale et de la religion. C'est, à mon sens, un auteur qu'on ne sauroit trop mettre entre les mains de la jeunesse. Elle ne peut avoir un maître plus vertueux et plus aimable. Ses préceptes et ses maximes perdent toute apparence sévère du ton dogma-

---

(1) Beneficium quoque acceptum colamus oportet, ne ingrati, atque omni ope divinâ humanâque indigni videamur. Histor. Lib. VII. Cap. 30.

(2) Amicitias immortales, inimicitias mortales debere esse. Ibid. Lib. XL. Cap. 56

tique parce qu'elles sont si adroitement mêlées dans le tissu même de l'Histoire, qu'elles semblent en être nées: ainsi elles s'insinueront insensiblement dans leur cœur et y laisseront une impression profonde et durable. Ils acquerront de plus dans cette lecture un goût délicat pour le beau langage et une connoissance fine de ce talent des descriptions, qui est une des qualités de *Tite-Live*, par lesquelles il a excellé parmi tous les Historiens anciens ou modernes.

Il ne me reste plus, pour terminer cet essai, qu'à rappeller ici le témoignage du plus célèbre critique de l'Antiquité, qui en est aussi un des Ecrivains les plus élégans! "Qu'*Hérodote* souffre sans "indignation que nous lui comparions *Tite-Live* et "pour sa douceur facile dans les narrations, et par "sa remarquable fidélité dans les faits, autant "que par son énergique éloquence dans les discours oratoires, où il n'a point de rivaux. Il réussit éga- "lement bien dans la peinture des événemens et dans "les portraits des personnages; il a particulièrement "un tel art à rendre les passions, et sur-tout celles "qui tiennent aux plus douces affections du cœur;

"que c'est trop peu dire que de le mettre à la tête de "tous les Historiens" (1).

J. M—e.

---

(1) Nec indignetur sibi Herodotus, æquari Titum Livium, cum in narrando miræ jucunditatis clarissimique candoris, tum in concionibus, supra, quam enarrari potest, eloquentem; ita dicuntur omnia, cum rebus, tum personis accommodata; sed affectus quidem, præcipue eos qui sunt dulciores, ut parcissime dicam, nemo Historicorum commendavit magis.

Quintilianus. Libro X. Cap. I.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0252
DFG

ESSAI

sur l'Esprit et le caractère des Athéniens.

Les Grecs étoient un peuple si fin dans ses idées, si recherché dans ses goûts, ses mœurs et ses habitudes, qu'il regardoit comme rude et grossier ce qui s'éloignoit le moins du monde de sa délicatesse, et traitoit de *Barbares* toutes les autres nations de la terre: Mais Athènes, par dessus toutes leurs cités, étoit la métropole des arts et du goût. C'étoit-là que fleurissoient par excellence les Poëtes, les Artistes et les Orateurs: un concours fortuit de circonstances avoit produit chez elle les premiers modèles dans tous les genres de composition; et l'habitude de l'imitation avoit donné à ses citoyens un tact exquis, et une facilité presque naturelle (1). Périclès, dont

(1) Les Thébains passoient à Athènes pour un peuple stupide: ils ont pourtant figuré noblement dans les guerres de la Grèce, à côté des Lacédémoniens et des Athéniens; il paroit que cette opinion s'étoit conservée du tems d'Horace, car il dit de *Démocrite*, né à *Abdère* dans le territoire de *Thèbes*:

Democriti exemplaria monstrant
Summos posse viros et magna exempla daturos,
Vervecum in patriâ crassoque sub aere nasci.

Horat.

on a comparé l'éloquence aux foudres et aux éclairs, ne dominoit que par le génie: ses rares talens, qui le mirent à la tête de la nation, achevèrent de le rendre si difficile, qu'elle ne souffroit rien qui ne fût pur, élégant et fini; un orateur n'abordoit la tribune qu'avec timidité devant ce peuple inquiet et raffiné, qui ne prêtoit qu'à regret ses pouvoirs et étoit toujours prêt à s'en ressaisir.

Ce peuple, plus que tout autre, donna quelquefois son estime, rarement sa confiance, et jamais son affection: ses grands-hommes lui furent toujours suspects.

La tyrannie de *Pysistrates* fit sur l'esprit des Athéniens une impression profonde, qui se marqua par l'établissement *de l'Ostracisme*. La loi alors révéla le secret *du cœur-humain*, en prononçant hardiment, au nom de tous, ce dont chacun en particulier auroit rougi: *Si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.* Telle étoit la formule de la loi, et l'homme, convaincu par sa gloire et ses services, d'être coupable de grands talens, étoit banni pour dix années (1). Un peuple, si délicat dans ses sen-

---

Nous voyons, par les ouvrages de *Démocrite*, qu'un grand-homme peut naître sous un air épais et dans le pays des moutons.

(1) Cet esprit jaloux est tellement propre aux hommes, et il leur est si impossible de ne le pas manifester,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0254
DFG

timens, quand il avoit le loisir de les réfléchir, ne pouvoit tarder à être honteux de cette disposition qui flétrissoit les législateurs. *L'Ostracisme*, exercé dans toute sa rigueur contre *le Juste Aristides*, étoit déjà bien modifié au tems *d'Alcibiades* et fut enfin aboli. Mais il resta toujours, dans le cœur de la multitude, un fonds de jalousie soupçonneuse contre les vertus et les qualités éminentes; et le peuple, qui ne sent son pouvoir que par ses excès, fit souvent éprouver à ses capitaines et à ses orateurs la cruelle injustice de ses passions; et la *Démagogie* ne fut pas moins fréquemment fatale aux chefs des Athéniens, que le *Vizirat* aux Ministres orientaux.

Ils avoient poussé la méfiance jusqu'à interdire sévèrement les grands mouvemens oratoires, l'usage fréquent des *tropes* et *des figures*, et toutes ces finesses de l'art, qu'ils regardoient comme des prestiges de l'éloquence propres à surprendre leur imagination et à entraîner leur jugement; de-là vient cette marche serrée et méthodique qu'on trouve à leurs orateurs, de qui on sembleroit devoir attendre une

---

quand ils ont l'autorité, que dans les petites *démocraties* de la Suisse, on retrouve *l'Ostracisme* sous une autre forme. Quand un particulier est trop riche aux yeux de sa *Commune*, il est appellé en justice sans autre délit, et condamné à une amende arbitraire, qui s'élève au quart, au tiers, ou à la moitié de ses biens. Voy. William Coxe. Lettres sur la Suisse.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0255
DFG

sorte d'exaltation *grecque* et de désordre *Pindarique*. Le peuple délibéroit en masse: il étoit impatient, versatile, se portant rapidement aux extrêmes opposés, et souvent par une commotion soudaine et inattendue; il étoit difficile à l'orateur, retenu comme nous l'avons dit, de prévoir où se porteroit le cours des passions mutinées, et d'estimer jusqu'à quel point il pourroit les allumer et les conduire.

Une main levée en l'air, ou un cri jetté à propos par quelque factieux, devenoit le signal d'un avis à ouvrir, ou d'une détermination à prendre; une faction se groupoit; l'esprit de parti entraînoit les uns, l'enthousiasme enlevoit les autres; et ce peuple abusé se croyoit souverain, quand la liberté même étoit opprimée par la liberté.

Cependant, comme il arrive toujours que ceux qui ont abusé le plus insolemment du pouvoir, sont aussi ceux qui, après en être déchus, montrent le plus de bassesse et de lâcheté; les Athéniens qui, dans les beaux jours de la Grèce, avoient été les plus altiers des républicains, furent les plus vils des esclaves sous les Successeurs *d'Alexandre* et ensuite sous le gouvernement Romain.

Un fonds d'orgueil astucieux et timide étoit l'esprit de ce peuple foible et vain; il n'agissoit que par caprice et par saillies, et l'héroïsme, qui étoit habituel et de principe à *Sparte*, ne se trouva jamais

à *Athènes* que par boutades et par enthousiasme. Ses orateurs furent contraints de plier leur génie à ce caractère: ils paroissoient respecter la sagesse du peuple, au moment-même où ils redoutoient sa furie, et ils ne relevoient ses erreurs qu'en le flattant sur leurs motifs. Personne ne posséda mieux que *Démosthènes* cette adresse politique, et ne sçut manier avec plus de finesse ces esprits inquiets et ombrageux.

Malgré ces vices de l'esprit-public, l'empire des circonstances l'emporta, et le sol d'Athènes fut toujours fécond en grands-hommes: mais ils n'eurent jamais beaucoup d'empire dans les affaires, et leur gloire personnelle ne doit influer en rien sur l'idée que la postérité doit se faire de leur nation.

Les loix somptuaires *de Solon* avoient réduit la dépense des tables à la plus économe frugalité: elles ne permettoient que le pain, les légumes et les assaisonnemens les plus communs; mais dès la 8ème Olympiade, le commerce énorme des Athéniens avoit versé dans leur pays d'immenses richesses, et le luxe de l'Asie reflua dans les mœurs grecques, orné des grâces du goût et de l'élégance *attiques*. On se mit à boire à la glace les vins de Chypre; les poissons des mers éloignées, les oiseaux d'autres climats furent apportés à grands fraix, et la science de préparer les festins devint un art, comme celle d'y con-

verser et d'y plaire. Dans l'hyver-même, les salles à manger des gens riches étoient embaumées par des touffes de fleurs entretenues dans des vases; et les parfuns de l'orient s'exhâloient dans des cassolettes précieuses. Des joueurs de flûte, des bouffons, des danseuses et *des mimes* excitoient toutes les voluptés de l'esprit et de l'imagination, tandis que des *parasites*, flatteurs de profession, entretenoient la vanité du maître et ajoutoient aux délices, les enchantemens de l'amour-propre. La volupté réduite en systême, et les talens de l'esprit poussés à l'excès, étoient devenus une science, dont les courtisanes et les sophistes tenoient école. La recherche et la délicatesse étoient descendues graduellement jusques aux dernières classes du peuple; et ceux-mêmes qui n'avoient pas les moyens des jouissances en avoient le sentiment et le goût; le théâtre et la tribune affinoient tous les esprits; et ce tact si fin, généralement répandu dans toutes les conditions, formoit proprement ce qu'on a nommé *l'Atticisme*.

L'Histoire en a conservé entr'autres un curieux exemple. *Philippe* de Macédoine, vainqueur de ce peuple aimable et corrompu, voulant lui plaire, même en l'enchaînant, fit aux Athéniens un don de cinq mille mesures de froment; et ajoutant à cette magnificence une coquetterie de l'esprit, digne de son caractère et de ses talens, il se plut à leurs annoncer lui-

même son bienfait dans une harangue publique à la manière de leurs orateurs. Mais, comme il parloit avec véhémence, il lui échappa une légère faute de langage, sur quoi un homme du peuple fit un grand éclat de rire: le Roi, saisissant la circonstance avec un sentiment juste et fin: "Athéniens, ajouta t-il, "j'ai donné à votre ville cinq mille mesures de fro- "ment comme marque de ma bienveillance: j'en "donne cinq mille de plus, pour la justesse de votre "critique."

ANECDOTE

curieuse sur l'Histoire de Suède.

Il est bien extraordinaire que ni *Puffendorff*, dans *son Histoire*, ni l'abbé de *Vertot* dans ses *Révolutions de Suède*, en parlant de la manière dont *Sigismond*, Roi de Suède, perdit sa couronne vers le commencement du dix-septième siècle, n'ayent rien dit de la cause véritable qui occasionna cet événement. On la trouve curieusement détaillée dans un mémoire particulier du Duc *de Rohan*, qui n'a pas été fort répandu. On

ne peut que donner confiance à un tel Ecrivain, homme d'Etat, homme de guerre, qui étoit parfaitement instruit des affaires de son tems et qui, chef du *parti protestant* en France, conduisit si habilement la guerre de la Valteline, qu'il se rendit redoutable à *Louis* XIII et au Cardinal *de Richelieu*. *Puffendorff* semble avoir ignoré cette anecdote, et si l'Abbé *de Vertot* en a eu connoissance, il n'a peut-être pas osé la révéler par cette timide circonspection qui nuit tant aux intérêts de l'Histoire.

Le Roi de Suède *Sigismond*, ayant été élu à la couronne de Pologne, prit l'engagement solennel avec les états de Suède de résider parmi eux au moins une année, sur cinq. Mais les affaires de Pologne l'ayant entraîné dans des guerres presque continuelles avec les *Turcs*, les *Moscovites* et les *Tartares*, il se vit obligé, malgré son serment, d'être quinze années entières absent de la Suède. Cependant, comme il sentoit le préjudice qu'apportoit à la Suède l'éloignement de son souverain, il se laissa persuader par quelques *Jésuites*, qui avoient de l'empire sur son esprit, de former un *Conseil de Régence*, composé de quarante sujets de *leur Compagnie*, et de confier à ce corps toute l'administration des affaires. Il fit connoître cette résolution aux Etats, par un *Edit* accompagné *de Lettres-Patentes*.

Pendant que ce conseil de Régence étoit encore à *Dantzick*, attendant un vent favorable pour se rendre à *Stockholm*, le Roi envoya ordre de recevoir ce tribunal suprême avec les mêmes honneurs que lui-même et de le regarder en tout comme investi de la plénitude de son autorité. A la lecture de ces ordres, les Etats prirent publiquement la résolution de recevoir les *Régens* avec la plus solennelle magnificence; mais, par un arrêté secret, les Prélats, les Seigneurs et à leur tête le Prince *Charles*, oncle du Roi, convinrent unanimement de ne point se soumettre à l'autorité de ces Régens étrangers, qui prétendoient se saisir de l'administration des affaires au préjudice de tous les grands du Royaume. Ce fut alors qu'un Archevêque se levant, prononça tout haut: "Puisque *Sigismond* dédaigne d'être notre "Roi, il ne nous convient plus de le regarder en "cette qualité; et nous sommes dès ce moment "même déliés du serment de fidélité. Le trône est "vacant, car le Roi a abdiqué de fait, en faveur des "*Jésuites:* mais ces successeurs étrangers ne sont "point reçus, ils ne sont point en possession, et dans "cet interrègne entre la *Résignation* et *l'Usurpation*, je "vous relève du serment que vous aviez fait *au Roi* "comme *sujets.*" Quand il eut fini, le Prince de *Bothnie* s'adressant au Prince *Charles*, oncle du Roi: "Je ne dois désormais, lui dit-il, reconnoître

"d'autre Roi que vous; et je pense que c'est pour "vous un devoir de nous recevoir sous votre obéis- "sance et de vous mettre à notre tête pour repous- "ser ces ennemis de l'Etat." Tous les autres suivirent cet exemple; et le Prince *Charles* fut universellement reconnu pour le souverain légitime.

On résolut de garder le secret sur tout ce qui venoit de se passer, jusqu'au moment favorable à l'exécution. Il ne fut question que des cérémonies qui auroient lieu à *l'entrée* et à *l'installation* des Régens. Ils montoient un grand *Gallion*, qui étoit à l'ancre à deux lieues *de Stockholm*, en attendant la nuit: moment choisi pour rendre leur entrée plus solennelle par les feux de joie et les illuminations. A l'entrée de la nuit, sous prétexte d'aller au devant d'eux par honneur, le Prince *Charles* avec vingt-cinq ou trente bâtimens de guerre se présenta à leur rencontre, et enveloppant le *Gallion* par le développement de sa flottille, il le salua de toutes parts de *salves à boulet*, qui bientôt le criblèrent et le firent couler bas. La nuit, le bruit, la fumée couvroient le véritable état des choses, qui n'étoit connu que des agens nécessaires; et le peuple de Stockholm, trompé par les apparences prenoit pour les

signaux d'une fête, les indices bruyans de cette secrette exécution.

Le Prince *Charles* rentra triomphant dans le port, aux acclamations de la multitude, qui ne savoit pas à quoi elle applaudissoit: il se rendit à la Cathédrale, où le *Te Deum* fut chanté en actions de grâces solennelles; et le reste de la nuit se passa en réjouissances, qui n'avoient pas été préparées pour cet objet: mais le peuple, toujours avide de sensations et curieux de nouveautés, ne vit qu'une fête et se réjouit sans se douter de la révolution.

Le lendemain, les *Jésuites* de la ville, instruits de ce qui s'étoit passé, voulurent causer des mouvemens populaires: ils affichèrent des placards séditieux et déclarèrent le Prince *Charles* excommunié: mais le nouveau Roi les chassa tous de ses états, et embrassa publiquement *le Luthéranisme*.

Le Roi *Sigismond* voulut reprendre à main-armée la couronne de Suède. Il commença contre le Roi *Charles*, en 1604, une guerre qui ne dura que deux ans. Rappellé en Pologne par les incursions des *Tartares*, des *Moscovites* et des *Cosaques*, il se vit contraint d'abandonner tous ses droits sur ce Royaume.

ANECDOTE

sur le rétablissement de Charles II

Personne n'ignore que ce fut au Général *Monk*, depuis *Lord Duc d'Albermale*, que le Roi *Charles II* dut son rétablissement sur le thrône d'Angleterre: mais ce qui est presque généralement ignoré, c'est que cet événement fut beaucoup retardé, et auroit pu manquer entièrement par un défant de précaution qu'il étoit presque impossible de prévoir.

Les débris du parlement, qu'on avoit nommé par ridicule le *Croupion*, tenoient les restes d'une autorité chancelante et qu'ils sentoient prête à leur échapper. *Cromwell* n'étoit plus, et le génie du gouvernement avoit disparu avec lui; on s'entoit que tout tendoit au retour de l'ordre; et ceux qui avoient le plus d'intérêt à s'y opposer, n'avoient pas la force de de l'empêcher. *Monk* étoit le personnage le plus éclatant dans la circonstance; mais son génie n'étoit pas en mésure de son ambition. Il n'en auroit pas tiré, comme *Cromwell*, les moyens de se saisir du premier rang et de le conserver. Il le sentit, et eut la sagesse de se dire la vérité: ainsi préférant l'honneur solide d'être le restaurateur de la monarchie, à la gloire incertaine de perpétuer le crime heureux, il

ne songea plus qu'à favoriser le rétablissement de *Charles II.*

Il amusoit par des promesses trompeuses les inquiétudes du *Croupion* et traitoit secrètement avec l'Ambassadeur de France, des moyens de s'assurer de l'armée pour faire le mouvement général qui devoit renverser le parti séditieux: Mazarin promettoit toute l'assistance du Roi. Le *rendez-vous* pris pour une nuit où le dernier plan devoit être arrêté à l'hôtel de *Monk*, Madame *Monk*, qui voyoit un concours de démarches dont l'objet ne lui étoit pas connu, voulut s'en assurer et prit si bien ses mesures, qu'elle se cacha de manière à tout entendre: il se trouvoit qu'elle n'étoit pas pleinement dans les intérêts de son mari; ainsi desqu'elle sut le fil de la conjuration, elle expédia promptement son frere *Clarges* vers le chevalier *A A*, pour l'informer de tout ce qui étoit venu à sa connoissance: celui-ci attendoit le message avec impartience, car elle l'avoit prévenu de la conférence et des soins qu'elle prendroit pour être instruite.

Aussitôt *Sir A A* fit convoquer le conseil d'Etat dont il étoit membre, et y dénonça la trahison de *Monk*. Le Général protesta de sa fidélité à ses principes et renouvella toutes les promesses qu'il avoit déjà faites. On en savoit assez pour n'y plus croire,

mais on manquoit de preuves pour le convaincre: *Monk* offroit de satisfaire le Conseil sur tous les points, et il étoit plus instant d'infirmer sa puissance que sa bonne-foi. *Sir A A* lui dit que s'il étoit sincère, il devoit en faire preuve et révoquer à l'instant toutes les *commissions* des officiers de son armée et expédier les *brevets* de remplacement; que tout cela devoit se faire sur le *Bureau et séance-tenante*. *Monk* ne put refuser son consentement; toutes les révocations et nominations nouvelles furent expédiées à l'heure-même et l'esprit de l'armée fut changé en un moment. Le Chevalier *Edouard Hartley*, membre du conseil et qui se trouvoit là présent, fut nommé gouverneur de *Dunkerque* à la place du chevalier *William Lockart*, et l'Ambassadeur de France fut rapellé à son grand regret.

Telle fut le fruit de l'infidélité de Madame *Monk*, ce ne fut qu'avec bien du tems et des peines, que cette intrigue fut renouée et conduite à son heureux succès, avec plus de précaution ou plus de bonheur.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0266
DFG

LE RÉVEIL,

OUVRAGE PÉRIODIQUE, MORAL ET LITTÉRAIRE.

No. VI.

Décembre 1798.

DU MÉRITE

des Anciens Historiens comme Peintres et comme Orateurs.

Hérodote (1) est le plus Ancien des Historiens: on l'a appellé *le Père de l'Histoire*, parcequ'en effet il est le premier qui lui ait donné une forme régulière, et qui l'ait écrite dans un style libre et continu: avant lui, il n'y avoit que des espèces de chroniques en vers. Comme *Homère*, il s'instruisit par de longs

(1) Il y a un excellente traduction française de cet historien *par M. Larcher*, avec des notes savantes et très-curieuses.

voyages et de pénibles navigations: il vit par lui-même les pays qu'il vouloit décrire, les nations et les mœurs qu'il vouloit peindre, et rapporta les trésors d'observations qu'il a consignés dans ses ouvrages. Personne n'étoit plus en état qu' *Hérodote* d'exécuter l'entreprise qu'il avoit conçue: savant, à la manière de son tems, homme d'état et versé dans la pratique des affaires, il réunissoit tous les moyens de la méditation et de l'expérience. Il tenoit un rang distingué dans sa patrie, et fut un des chefs du parti qui chassa le tyran *Lygdamus*, usurpateur de l'autorité souveraine.

Hérodote a un style plein, et abondant; sa manière est large et majestueuse: on l'a comparé à *Tite-Live* pour l'élégance, la grâce et la facilité. Sa diction a du nombre et de l'harmonie; on lui a reproché le goût du *merveilleux*; c'est le défaut de son tems: et les mœurs qu'il avoit à peindre sont tellement éloignées des nôtres, qu'elles semblent avoir déjà quelque chose de fabuleux. Cependant, c'est de lui seul que nous pouvons prendre des connoissances sur les plus anciennes nations.

Le style de *Thucydides* est tellement serré et concis, que chaque mot porte un sens complet, et

chaque phrase apporte une pensée nouvelle. Cette multitude d'idées étonne le lecteur, qu'elle tient dans un exercice continuel de sa réflexion; et ce travail, né seulement de l'abondance du génie de l'auteur, lui donne au premier aspect un certain air d'obscurité; mais il règne un tel enchaînement dans la suite de ses pensées, et elles sont exprimées dans un choix de mots, si heureux par leur justesse, si bien enchassés pour l'harmonie, qu'on ne sait si c'est le charme de l'expression qui fait valoir le sens, ou si c'est le sens qui a créé une expression si propre à l'énoncer. Malgré cette énergique précision, son style a une grandeur et une noblesse, assorties à la dignité de son sujet.

Il est, après *Hérodote*, dans l'ordre des tems, le premier qui débarrassa *l'Histoire* du ton et des formes de la *poësie*, pour la rédiger en style soutenu de narration et la rendre d'un agrément et d'une moralité également utiles au lecteur; c'est ce qu'on remarque sur-tout dans ses récits de bataille: il ne se borne pas à raconter simplement les événemens généraux du combat; il entre dans le détail des mouvemens et des manœuvres des troupes, il parle en témoin oculaire. On voit qu'il est *homme*

du métier. Au milieu de ces développemens techniques, si peu favorables au style, toujours précis, toujours harmonieux, il conserve la justesse et la vérité de son expression; et les mots semblent venir tomber d'eux-mêmes dans le moule qui les attend.

Voilà ce que les Grecs ont produit de plus parfait dans le genre de l'Histoire. On a comparé à ces deux grands écrivains *Tite-Live* et *Salluste*, et il est assez vraisemblable que ces derniers les avoient choisis pour modèles.

Comme *Thucydides*, *Salluste* est concis, nerveux et profond: comme lui aussi il a été chargé du reproche d'obscurité. C'est l'injustice qu'on fait communément aux écrivains qui ont cette manière serrée: la vérité cependant c'est que *Salluste* est parfaitement clair, exact et précis: mais comme tout est expressif chez lui, il n'y a rien à perdre; il nécessite l'attention. Le choix des expressions est tel, et la coupe de ses phrases si heureuse, qu'on ne sauroit en altérer le tour, ou en changer les mots, sans nuire au sens du discours. On a dit que sa précision étoit étudiée: sans-doute la perfection coûte du travail: il est vraisemblable

qu'il a cherché à se faire une manière qui réunît la plus grande brièveté à la plus extrême clarté; et que toutes les fois qu'il a trouvé un mot inutile au développement de sa pensée, il l'a supprimé; comme il n'est pas douteux qu'il n'en a sacrifié aucun qu'il crût propre à fixer le sens, ou la couleur. La diffusion est souvent plus obscure que la brièveté; la pensée se noye dans les mots, et quoique, dans la main des grands maîtres, une *manière large* soit aussi un beau genre, il est certain que quand on sait réunir la précision à la clarté, la pensée a plus de trait.

Salluste est tout esprit et toute ame: et cependant son style a de la noblesse et de la gravité: sa manière d'employer *les vieux mots* est pleine de goût: ce n'est point par affectation, mais parcequ'il trouve, à ceux qu'il conserve, plus de justesse ou d'énergie. La hardiesse de ses métaphores est une de ses plus grandes beautés: il les choisit avec beaucoup de jugement et leur imprime la force de son génie. Il a le coloris de *Rubens* et toute la force de *Michel-Ange*. Ce ne sont point chez lui de vaines fleurs d'éloquence: il les employe en *maître* comme *monogrammes*, en signe d'abbréviation, et jette une figure

vive et animée, quand un autre auroit usé d'une longue périphrase sans énergie et sans beauté. Ainsi *Salluste*, pur et sans reproche, restera le plus précis et le plus exact des Historiens Romains.

C'est sur-tout, dans *l'art de peindre*, que les Anciens excelloient et dans celui d'animer leurs personnages par les discours les plus éloquens, et les plus propres aux circonstances. Ce profond jugement qu'ils avoient, cette connoissance si fine des hommes, et cette étude des mœurs à laquelle ils étoient sans cesse attachés, leur donnoient à cet égard de grands avantages; et ils trouvoient dans leur imagination et leur sensibilité toutes les ressources des passions pour les faire naître, ou les animer dans le lecteur.

Pour rendre mes observations plus sensibles, je joindrai ici un exemple de chaque historien, dont je parle, dans le genre oratoire, dans celui du portrait, et dans la manière de peindre les grands tableaux. Je choisis dans *Salluste* le tableau des mœurs des Romains, le Discours *d'Adherbal* et le portrait de *Catilina*. Comme je n'ai pas moins à cœur de faire connoître leur *style*, que le *caractère* même de leurs pensées, je me suis attaché à conserver soigneusement leurs formes. C'eût été une longueur inutile

que de transcrire le texte en *notes:* ceux qui voudront comparer la traduction, consulteront les originaux.

Tableau des mœurs de Rome: (1)

"Ainsi, dans la ville comme au camp, les mœurs étoient en vigueur, la concorde extrême, l'intérêt personnel sans force. Le juste et l'honnête se trouvoient écrits dans le cœur de chacun, comme dans la loi. C'est avec l'ennemi qu'on étoit en rivalité et en guerre; les citoyens ne disputoient entre eux que de vertus. Magnifiques dans le culte des Dieux, économes dans leurs maisons, fidèles en amitié, ils ne connoissoient que deux moyens pour maintenir la République et eux-mêmes; l'audace à la guerre et la justice dans la paix. En preuve, il me suffira d'observer que dans la guerre, on en a plus vus de punis pour avoir osé combattre contre l'ordre du Général, ou ne s'être retirés de la charge qu'après avoir été rapellés cinq fois, que pour avoir fui du combat, ou avoir abandonné leur poste. Et dans

(1) *Sallust. in Catilinam. Cap. IX.*

la paix, c'étoit plutôt par des bienfaits que par la crainte, qu'ils maintenoient l'autorité, et ils aimoient mieux pardonner une injure que la venger."

"Mais quand la République, par le travail et la vertu, fut montée au terme de la prospérité, que nous eumes dompté des rois puissans, soumis de grands peuples et des nations barbares, détruit, jusques dans ses fondemens, *Carthage*, cette émule de l'Empire-Romain, et qu'enfin toutes les terres et les mers nous restèrent ouvertes; alors, la fortune commença de nous faire sentir ses rigueurs, et de mettre tout en cnnfusion. Ces hommes, qui avoient facilement supporté les travaux, les dangers, les hazards et les peines, se trouvèrent comme accablés sous le poids de l'oisiveté et de l'amour des richesses. Le desir d'amasser commença; celui de commander suivit bientôt; et ce fut comme la matière de tous nos maux. Car l'avarice détruisit la bonne-foi, la probité, et toutes les vertus; et elle institua à leur place, l'orgueil, la dureté, le mépris des Dieux, la vénalité universelle. L'ambition contraignit plusieurs à devenir faux et insidieux, à dire une chose quand ils en pensoient une autre, à ne priser la haine et l'amitié que sur son utilité, non sur son mérite; enfin à

affecter plutôt l'air, que le caractère d'homme de bien. Ces vices se propagèrent d'abord lentement et furent quelquefois réprimés; mais, quand la contagion fut devenue générale, l'esprit-public s'en infecta, et le gouvernement le plus juste et le meilleur devint oppressif et insupportable."

"L'ambition cependant fit plus d'impression sur les cœurs que l'avarice, parceque c'est un vice qui a un faux air de vertu. En effet, l'homme de génie et l'homme sans talens, desirent également la gloire, les honneurs et l'autorité: mais l'un y tend par la bonne voie, et celui, à qui les qualités manquent, y supplée par la fourbe et l'artifice. L'avarice ne songe qu'à l'argent, que l'homme sage ne desira jamais; il semble que ce métal contienne un poison qui, au moral, comme au physique, efféminе toutes les qualités viriles: la cupidité est infinie et insatiable, elle ne cède ni à l'abondance ni à la pénurie. Ainsi, quand *Sylla* se fut saisi de la République par les armes et ternit par des violences ses heureux commencemens, chacun se mit à piller et à ravir; l'un voulut une maison; d'autres des terres; et les vainqueurs ne connurent ni mesure, ni modération et se permirent, toutes sortes d'excès et de barbaries contre leurs con-

citoyens. Tous ces maux vinrent de ce que *Sylla*, pour s'assurer de l'armée qu'il avoit commandée en Asie, l'avoit entretenue, contre la coutume de nos pères, sur un pied trop libre et trop magnifique: un climat agréable et voluptueux avoit amolli dans le loisir des armes l'esprit féroce du soldat: ce fut là que l'armée du peuple Romain apprit pour la première fois à se livrer à l'amour, à l'ivrognerie, à admirer les statues, les tableaux, les vaisselles précieuses, à voler toutes ces choses en public comme en secret, à dépouiller les temples des Dieux, à violer tout ce qu'il y avoit de sacré et de profane. Lors donc que les soldats furent devenus les maîtres par la victoire, ils ne laissèrent rien aux vaincus: en effet, puisque la fortune corrompt même la sagesse, comment inspireroit-elle la modération au vice!"

Portrait de Catilina: (1)

"*Catilina*, issu d'une noble maison, avoit une complexion vigoureuse et un grand caractère; mais

---

(1) *Sallus. in Catilin. Cap.* 6.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0276
DFG

son cœur étoit mauvais et corrompu. De-là ce goût de dissentions intestines, de meurtres, de rapines, de discordes civiles dans lequel il s'étoit élevé dès l'enfance et dont il fit les exercices de sa jeunesse. Il supportoit la faim, le froid et les veilles, jusqu'à un excès qu'on ne sauroit croire. Son esprit étoit entreprenant, souple et artificieux; habile à tout simuler, comme à tout dissimuler; avide du bien d'autrui, prodigue du sien; ardent dans ses désirs, il avoit assez d'éloquence et peu de raison; une imagination vaste lui présentoit toujours des plans sans règles, sans vaisemblance, et hors de toutes proportions. Après la domination de *Sylla*, il lui entra dans le cœur une violente passion de soumettre aussi la république; mais, tout en se promettant le trône, il n'avoit pas calculé les moyens d'y arriver; ce cœur féroce étoit de plus en plus tourmenté chaque jour par la détresse de ses affaires et la noirceur des ses projets: ces deux causes réunies, comme nous venons de le dire, n'en faisoient plus qu'une. Ce qui l'encourageoit, c'étoit la corruption des mœurs publiques, généralement abandonnées aux deux vices les plus dangereux et les plus opposés, le luxe et l'avarice."

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0277
DFG

Discours d'Adherbal au Sénat: (1)

"Pères-Conscripts, *Micipsa*, mon père, m'a déclaré en mourant, que je ne devois me regarder que comme *administrateur* du Royaume de Numidie; que c'étoit à vous seuls qu'appartenoit le pouvoir et l'autorité de Roi; il m'a recommandé en même tems de me rendre le plus utile que je pourrois en paix, comme en guerre, au peuple Romain: que je vous regardasse seuls comme mes parens et mes proches, et que si j'en usois ainsi, je trouverois, dans votre amitié, des armées, des trésors et toutes les forces qui sont l'appui du trône. Tandis que je méditois dans mon cœur ces dernières volontés de mon Père, *Jugurtha*, le plus scélérat des hommes, au mépris de votre autorité, m'a chassé de mon trône et de tous mes biens, moi petit-fils *de Massinissa*, et par tous mes degrés de naissance, ami et allié du peuple Romain. Quant à moi, Pères-Conscripts, puisque je devois tomber à ce point d'infortune, j'aurois mieux aimé avoir à intéresser vos secours par mes services que par mes malheurs; et sur-tout

---

(1) *Sallust. in Jugurtham, Cap.* 16.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0278
DFG

que le Peuple-Romain me dût des bienfaits dont je n'eusse pas besoin: s'ils m'étoient devenus nécessaires, j'en aurois usé comme vous-mêmes. Mais comme la probité seule manque toujours de forces, je n'ai pu me saisir de *Jugurtha* tel qu'il est; et je me suis vu contraint de me réfugier vers vous, Pères Conscripts, avec ce regret, le plus vif de tous, de devenir une charge pour votre générosité, avant que d'avoir été utile à votre service. Les autres Rois, vaincus par vous dans la guerre, ont été ensuite admis à votre amitié; quelques-uns, dans l'embarras de leurs affaires, ont desiré votre alliance: pour notre maison, ses liaisons d'amitié avec le peuple Romain datent des *guerres puniques*: tems auquel c'étoit plutôt la vertu que la fortune de Rome qu'on recherchoit. Dernier rejetton de cette famille, Petit-fils *de Massinissa*, j'implore votre secours, Pères-Conscripts; ne souffrez pas que ce soit en vain. Quand je n'aurois d'autres droits à votre protection que le malheur, quand je vous présenterois, sans autre titre, un Roi, jadis distingué par la noblesse de sa race, sa puissance et ses forces, maintenant défiguré par la douleur, pauvre et mendiant un secours étranger, alors même il seroit digne de la majesté du peuple Romain, d'ar-

réter l'injustice et de ne pas permettre qu'il existât au monde une puissance qui s'accrût par le crime. Mais je suis banni de ces provinces que mes ancêtres ont reçu du peuple Romain, dont mon père et mon ayeul, unis avec vous, ont chassé *Syphax* et les Carthaginois. C'est vos bienfaits qu'on m'enlève, Pères-Conscripts, en me faisant injure; c'est vous qu'on méprise. Que je suis malheureux! O *Micipsa*, mon père, voilà donc le fruit de vos bienfaits: celui que vous aviez rendu égal à vos enfans et admis en partage du trône, est le premier à détruire votre famille! N'y aura-t-il donc jamais de repos pour notre maison, serons-nous toujours au milieu des glaives, du sang, ou de la fuite? Tant que Carthage subsista, nous avons à bon droit éprouvé toutes les horreurs de la guerre: l'ennemi tout près, votre amitié loin; toute notre espérance étoit dans nos armes. Quand l'Afrique eut été purgée de cette peste, nous vivions tranquilles dans la paix; car quel ennemi aurions-nous pu avoir que celui que vous nous auriez commandé? Voilà qu'à l'improviste *Jugurtha*, emporté par une arrogance et une audace, aussi scélérate qu'insolente, massacre mon frère, son proche parent, se saisit de ses états, devenus la proye du crime, et ne pouvant

me surprendre dans les mêmes embuches, moi qui ne croyois avoir ni guerre, ni violence à craindre, il me contraint à fuir dans votre empire, comme vous voyez, banni de mes états, de ma maison, de mes biens, accablé de maux et dans un tel état, qu'il n'y a lieu sur la terre, où je ne fusse plus en sûreté que dans mon royaume. Je croyois, Pères-Conscripts, ce que je tenois comme maxime de mon père, que ceux qui se livroient avec zèle à votre amitié, prenoient l'engagement de grands travaux, mais se mettoient en pleine assurance contre tout danger. Tout ce qu'il y a eu de notre famille vous a servi dans vos guerres; il dépend de vous, Pères-Conscripts, de faire notre sûreté dans la paix. Mon père a laissé deux fils, auxquels il a joint *Jugurtha* par adoption: l'un a été massacré; l'autre, c'est moi, n'a échappé qu'avec peine à des mains barbares. Que dois-je faire? Où refugierai-je mon infortune? Toutes les ressources que je tenois de la naissance sont perdues pour moi. Mon père a du céder aux loix de la nature; mon frère, par le plus révoltant des crimes, a péri dans les mains d'un parent; mes proches, mes amis, mes serviteurs, tous ceux qui m'étoient attachés, ont succombé d'une manière, ou

d'une autre: surpris par *Jugurtha*, les uns ont été mis en croix, les autres exposés aux bêtes; ceux, qui en très-petit nombre, ont échappé aux supplices, sont livrés aux cachots dans les gémissemens et les larmes et souffrent une vie pire que la mort. Quand même je conserverois encore dans son intégrité, dans sa pureté, tout ce que j'ai perdu, et tout ce qui d'ami, m'est devenu ennemi; cependant, dans un malheur imprévu, je ne laisserois pas encore de vous implorer, Pères-Conscripts, vous à qui l'immensité de votre empire a donné la jurisdiction suprême sur tout ce qui se fait de juste ou d'injuste au monde. Chassé de mon pays, de ma maison, seul et dépourvu du pur nécessaire, sous quelle protection me retirerai-je, ou qui appellerai-je à mon aide? Sera-ce les Rois et les peuples? Notre attachement pour vous les a tous rendus ennemis de notre maison. Où puis-je aller sans trouver de nombreux monumens d'hostilité de mes pères? Trouverai-je de la pitié chez qui que ce soit, qui ait jamais eu la guerre contre vous? Enfin, Pères-Conscripts, *Massinissa* nous a laissé pour base de notre droit-public, de n'entretenir d'amitié que celle du Peuple-Romain, de ne faire aucune alliance nouvelle, aucuns traités avec

d'autres, votre protection nous suffiroit et au de-là; et que la fortune-même de l'Empire devînt-elle chancelante, nous devions le suivre jusques dans sa chûte. Par la faveur des Dieux et votre propre vertu, vous êtes grands et puissans; tout vous est prospère; tout vous est soumis; il vous est d'autant plus facile de réprimer les injures faites à vos alliés. Tout ce que je crains, c'est d'être traversé ici par les amis secrets que *Jugurtha* y entretient. Je sais qu'ils n'épargnent ni efforts, ni intrigues, ni obsessions auprès de chacun de vous, pour vous détourner de prononcer l'infâmie dans la cause d'un absent. Ils disent que je vous abuse par de fausses relations; que ma fuite est simulée; qu'il ne tient qu'à moi d'être tranquille dans mon royaume. Et plût aux Dieux que je visse le scélérat impie, dont le crime m'a réduit à cette misère, obligé de jouer le rôle qu'on me suppose! que les droits de l'humanité éveillassent enfin la justice des Dieux immortels, ou la vôtre; et que le coupable, enhardi et illustré par le succès de ses crimes heureux, portât enfin la peine de son impiété envers mon père, du meurtre de mon frère et des maux extrêmes où il m'a moi-même réduit! Hélas! frère si cher à mon cœur, quoique la vie vous ait

été enlevée si prématurément et si cruellement par une main que vous ne deviez pas soupçonner, je sens que votre malheur est plus à envier pour moi, qu'à déplorer! C'est moins la couronne que vous avez perdue avec la vie, que l'exil, la pauvreté et tous les maux qui m'accablent: et moi, malheureux, précipité du trône de mes pères dans cet abîme de misères, je ne suis plus qu'un triste monument de l'instabilité des choses humaines. Que ferai-je? poursuivrai-je votre vengeance, quand je me trouve sans force? Formerai-je des projets de rétablissement, lors même que ma vie ou ma mort dépendent des secours d'autrui? Plût aux dieux que la mort fût une issue honnête à mes malheurs et que ma vie ne parût pas un lâche consentement à l'oppression! Ainsi donc je ne puis vivre avec plaisir; je ne puis mourir avec honneur . . . . . ! Pères-Conscripts, je vous conjure par vous, par vos enfans, par vos pères et par la majesté du peuple Romain, déclarez votre protection; opposez-vous à l'injustice, et comme il convient à votre caractère; ne souffrez pas que le Roi de Numidie soit précipité du trône par le meurtre de sa famille et par le crime."

Tite-Live est digne d'une considération particulière en ce qu'il réunit à la perfection du style, le mérite du plan le plus étendu que l'histoire d'aucune nation eût encore offert, si l'on en excepte celle des Juifs. C'est sur-tout sous ce rapport qu'il est supérieur à *Thucydides*, dont l'histoire est, après ce qui nous reste *de Salluste*, le champ historique le plus borné. Aucun écrivain sans doute ne trouva dans la dignité de son sujet une plus noble carrière, et il est vrai qu'aucun autre n'étoit plus en état de la remplir avec gloire. Son génie n'est point inférieur à la majesté de la République, et ses forces sont égales à son entreprise. Abondant sans être verbeux, son expression est riche et son style grave, noble, et animé. Il y a dans son élocution quelque chose de si doux, si grâcieux, si entraînant, que, pour quiconque est en état de l'entendre, il n'est pas possible de quitter cette lecture, quand une fois on l'a commencée. Par cette douceur harmonieuse, il ressemble un peu à *Hérodote;* mais il tient davantage de *Thucydides* par la grandeur et la noblesse de l'expression; et si l'on prend garde à la multitude des *incises* qui composent ses périodes, on sentira que c'est l'abondance de ses idées qui fait la longueur de ses phrases,

et que *Thucydides* lui-même n'est pas plus serré. Cette abondance n'est point de la diffusion: dans les descriptions, sa manière est large, mais il n'y a rien d'oisif, ni de redondant et tous les mots sont d'une énergique expression.

La curieuse connoissance de l'antiquité et l'instruction morale ne sont pas les seuls avantages qu'on retirera d'une lecture réfléchie de ces grands écrivains; on y prend naturellement un goût juste et délicat, et on s'y forme sans étude un style pur, correct et élégant, à quelque genre d'écrire qu'on veuille ensuite l'appliquer. Ce n'est pas que je conseille une imitation servile d'aucun de ces auteurs; rien ne supplée la marche libre et originale de l'esprit; on n'est jamais bien quand on n'est pas soi-même: mais, de l'étude de tous ces *maîtres*, il résulte une souplesse dans l'esprit, une facilité, une adresse à manier toutes les formes de la pensée, qui vous rendent maîtres de votre composition: libres d'en fondre et d'en mouler les empreintes dans vos propres émotions, votre style sera original et vraiment à vous, et vous ne devrez rien à vos modèles, que la facilité acquise de le créer. Rien n'étoit plus éloigné des idées de l'*Antiquité* que le sujet de la *Transfiguration de*

Raphaël, ou du *Jugement-dernier* de *Michel-Ange*; mais ces sublimes conceptions du génie ne pouvoient naître que dans des esprits préparés dès long-tems par l'étude des beautés pures de *l'Antique.*

Tite-Live est remarquable, plus qu'aucun autre historien, par la grande ordonnance de ses tableaux, la richesse de leurs détails et l'intérêt constant qu'il sait y répandre: dans les portraits, il n'est pas moins habile à saisir les finesses du caractère et à exposer ses personnages dans le jour le plus favorable à l'histoire et à la morale. Dans ses discours, il conserve toujours si finement le sentiment de la situation et des circonstances personnelles à celui qui parle, que l'auteur ne se montre jamais dans la composition oratoire et laisse à l'éloquence toute la verité de la nature. Je vais présenter, comme modèles dans ces trois genres, le tableau de l'armée Romaine *aux Fourches-Caudines*, le Portrait *d'Annibal* et le Discours de *T. Quintius Capitolinus:* par ces trois morceaux, on pourra juger le génie et la manière de *Tite-Live.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0287
DFG

Tableau des Fourches-Caudines: (1)

"Le moment étant arrivé de livrer les ôtages, et de faire défiler l'armée après avoir déposé ses armes; le retour des Consuls dans le camp y ramina le désespoir, et peu s'en fallut que les soldats ne les missent en pièces: c'étoit par leur imprudence que l'armée se trouvoit engagée dans ces défilés; c'étoit par leur lâcheté qu'ils en sortiroient avec plus de honte, qu'ils n'y étoient entrés; qu'ils s'étoient avancés imprudemment sans guides, sans faire de reconnoissance; qu' enfin ils s'y étoient trouvés, poussés comme des animaux dans un parc; ils se regardoient les uns les autres; ils jettoient un œil désespéré sur ces armes qu'ils alloient quitter, et se voyoient avec rage exposés aux affronts de l'ennemi sans appel à leur épée. Ils se représentoient ce joug honteux sous lequel il leur faudroit passer désarmés; objets de dérision pour ces deux hayes de vainqueurs qui les verroient défiler aves mépris: quelle triste et honteuse route à faire ensuite au milieu des pays et des villes de leurs alliés! Comment reparoître dans leur patrie, et parmi leurs parents, et revoir les lieux où

(1) *Tite-Live. Lib. IX. Cap. 9.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0288
DFG

eux-mêmes et leurs ancêtres ne s'étoient jamais montrés qu' après la victoire. Il leur étoit réservé d'être vaincus sans combat, sans épée tirée, sans blessure. Il ne leur avoit pas même été permis de joindre l'ennemi, de croiser le fer; le courage, les armes, les forces leur avoient été inutiles; l'heure fatale de la honte les surprit dans ces murmures furieux, leur apportant des maux plus tristes encore qu'ils n'avoient pu les prévoir. Il leur fut ordonné d'abord de sortir du camp sans armures et sans armes; les ôtages furent livrés les premiers et emmenés en prison. Ensuite les Consuls furent obligés de congédier leurs *Licteurs:* et ayant quitté leurs marques d'honneurs, ils furent confondus dans la troupe de ceux, qui un moment auparavant, les détestoient et les maudissoient, qui vouloient presque les déchirer et qui maintenant, touchés de pitié, oublioient leur propre misère, en voyant la dégradation d'une si haute dignité, et détournoient les yeux avec horreur comme à la vue d'un sacrilège."

"Les Consuls, d'abord, sans armures et presque nuds, passèrent sous le joug; chacun ensuite, selon le rang de son grade, subit la même infâmie: le reste de l'armée suivit légion, par legion; les ennemis en

armes *bordoient la haye* des deux côtés, leur insultant par des railleries, des reproches, quelques-uns mêmes leur présentoient la pointe de l'epée: il y en eut de blessés et même de tués pour avoir jetté un œil d'indignation sur le vainqueur qui abusoit ainsi de la fortune. Quand ils furent sortis du *défilé*, en passant sous le joug, et ce qui étoit plus dur encore, sous les yeux de l'ennemi, ils commencèrent à respirer, comme si arrachés à la mort, ils eussent rouvert les yeux à la lumière. Et cependant, la lumière-même, qui leur présentoit l'armée dans cet état de dégradation, étoit plus triste que la mort. Ainsi, quoiqu'ils eussent pu arriver avant la nuit à Capoue, incertains de la fidélité des alliés et comme par l'inspiration de la honte, ils se jettèrent le long du chemin, près de la ville, sur la terre humide et manquant de tout. Quand on en eut la nouvelle à Capoue, une juste pitié l'emporta dans l'esprit des alliés sur l'orgueil naturel à tous ceux de la Campanie. Ils envoyèrent aussitôt aux Consuls, avec un sentiment plein d'humanité, les enseignes Consulaires, les faisceaux, des licteurs, des armes, des chevaux, des habits et des vivres pour les troupes; et quand l'armée ainsi refaite arriva vers la ville, tout le sénat et le peuple

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0290
DFG

sortirent à sa rencontre et s'empressèrent d'offrir, en public et en particulier, la juste hospitalité et tous les bons offices qu'on avoit droit d'en attendre. Mais ni le bon accueil des alliés, ni leur empressement amical ne pouvoient consoler les soldats: ils évitoient d'entrer en discours; ils sembloient craindre les conversations; ils n'osoient lever les yeux, et regarder en face leurs hôtes si bienveillans: car la honte l'emportoit encore sur la douleur, et leur faisoit fuir le commerce des hommes. Le lendemain, la jeune noblesse étant montée à cheval pour les conduire jusques aux frontières de la Campanie, à son retour, appellée dans le sénat, elle rendit compte qu'elle les avoit laissés encore plus tristes et plus abattus; marchant en silence et mornes comme si c'eût été une colonne de muets qui eût été en marche: Le génie romain étoit engourdi; on eût dit que le courage leur avoit été enlevé avec leurs armes; ils ne rendoient point le salut dont on les prévenoit; ils ne répondoient point aux discours affables dont on leur faisoit l'avance; ils n'osoient lever les yeux, comme si le joug, sous lequel ils avoient passé, pesoit encore sur leur tête. La victoire des Samnites étoit d'autant plus brillante que son effet se prolongeoit à

l'infini. S'ils n'avoient pas pris Rome, comme autrefois les Gaulois, ils avoient plus fait encore; ils avoient pris le courage et l'audace du peuple Romain. Après ce rapport et les réflexions auxquelles il donna lieu, comme on déploroit la chûte des Romains dans ce conseil de leurs alliés fidèles, *Ofilius Calavius*, fils *d'Ovius*, également distingué par sa naissance et par son mérite, autant que par la gravité de son âge, dit, qu'il considéroit la chose sous un point de vue bien différent; ce silence obstiné, ce regard fixé à terre, cette douleur profonde, n'écoutant point de consolations, cette horreur-même pour la lumière, étoient, selon lui, les indices d'une masse incalculable de colère et de vengeance nourries par un courage indompté; qu'il connoisoit mal le génie romain, ou que bientôt ce silence obstiné élèveroit parmi les Samnites des cris, des pleurs et des gémissemens sans mesure; et qu'avant peu la capitulation des *Fourches-Caudines* laisseroit un souvenir plus fâcheux aux Samnites qu'aux Romains: que les deux peuples conserveroient leur caractère; et que toutes les fois que leurs armées seroient en présence, les mêmes défilés ne favoriseroient pas les Samnites."

"Déjà la nouvelle de l'ignominieux désastre étoit parvenue à Rome; on avoit su d'abord que l'armée étoit enveloppée; ensuite on apprit l'issue du traité plus triste que le péril-même. A la première nouvelle on s'étoit empressé de convoquer l'enrôlement; on avoit fait partir les secours des alliés; mais quand il fut connu qu'ils avoient accepté une capitulation si honteuse et sans l'autorisation du peuple, donnée dans les formes légales, ce ne fut qu'un deuil général. Les boutiques furent fermées autour de la *place*, et les marques générales de la douleur publique se prononcèrent avant que d'avoir été ordonnées. Les Patriciens quittèrent *le Lati clave*; les Chevaliers déposèrent leur anneau d'or; l'aspect de la ville entière étoit plus triste que celui de l'armée. Ce n'étoit pas seulement contre les Consuls qu'on étoit irrité, et contre les autres Chefs qui avoient signé la capitulation, mais contre les soldats-mêmes qui n'y avoient point de part: on refusoit de les recevoir dans la ville et dans leurs maisons. Enfin l'agitation fut un peu calmée par le retour de l'armée; car sa honte fit pitié même à la colère. En effet, loin de la joie d'un retour inespéré dans leur patrie, au sortir d'un danger pressant, mais plutôt avec l'humiliation de captifs échappés, ils

entrèrent dans la ville à la nuit, et se renfermèrent aussitôt chacun dans leur maison, si étroitement que le lendemain-même et les jours suivans, ils ne vouloient encore ni paroître dans les rues, ni se montrer sur la place-publique."

Portrait d'Annibal: (1)

"*Annibal* arrivant en Espagne fixa d'abord sur lui tous les regards de l'armée: en le voyant, les vieux soldats crurent retrouver en lui *Amilcar*: même air martial, même feu dans les yeux, mêmes traits, même contenance; et bientôt il acheva par ses manières de se concilier des cœurs, auprès de qui son père devint la moindre recommandation. Jamais homme ne se prêta si habilement aux deux choses les plus opposées, la subordination et le commandement; et il eût été difficile de dire qui, du Général, ou de l'armée, le chérissoit davantage. Aussi c'étoit toujours lui qu'*Asdrubal* employoit de préférence, quand il avoit quelque dessein vigoureux à exécuter: et il n'y avoit point d'officier-général en qui le soldat

(1) *Tite-Live. Lib. XXI. Cap.* 4.

montrât plus de confiance et qu'il suivît avec plus d'ardeur. Son audace affrontoit tous les dangers; sa prudence ne l'y laissoit jamais au dépourvu; il n'y avoit point de fatigues qui épuisassent ses forces, ou qui lassassent la ténacité de sa patience. Insensible aux excès du froid et du chand, à la faim comme à la soif; inaccessible sux aises et aux voluptés, il ne connoissoit ni jour ni nuit, et n'abandonnoit au sommeil que le tems inutile aux affaires; alors même il ne recherchoit ni la mollesse du coucher ni le silence; on l'a vu souvent dormir tout habillé, étendu à terre au milieu des *Postes*, et au bruit des *Gardes*. Il ne se distinguoit de ses égaux par rien de recherché dans les habits; c'étoit à la beauté de ses armes et de ses chevaux qu'on le remarquoit. Il surpassoit tous les autres dans le service soit à pied, soit à cheval; et toujours le premier au combat, il en sortoit toujours le dernier. Mais des vices, qui n'étoient pas moindres, balançoient de si grandes qualités. Cruel jusqu'à la férocité, perfide, plus qu'un Carthaginois, sans parole, sans foi, sans serment, rien de vrai, rien de sacré; il n'avoit ni religion, ni crainte des Dieux. Avec ce mélange de vices et de vertus, il servit trois ans sous les ordres d'*Asdrubal*

sans avoir omis de rien faire, ou de rien voir, de ce qui pouvoit préparer le plus grand Capitaine."

Discours de T. Quintius Capitolinus: (1)

"Romains, quoique je ne me sente coupable d'aucun crime, ce n'est pourtant qu' avec une honte extrême que je me présente dans votre assemblée. Quoi, vous savez tous, et la postérité doit apprendre un jour que, sous le quatrième consulat de *T. Quintius*, les *Eques* et les *Volsques*, petits peuples, qui n'occupent qu'un coin de *l'Etrurie*, ont impunément porté leurs armes jusques sous les murs de Rome! Si j'avois pu prévoir. . . . . mais depuis long-tems notre conduite et nos mœurs sont telles, que nous ne prévoyons plus rien d'utile; . . . . . si j'avois su qu'une telle infâmie fût réservée à cette année, je m'y serois soustrait par l'exil, ou par la mort-même, s'il ne m'étoit resté nulle autre issue honorable. Croira-t-on que ce fût des hommes qui portassent ces armes, qu'on a vues sur nos remparts, quand Rome vient d'être

---

(1) *Tite-Live. Lib. II. Cap. 67.*

prise sous mon Consulat? Je n'avois que trop d'honneur et d'années; je devois mourir à mon troisième consulat. Sur quoi donc est tombé le mépris du plus lâche de nos ennemis; est-ce sur nous, *Consuls*, ou sur vous, Romains? Si c'est sur nous, reprenez le commandement à des chefs indignes, et si ce n'est assez, demandez leur tête . . .; si c'est sur vous, ... ah Romains! qu'aucun des dieux ni des hommes ne vous demande compte de votre crime; mais qu'un prompt repentir vous rende l'innocence! Ce n'est pas votre lâcheté qui a causé le dédain de l'ennemi, ni sa force qui lui a inspiré de l'audace: car tant de fois vaincu et mis en déroute, chassé de son camp, privé de ses terres, passé sous le joug, il n'a que trop appris à connoître et vous, et lui. La discorde est le poison qui nous tue: les dissentions entre le sénat et le peuple: d'un côté l'autorité sans limites, de l'autre, la licence sans mesure; votre ambition à disputer les magistratures aux Patriciens, leur orgueil à les refuser aux Plébéiens; voilà ce qui a enflé le courage à nos ennemis. Au nom des Dieux que prétendez-vous? vous avez souhaité des *Tribuns du peuple*, pour le bien de la paix; nous vous les avons accordés: vous avez voulu ensuite

des *Décemvirs;* nous en avons laissé créer: vous vous êtes ennuyés de ces magistrats, nous les avons contraints d'abdiquer: souvenez-vous que desqu'ils furent réduits *à l'état-privé*, votre fureur les a poursuivis jusqu' à l'exil et à la mort, quoiqu'ils fussent les premiers et les plus distigués de la république, et nous l'avons souffert: vous avez voulu de nouveau créer des *Tribuns du peuple*, vous en avez créé. Vous avez ambitionné d'avoir des consuls de votre ordre, quoique cela nous parût injurieux pour le sénat; nous avons vu encore cette magistrature patricienne passer entre vos mains par un don généreux de notre part. L'intervention des Tribuns, l'appel au peuple, *les plébiscites* signifiés au *sénat*, sous prétexte de je ne sais quelles loix, nos droits toujours foulés aux pieds, voilà ce que nous avons souffert, et ce que nous voulons continuer de souffrir. . . . . Quelle sera donc la fin des troubles? Quand nous sera-t-il permis d'habiter librement la même ville avec vous, et d'avoir une patrie commune? Nous cédons tout, vous acquerrez tout, et c'est nous qui sommes calmes! N'est-ce donc pas assez que vous vous soyez rendus redoutables pour nous? C'est sur nous qu'on a pris le *mont Aventin;* c'est contre nous que l'ennemi

occupe déjà *le Mont Sacré* et qu'il est prêt à se saisir de *l'Esquilin:* le Volsque monte à l'assaut, et nul de vous ne le repousse; ce n'est que contre nous que vous vous montrez des hommes; ce n'est que pour nous combattre que vous trouver des armes."

"Mais, dites-moi, au lieu de tenir le sénat assiégé, d'infester la place publique et de traîner en foule vos chefs dans les prisons, que ne portez-vous hors de la porte *Esquiline* ce courage féroce? Si vous ne l'osez, montez du moins sur vos murs et voyez de-là vos champs pillés, ravagés, et les maisons fumantes au loin dans la campagne: car ces ravages sont ce qu'il y a de pis pour l'intérêt commun. Notre territoire est incendié; notre ville est assiégée; tout l'honneur de la guerre est pour les ennemis. Enfin, qu'attendez-vous? Dans quel état sont vos fortunes particulières? Déjà il nous vient de toutes parts à chacun des nouvelles désastreuses de nos biens: quelles ressources avez-vous dans vos maisons pour réparer tant de dégâts? Sera-ce vos Tribuns qui vous dédommageront de vos pertes? Ils vous prodigueront, tant que vous voudrez, des motions et des clameurs, des accusations contre les premiers de l'état, des loix entassées sur des loix,

des assemblées séditieuses; mais quel est celui de vous qui soit revenu de ces assemblées, plus aisé dans sa fortune, ou mieux arrangé dans ses affaires? Quel est celui qui en a rapporté autre chose à sa femme et à ses enfans que des haines, des soupçons et un levain de discorde publique et privée? Et ce n'est pas votre vertu, ni votre innocence qui vous délivreront de tant d'excès; mais seulement un secours étranger. Croyez-moi: quand vous vous rallierez en armes à nos enseignes consulaires, non autour de vos tribuns factieux; que ce sera dans le camp, non sur la place publique, que vous vous formerez en bataille, et que vos cris porteront le trouble et l'effroi, plutôt dans les rangs de l'ennemi, que sur les bancs du sénat; alors vous acquerrez des terres et des dépouilles enlevées aux vaincus, et vous reviendrez près de vos pénates, rapportant glorieusement des triomphes à la république, et la fortune dans vos familles: mais aujourd'hui, c'est l'ennemi qui sous vos yeux emporte vos biens; restez cloués dans vos assemblées seditieuses; vivez sur la place publique; fuyez la nécessité de combattre et elle vous poursuivra. Etoit-il dur d'aller contre les *Eques* et les *Volsques?* Les voilà devant vos

portes: ne les repoussez pas; ils seront bientôt dans vos murs, assailliront la citadelle et le Capitole, et vous chasseront jusques dans vos maisons. Il y a deux ans que le sénat avoit ordonné l'enrôlement et la marche d'une armée sur *l'Algide:* nous restons oisifs dans nos foyers; nous nous querellons comme des femmes, dans la fausse joie d'une paix qui nous produira plusieurs guerres, sans que nous l'ayons prévu. On pourroit vous parler en plus beaux termes, je le sais; mais la vérité est mon éloquence, et la nécessité me la commande autant que mon caractère. En effet, Romains, je voudrois vous plaire, mais j'aime encore mieux vous sauver, dans quelque disposition que je doive vous laisser à mon égard. Il arrive, par une foiblesse naturelle, que celui, qui n'a en vue que le bien public, n'est pas écouté, à moins qu'il n'entre dans le sens de vos *Démagogues*, qui ne peuvent vous souffrir ni en paix ni en guerre, et que vous croyez cependant occupés de vous seuls, quand ils ne cessent de vous pousser, et de vous animer pour leurs intérêts. Ils vous agitent sous le prétexte de l'honneur ou du profit; et comme ils voyent que, dans la bonne intelligence *de tous les ordres*, ils n'ont nul personnage à faire,

ils aiment mieux s'employer au mal, que de n'être employés à rien: et voilà comme ils deviennent des artisans de troubles et de séditions. Oh! si le dégoût des désordres pouvoit vous prendre; si vous pouviez revenir à vos anciennes mœurs, à celles de vos pères, en abjurant ces nouveautés; je vous garantis, sur ma tête, qu'avant peu de jours nous aurons dissipé, et mis en déroute ces dévastateurs de nos terres; nous leur aurons enlevé leur camp, et du pied de nos murailles nous les rechasserons jusques dans leurs villes, où nous porterons à notre tour les terreurs de la guerre qu'ils vous font maintenant éprouver."

La juste réputation dont jouit *Tacite* doit lui mériter un article particulier d'une certaine étendue; je ne m'arrêterai donc à le considérer ici que sous un point de vue général, comme peintre et comme orateur; et à cet égard il a un mérite éminent, quoique d'un genre tout-à-fait opposé à *Tite-Live*. Les tableaux de celui-ci sont pleins et entiers; toutes les figures y ont du mouvement: la manière de *Tacite* est de ne donner que quelques touches, mais fortes et fines; il choisit une ou deux circonstances principales pour arrêter son dessin;

puis il le place dans un vif éclat de lumière, et sous un aspect absolument neuf. Pour faire reconnoître le caractère et la manière de ce grand écrivain, je me contenterai, suivant la méthode que j'ai adoptée dans cet essai, de présenter de lui trois exemples de genre différent: c'est *le tableau de la marche de Germanicus*, le Portrait de *Galba* et le discours de *Galgacus*.

Tableau de Germanicus (1)

allant inhumer les os des légions détruites de Varus.

"Ainsi *Germanicus* forma le noble dessein de rendre les derniers honneurs aux soldats et à leur Général: un mouvement tendre de pitié animoit également toute l'armée. Chacun confondoit, dans un sentiment obscur et profond, la perte de quelque parent, de quelque ami, enfin les malheurs incertains de la guerre et le sort misérable de l'humanité. *Cecinna* fut envoyé d'abord pour *reconnoître* les passages et les défilés, jetter des ponts, saigner les marais et assurer la solidité du terrein.

---

(1) *Tacit Annal. Lib. I, Cap. LXI.*

Ils entrent dans ces tristes champs, si lugubres par leur aspect et par les souvenirs qu'ils rapelloient. On voyoit d'abord la vaste étendue du camp de *Varus*, et la distribution de ses différentes parties, séparées pour les campemens de trois légions. Les retranchemens étoient à demi-détruits, le fossé comblé: on jugeoit la place des troupes indiquées par leurs débris. Dans la plaine étoient des tas d'ossemens blanchis, et leurs différentes places dessinoient les mouvemens des troupes; ils marquoient, où l'on avoit tenu ferme, selon qu'on trouvoit les os dispersés ou accumulés, des armes brisées, des débris de chevaux, des têtes exposées sur des troncs d'arbres. Dans les bois voisins, des autels élevés par les barbares, sur lesquels ils avoient immolé les tribuns et les premiers centurions; quelques témoins, échappés au carnage ou aux fers, racontoient qu'ici étoient tombés les Généraux; là que les enseignes avoient été enlevées; dans cet endroit, *Varus* avoit reçu une première blessure, et dans cet autre, d'une main désespérée, il s'étoit volontairement percé le cœur. On montroit la place où *Arminius* avoit fait élever son tribunal; les gibets qu'il avoit fait dresser pour les prisonniers, ... et comment l'orgueil du vainqueur avoit dérisoire-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0304
DFG

ment insulté aux aigles romaines et aux enseignes des légions."

"Ce fut donc, six ans après cette cruelle déroute, que l'armée romaine recueillit les os des trois légions: personne ne sachant si c'étoit à un proche ou à un étranger qu'il rendoit les derniers devoirs: chacun regardoit ces tristes restes comme parens et amis. L'indignation contre l'ennemi s'en accroissoit; la vengeance se méloit à la tristesse. *Germanicus posa le premier gazon* de ce tombeau général, par un honneur plein d'humanité envers ces nobles victimes, et partageant les regrets de tous ceux qui étoient présens."

Portrait de Galba: (1)

Le corps de *Galba* fut long-tems abandonné, et la nuit favorisant tous les désordres, il y demeura exposé aux insultes de plusieurs: mais enfin, son intendant, *Argius*, un des principaux de sa maison, l'enleva secrétement pour lui donner une humble

---

(1) *Tacit. Hist. Lib. I. Cap.* 49.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0305
DFG

sépulture dans son jardin. Le lendemain sa tête, qui avoit été arrachée et promenée par la canaille, fut trouvée près du tombeau de *Patrobius*, affranchi de *Néron*, que *Galba* avoit fait punir, et on la reporta sur le même bucher que son corps. Telle fut la fin tragique de *Sergius Galba*, à l'âge de soixante et treize ans. Il avoit vu cinq règnes, et avoit vécu plus heureux dans l'état particulier que sur le trône. Sa noblesse étoit grande et illustre, sa fortune considerable; mais il n'avoit qu'un esprit médiocre et son cœur étoit plutôt exempt de vices que muni de vertus. Il ne montroit ni ardeur ni indifférence pour la gloire; sans avidité pour le bien d'autrui, il étoit économe du sien et avare du trésor public. Livré à ses amis et à ses affranchis, ils ne trouvoient en lui aucune résistance à la vertu quand ils étoient gens de bien; et s'ils abusoient de la faveur, il l'ignoroit jusqu'à paroître leur complice. Mais le respect pour sa naissance, et la crainte des nouveautés faisoient regarder comme prudence, ce qui n'étoit que paresse. Dans sa jeunesse, il s'étoit fait une réputation militaire pendant les campagnes de Germanie; et dans son proconsulat d'Afrique, on avoit loué sa modération. Parvenu à un âge avancé, il gouverna l'Espagne cite-

rieure, avec la même justice; tant qu'il ne fut que particulier il parut supérieur à l'état privé; et tout le monde l'auroit cru digne de l'empire, s'il ne l'avoit jamais occupé."

Discours de Galgacus: (1)

"Toutes les fois que je considère les causes de la guerre et la nécessité qui nous presse, j'ai de grandes espérances, que le jour que je vois luire, et votre consentement vont donner la liberté à toute la Grande-Bretagne. Car exempts jusqu'à présent de l'esclavage qui pèse sur le monde entier, et voyant qu'hors de nos limites il n'y a ni terres ni mers qui soient en sûreté, la flotte romaine nous menaçant déjà, les armes et le combat, seul parti qui convienne au brave, sont devenus même la seule ressource du lâche. Les premiers, qui combattirent contre les Romains avec divers succès, avoient en nous de l'espoir et des ressources: Peuples les plus nobles de toute la Grande-Bretagne, placés, même dans son

(1) *Tacit. in Agricol. Cap.* 30.

sein le plus impénétrable, sans voir les rivages des nations vaincues, nous n'avions pas même souillé nos regards par l'aspect de la servitude. Situés aux frontières du monde et de la liberté, nous avons été défendus jusqu'à ce jour par l'obscurité-même de notre nom: mais à présent, le chemin qui mène à nous est ouvert, et l'imagination grossit ce qui est inconnu. Mais il n'y a plus de nations derrière nous; nous sommes entre des rochers et des flots et les Romains plus sauvages qu'eux. Ce n'est point par la douceur et la soumission que vous échapperez à leur orgueil. Dévastateurs du monde, à présent que la terre manque à leurs ravages, ils vont fouiller les mers; avare, si l'ennemi est riche; ambitieux, s'il est pauvre, l'orient ni l'occident n'ont pu les assouvir. Ce sont les seuls hommes qui desirent avec une égale avidité la pauvreté comme les richesses; piller, égorger, enlever sous de faux prétextes, pour eux c'est gouverner; et le silence de la solitude qu'ils ont faite, ils l'appellent la paix."

"Nos enfans et nos parens sont ce que la nature nous a donné de plus cher; et c'est à une servitude étrangère que nous les conservons: nos femmes et nos sœurs, quand elles échappent à la débauche effron-

tée de l'ennemi, sont séduites et trompées sous le nom d'hospitalité et d'amitié: nos biens et nos fortunes sont absorbées par des impôts; nos récoltes sont enlevées par des réquisitions; nos personnes-mêmes et notre vie sont soumises à des corvées honteuses, au milieu des coups et des injures, pour leur dessécher les marais et leur ouvrir les bois: les esclaves-mêmes, nés dans la servitude, une fois rendus à l'atelier-y sont nourris par le maître. La malheureuse Bretagne achète tous les jours sa servitude, et tous les jours s'en nourrit. Et comme dans les chambrées d'esclaves, les derniers venus sont le jouet et la risée des anciens, ainsi, dans cette servitude générale du genre-humain, nous misérables, les derniers venus de tous et les plus méprisés, nous sommes livrés à la honte, et à la destruction. Car nous n'avons plus ni champs, ni mines, ni ports de mer qui soient des motifs au vainqueur de nous conserver du moins pour le travail. Le courage et la fierté des sujets les rendroient seuls haïssables à leurs maîtres: ajoutez que le secret et l'inaccessibilité de nos retraites, en augmentant notre sûreté, accroît leur défiance. Ainsi, puisqu'il n'y a point de quartier à espérer, n'attendez donc plus rien que du courage, seule ressource qui reste à ceux qui

aiment la gloire. Les *Tribunates*, sous le commandement d'une femme, ont eu assez d'audace pour brûler une colonie romaine, enlever des camps; et si le succès n'avoit pas amené le relâchement, ils auroient entièrement secoué le joug: nous, qui ne sommes encore ni soumis, ni même entamés, hésiterions-nous à montrer, dès le premier combat, pour la conservation de notre liberté, quels hommes il reste à la *Calédonie* pour sa défense?"

"Croyez-vous que les Romains soient aussi braves à la guerre que licentieux dans la paix? Fameux aux dépens de nos dissentions et de nos discordes, ce sont les vices de leurs ennemis, qui font la gloire de leurs armes. Le succès seul tient réuni sous leurs drapeaux un ramas de troupes de toutes nations, que le premier désastre ne manquera pas de dissiper: à moins que vous ne pensiez que des *Gaulois*, des *Germains*, et ce que j'ai honte dire, des *Bretons*-mêmes, qui louent leur sang à des maîtres étrangers, plus long-tems ennemis qu'esclaves, y seront retenus par l'affection et la fidélité. La terreur et la crainte sont les nœuds peu solides qui les tiennent: rompez-les; celui qui cessera de craindre, commencera de haïr. Tous les stimulans à la victoire sont de notre

côté. Les Romains ne sont point appellés au combat par des épouses, ni soutenus des regards de leurs parens qui leur reprocheroient la fuite. — La plûpart sont sans patrie, ou du moins elle est loin d'eux. Peu nombreux, mal-assurés dans un pays qu'ils ne connoissent pas, ils regardent au tour d'eux, dans un silence d'effroi, ces mers, ces bois, ce ciel-même nouveaux pour eux: les Dieux les livrent entre nos mains comme liés et enfermés. Que le vain éclat de leurs armures ne vous cause point de trouble; l'or et l'argent ne portent des coups ni n'en parent. Dans leur corps de bataille-même, nous trouverons nos auxiliaires; les *Bretons* reconnoîtront leur parti; les *Gaulois* se souviendront qu'ils ont été libres aussi; *les Germains* déserteront, comme firent dernièrement les *Usibiens*. Ce qui reste derrière eux n'a rien d'imposant: les *places* sont dégarnies, il n'y a plus que des vieillards dans les colonies; l'autorité y est oppressive, la sujétion y est inquiette, des municipes chagrins et en discorde. C'est ici qu'il y a un Général et une armée: là, ce ne sont que des impôts, des mines, un gouvernement violent qui pèse sur des esclaves; et c'est ce moment qui va décider l'établissement solide de l'oppression ou sa vengeance.

Marchons donc au combat, et ne songez qu'à vos ancêtres et à votre postérité."

Tacite est philosophe autant que peintre et orateur; un mot de lui est un éclair du génie, qui jette la lumière dans les plus obscurs secrets du cœur-humain: sa pensée est toujours profonde, et son sentiment est toujours celui de la vertu. On a reproché à *Tacite* quelque chose de trop raffiné dans ses pensées: je crois que ce jugement annonce plus de candeur dans les *critiques*, que de finesse de vues, de profondeur et de méditation: la plûpart des actions des hommes sont inexplicables à ceux-mêmes qui les font; et l'observateur profond, qui démêle habilement des principes si confus, semble *un interprête de songes;* la précision-même de *Tacite* est celle d'un *penseur:* il paroît ne jeter que *des notes*, et réserver les idées intermédiaires aux esprits capables de suppléer les lacunes.

Quelle est donc la cause de cette grande supériorité des anciens sur tous les talens modernes dans le genre pittoresque de l'histoire? Indépendamment de celles, que nous avons déjà reconnues dans le climat, la nature du gouvernement et la forme de la société, il y a une autre observation à faire, qui

n'est pas moins importante. Chez les Anciens, les lettres n'étoient pas une profession spéculative et sédentaire; c'étoit les premiers hommes de l'état, les plus distingués par leur naissance et par leur fortune, qui se faisoient de l'art de penser une occupation honorable: ils avoient tenu les premières places dans les conseils et dans les armées; une éducation soignée leur avoit donné toutes les avances de l'instruction, et ils l'avoient perfectionnée par l'étude et les voyages: ainsi, libres de tout motif étroit de nécessité, d'intérêt, ou de complaisance, ils voyoient d'un regard supérieur les hommes et les affaires. Nos historiens modernes compilent froidement des relations incertaines; les anciens ne copioient point, ils peignoient parcequ'ils avoient vu.

Hérodote tenoit un rang distingué dans son pays; *Thucydides* et *Xénophon* étoient des Généraux du premier ordre et qui avoient eu autant de part aux délibérations politiques qu' aux exploits qu'ils avoient dirigés; et la fortune avoit concouru avec la nature pour les mettre à la tête de leur nation. *Sophocles* avoit occupé les premières magistratures d'Athènes, et servi glorieusement dans les armées. Il n'étoit

inférieur, ni par le talent ni par le génie, à son émule *Périclès*.

La même remarque s'étend aussi aux grands historiens de Rome. *Salluste*, *César*, *Tacite*, *Paterculus*, étoient des personnages consulaires, des généraux, des hommes d'état consommés dans les affaires, et en qui tous les talens de l'esprit étoient relevés par tous les moyens de l'éducation, et tous les avantages de l'état civil. Les préjugés et les formes de la société moderne ne laissent guères parmi nous aux hommes du premier rang le loisir ou la volonté de se livrer à de grandes compositions; ce n'est que dans les mémoires particuliers qu'on peut observer les mœurs du siècle, l'esprit des Cours, les portraits des personnages, les détails des affaires et le talent propre à chacun de ces historiens. Le Cardinal *de Retz*, le Marquis de *la Fare* et le Duc de *St. Simon* montrent, chacun dans un genre différent, les ressources de l'esprit, aidé par les circonstances heureuses de la fortune: le Cardinal tient beaucoup de la manière de *Salluste*, par la vivacité de ses portraits, le nerf de son expression et le trait de l'esprit. *La Fare* n'est pas un peintre moins vif, ni moins ingénieux; le Duc de *St. Simon*, plus abondant, plus négligé, a la

grâce facile d'un homme de bonne compagnie, qui conte ce qu'il a fait et ce qu'il a vu, sans prétention et sans recherche: c'est la conversation d'un grand-seigneur: ambassadeur, ministre et courtisan, il a eu une longue part aux affaires; il se montre par-tout homme d'esprit et homme de bien, observateur scrupuleux et censeur sévère: s'il ne sembloit pas dédaigner la peine d'écrire, il auroit dans le style, comme il avoit dans le caractère, beaucoup du genre de *Tacite*.

VOEUX D'UN EMIGRÉ, POUR LE RETOUR DANS SON PAYS.

O forêts majestueuses des Ardennes toujours chères à mon cœur! Délicieux bocages, qui ombragez le penchant des collines, quand vous reverrai-je! Quand retrouverai-je, dans vos sombres et tranquilles retraites, le recueillement de la pensée, l'attendrissement du cœur, la douceur des souvenirs, et l'aveugle, mais

infaillible espérance, dans le silence de la nature et des passions! Quand pourrai-je, mollement couché sur ces lits de mousse et de gazon, entretenir mes rêveries solitaires, insensible aux agitations du monde, comme à celle des feuilles de la forêt, et méditant sur la fuite innocente de mes jours, entraînés comme les flots du ruisseau voisin, qui s'échappent entre les cailloux!

Ici mon cœur languit, comme une plante arrachée de ses racines; elle fleurit sans parfums et sans couleurs. C'étoit pour servir mon pays que je cherchois à acquérir des talens; c'étoit pour augmenter la gloire de ma patrie que j'aurois voulu me faire un nom! Que m'importent maintenant l'honneur des armes et l'honneur des lettres, si je ne dois plus être couronné d'un laurier français!

Terre hospitalière, pardonnez des regrets que vous éteindriez, s'ils étoient extinguibles! Mais les vertus de la société peuvent-elles remplacer les sentimens de la nature! En vain une main bienfaisante supplée, à la *Jacinte* froide et altérée, l'eau pure et la chaleur du foyer; elle s'élève étiolée, languissante et inodore, en regrettant les sucs nourriciers de sa terre natale et la chaleur féconde du soleil.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0316
DFG

Là, j'étois fils; .... j'étois père; .... j'étois ami .... ! Ici, je ne suis qu'un homme .... un étranger! J'ai apporté dans mon cœur la religion de mes pères; un gouvernement généreux m'en permet le culte; mais ce n'est plus au milieu de leurs cendres refroidies, et comme sous la protection de leurs ombres devenues sacrées, que je puis appeler sur elles la miséricorde éternelle! Si leurs leçons vivent dans ma mémoire, si leurs exemples animent mes actions, il n'y a plus de signes extérieurs qui les tiennent toujours présens devant moi, comme témoins et comme juges; leur vertu, qui étoit une inspiration, n'est plus qu'un souvenir; .... et je ne dois plus compter que sur la mienne.

Malheur à l'ame insensible et glacée, qui s'acclimatant à tous lieux, verroit par-tout d'un œil égal le ciel, la terre et les hommes. *L'amour de la patrie* est *un amour filial*; c'est le premier gage de la vertu: la perte *du sol natal* est une douleur inconnue à qui ne l'a pas éprouvée; le sentiment ne se devine point; ..... il faut nourrir *la passion*, pour sentir la *compassion*! Eh qui le sait mieux que moi! ..... Je n'ai pas eu à gémir sur ma seule infortune: .....

J'ai connu, j'ai aimé une ame noble et pure, ornée de toutes les vertus et de tous les talens; l'amitié m'avoit rendu propres ses malheurs, comme les miens lui étoient devenus communs; et nous avons souvent déploré ensemble les ténèbres de la vie et le sort de l'homme! ..... Fiers *Calédoniens*, il étoit né parmi vous; il l'étoit pour votre gloire, comme *Sir John Dalrymple* et *David Hume*: ..... et vous l'avez banni, pour avoir fait, en homme de cœur, ce que chacun de vous eût fait en sa place....! Que l'honneur soit condamné par le crime, la gloire du martyre couvre l'honneur du supplice! Mais qu'une loi aveugle et respectée confonde sans examen ceux qu'elle frappe, et punisse, comme coupable, celui qu'elle mépriseroit comme innocent, c'est un sommeil de la *justice*, qui pourtant doit toujours veiller comme la Providence.

O France! Terre criminelle et malheureuse; mère barbare, abreuvée du sang de tes enfans, je n'ai point fui tes fureurs; j'ai suivi *la croix* et *les lys*, sous la *bannière* du fils de St. Louis! En vain tu me rejettes; je suis malgré toi dans ton sein: *La France est là où est le Roi!* Je te chérirai toujours quoique tu me proscrives; et si je dois mourir dans une terre étran-

gète, mon dernier regard sera tourné vers toi, et mon dernier soupir sera encore pour toi (1).

Bonté des cieux! permettrez-vous que je revoye encore ces vallons paisibles, théâtre des jeux de mon enfance, où dans le calme et la joie, sans soins, sans peines et sans besoins, heureux de ne rien savoir et de ne rien prévoir, au milieu d'un peuple simple et innocent comme moi, je trouvois *l'Eden* dans les champs de mes pères, et la *Providence* dans leur tendresse! Sentimens doux et aimables, qui ne serez jamais remplacés! la nature vous en prête un moment les premiers objets, pour allumer dans l'homme le feu inextinguible de l'amour; puis elle les retire et laisse la flamme s'élançant avec effort sans rien atteindre.

---

(1) Os Solimœ, ô adyta, et sacri penetralia templi,
Ullane vos animo deleat hora meo?
Comprecor, ante meæ capiant me oblivia dextræ,
Nec memor argutæ sit mea dextra lyræ;
O mihi destituat vox, arescente palato,
Hæreat ad fauces aspera lingua meas:
Prima mihi vestræ nisi sint præconia laudis;
Hinc nisi lætitiæ surgat origo meæ;

Buchanan, in Psalm: Super flumina.

O que de fois le cœur abusé chercha depuis à placer son amour; et qu'il fut cruellement averti de ses méprises! Que de piéges lui tendirent l'intérêt ou l'amour-propre! Que de larmes lui coûtèrent la perfidie ou la fausseté! L'amour est l'enthousiasme de l'ignorance; l'amitié est la seule passion des sages: mais la sagesse n'appartient qu'à un petit nombre d'hommes; et la foule toujours trompée ne fera jamais que changer d'illusion.

Arbres centenaires, contemporains de trois générations, et qu'une main bienfaisante éleva pour moi un siècle avant ma naissance; silencieux témoins de la sagesse des âges passés et de l'erreur du nôtre, confidens discrets des peines que me causèrent des passions décevantes, rappellez-moi aux idées naturelles du vrai, et dans ce chaos des sentimens confus que j'ai nourris, rendez-moi la mémoire des impressions tendres et désintéressées qui firent mon bonheur.

Douce mélancolie, passion tendre des cœurs sans passions, et signe présent de l'amour invisible, qui survit à tous les amours périssables, remplissez mon ame! Que les livres de *Platon*, les conversations de

l'amitié et la méditation sentimentale occupent ce qui me reste encore à achever du rêve de la vie!

Ce n'est qu'avec *Hervey*, c'est sur les pas *de Gray* seulement, que je puis désormais parcourir ces campagnes désolées, souillées par les crimes et les erreurs de l'homme, et où la nature seule a conservé l'innocence! Dans un petit nombre d'années, la rage des passions humaines a plus accumulé de débris, que la main corrosive du tems n'eût pu faire en plusieurs siècles: transporté, comme par un pouvoir magique, dans une postérité reculée, mon berceau me paroît une *ruine antique;* je deviens un ancêtre inconnu; je je suis presque à moi-même un personnage fabuleux! . . . . . Qu'est-ce que cet amas de cendres accumulées, et cette vaste solitude qui les environne? . . . . . Une tour découverte et lezardée; . . . . une arche de pont à demi-ruinée; . . . . . ce fossé presque comblé me le font reconnoître; sur la montagne ce clocher vide, qui ne conserve plus que sa flèche inutile, achève de me convaincre . . . . Ici fut la maison de mes pères: . . . . . c'est-là que fut élevée mon enfance . . . . Où est ce concours de vieillards, de pauvres, d'infirmes, d'enfans qui tous recevoient les secours propres à l'âge et à la

situation de chacun d'eux, en échange des bénédictions et des larmes d'attendrissement et de joie? . . . . . Où sont ces danses champêtres, qui s'y célébroient dans une gaieté naïve, sous la protection tutélaire de l'autorité bienfaisante? . . . . . C'est le pauvre lui-même qui a détruit son trésor! . . . . . Hélas! la reconnoissance est-elle donc un fardeau si pesant pour l'orgueil de l'homme? . . . . Mais où sont ces malheureux, qu'une rage aveugle a rendu ainsi ennemis d'eux-mêmes; je veux les voir. . . . . Ils mettoient de la vanité à aimer mon enfance; ils me savoient gré d'être appellé à l'héritage de la vertu; . . . . . je les défie de me haïr! . . . . . ils ne sont plus . . . . . ! Victimes de leurs propres fureurs, ils sont tombés au milieu des meurtres et du carnage; . . . . . la terre a bu leur sang; . . . . . la main du Dieu des vengeances a moissonné deux générations criminelles! . . . . . Ah si la justice du ciel s'est montrée si sévère à poursuivre le crime, reconnoissons-la aussi dans le châtiment des fautes. Qui de nous fut sans torts devant elle? Qui de nous ne se crut pas *juste*, parce qu'il étoit quitte envers *l'honneur?* Que le sentiment et la réflexion, autant que les circonstances, nous rappellent aux mœurs pures et antiques de nos pères; une

commotion violente nous a reportés aux tems *de St. Louis;* c'est des *Joinville* et des *La Hire* que la postérité cherchera parmi nous!

Le tems et les malheurs n'ont-ils pas déjà commencé à sillonner notre front des caractères de la sagesse! Si mon pays est changé à mes yeux, par le fait de l'homme; je ne le suis pas moins aux siens par le fait de la nature! Ces chiffres, qu'autrefois dans mon délire j'avois gravés sur le trone des chênes, sont maintenant recouverts d'une nouvelle écorce; l'erreur, ou la beauté se sont évanouies; et sur l'arbre, comme dans mon cœur, je ne retrouve plus que les cicatrices de l'amour.

Cependant le soleil se lève toujours derrière la montagne; il parcourt son orbe immense; et quand, parvenu au milieu de sa course, il dessèche les herbes et brûle les troupeaux, je les vois encore se rassembler et chercher l'ombre sous les arbres et sur les bords fleuris des fontaines: l'astre avance et descend à travers des masses de hêtres derrière la forêt. . . . . Le *zephir* m'apporte toujours les vapeurs embaumées du matin, et le soir se charge encore des esprits aromatiques des plantes; . . . . rien n'est changé. . . . . que moi!. . . . . Où sont ces tumultueux desirs, ces

vaines espérances, pour qui je comptois les soleils qui me séparoient de l'événement? Ce ne sont pas les jours, ce sont les années qui se sont accumulées; .... Hélas qu'ont-elles apporté! .... Que de crimes, que de désastres! .... Sur quel amas de décombres me faut-il marcher, et comment espérer de revoir le bonheur et la vertu sur cette terre désolée!

O mes amis! perdons la mémoire de tant de maux; et ne nous souvenons que de leurs causes! La justice divine les a déjà vengés, et le crime s'est noyé lui-même dans le sang qu'il a versé par torrents! Que nos passions s'éteignent dans les larmes de la pitié! .... Nous n'avons rien perdu, puisqu'il nous reste *l'honneur:* nous demeurerons devant la postérité les gages de la *pureté de nom français;* et tandis qu'une phrénésie enthousiaste n'a produit de l'autre côté que des copies, exagérées peut-être, du fanatisme des Arabes et des fureurs des Flibustiers, les *Emigrés français* seront le modèle du courage ardent à la guerre, de la résignation magnanime en quitant les armes malgré eux, de l'intrépidité calme et tranquille dans les dangers lents et obscurs de la plus extrême et de la plus honorable pauvreté, de l'intelligence et de l'activité nationale dans les res-

sources qu'ils se sont faites; enfin, dans toutes les circonstances, ils resteront l'exemple de l'inflexibilité et de la fierté de la vertu, qui plie la fortune, commande le respect et assure la gloire.

Et vous aussi, terre à jamais illustre par l'antique vertu de l'hospitalité! République sage et heureuse, qui avez montré aux plus grands états l'exemple de la justice et de la générosité, vous serez bénie et admirée par les races futures! Plus célèbre par votre sagesse que par votre puissance, vous brillerez dans les fastes au dessus des premières monarchies, comme autrefois la sage *Créte*, parmi les Rois de l'Asie. Vos bienfaits, envers la vertu malheureuse, vous rendent l'économe *de la Providence*; et, à côté de *Louis XIV* accueillant avec honneur une Famille Royale infortunée, le burin de l'histoire gravera le nom de la République de Hambourg donnant asile à la France entière.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0325
DFG

Table des matières

contenues dans le premier Volume, depuis le 1. Juillet 1798, jusqu'au 1. Janvier 1799.

Juillet.

Plan et dessein de cet ouvrage . . pag. 1

Epître Dédicatoire . . . — 5

Préface . . . — 13

De l'origine et des premiers Ecrivains des papiers-moraux en Angleterre . — 15

Essai critique sur le caractère de Théophraste . . — 30

Considérations sur la pensée; influence qu'a sur elle la culture de l'esprit — 36

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0326
DFG

Dialogue des morts entre Cicéron et Milord Chesterfield . . . traduit de l'anglais pag. 50
L'assurance et la modestie. Fable allégorique — 59
Avis — 64

Août.

Vues sur les sciences morales — 65
De l'origine des gazettes, papiers-nouvelles et Journaux littéraires en Europe — 79
Dialogue des morts: entre le Maréchal de Turenne et le Maréchal de Richelieu, sur l'honneur et la vertu — 88
Vues sur l'histoire — 106
De l'exactitude dans les ouvrages d'imprimerie — 127

Septembre.

De l'origine des Romans — 129
Réflexions sur les arts d'imitation — 135

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0327
DFG

Du goût pour la campagne . pag. 171
L'esprit et la science: fable allégorique — 184

Octobre.

De l'influence des circonstances publiques et des mœurs sur le langage des peuples . . — 193
De l'Empire de la religion sur les ames sensibles . . — 211
Lettre écrite par une Dame, sur l'excellence de l'esprit et du cœur dans les beau-sexe . . — 240
Caractère et portrait de St. Evremond — 247
Remarques sur une curieuse manière d'employer le verre . . . — 252

Novembre.

De l'Etude et du goût des Belles-Lettres pag. 257
Du caractère de l'Histoire chez les Anciens et chez les Modernes . . — 270

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0328
DFG

Des avantages à retirer de l'esprit moral et religieux, dans lequel est écrite l'Histoire Romaine de *Tite-Live* pag. 290

Essai sur l'Esprit et le caractère des Athéniens . . . — 307

Anecdote curieuse sur l'Histoire de Suède — 313

Anecdote sur le rétablissement *de Charles II.* — 318

Décembre.

Du Mérite des Anciens Historiens comme Peintres et comme Orateurs . — 321

Vœux d'un Emigré . . — 369

Fautes essentielles à corriger.

Pag. 37. Ligne 7. et qui vaudroit: lisez, équivaudroit.

Pag. 76. Ligne 1. après le mot sentiment, mettez un point.

Ibid. Ligne 2. Les élémens moraux auroient été reconnus et fixés. — Lisez — Dèsque les élémens moraux auroient été reconnus et fixés, on pourroit &c.

Pag. 96. Ligne 4. je ne m'occupés — lisez: je ne m'occupai.

Ibid. Ligne 6. je les enchantois — lisez: je les enchantai.

Pag. 103. Ligne 19. peu communicatif — lisez: point communicatif.

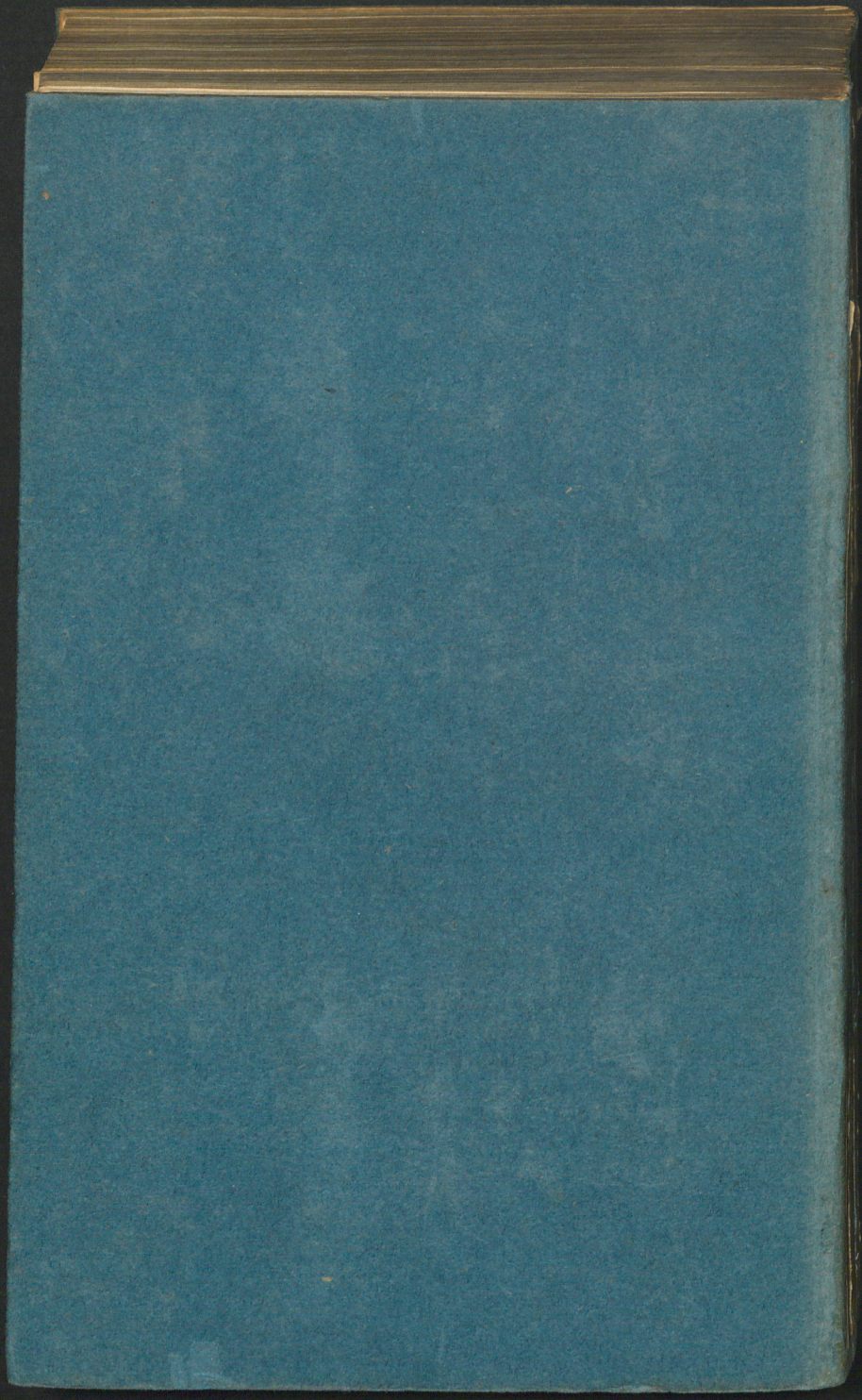
Pag. 121. que le génie seul peut atteindre — lisez: que le génie seul ne peut atteindre.

Ibid. Ligne 7. lie l'ame au corps — lisez: lie l'ame de l'historien au corps &c.

Pag. 158. Ligne 17. Il nous est difficile d'exprimer — lisez: Il nous est difficile d'estimer &.

Pag. 165. du sujet — lisez du Puget.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0330
DFG


Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0332
DFG

Dialogue des morts entre Cicéron et Milord
Chesterfield . . . traduit de l'anglais p
L'assurance et la modestie. Fable allégo-
rique
Avis

Août.

Vues sur les sciences morales — 65
De l'origine des gazettes, papier
et Journaux littéraires e — 79
Dialogue des morts: entr
Turenne et le Mar eu,
sur l'honneur et l — 88
Vues sur l'histoire — 106
De l'exactitude dan d'impri-
merie — 127

bre.

De l'origi — 129
Réflexion d'imitation — 135

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1833719417/phys_0333
DFG